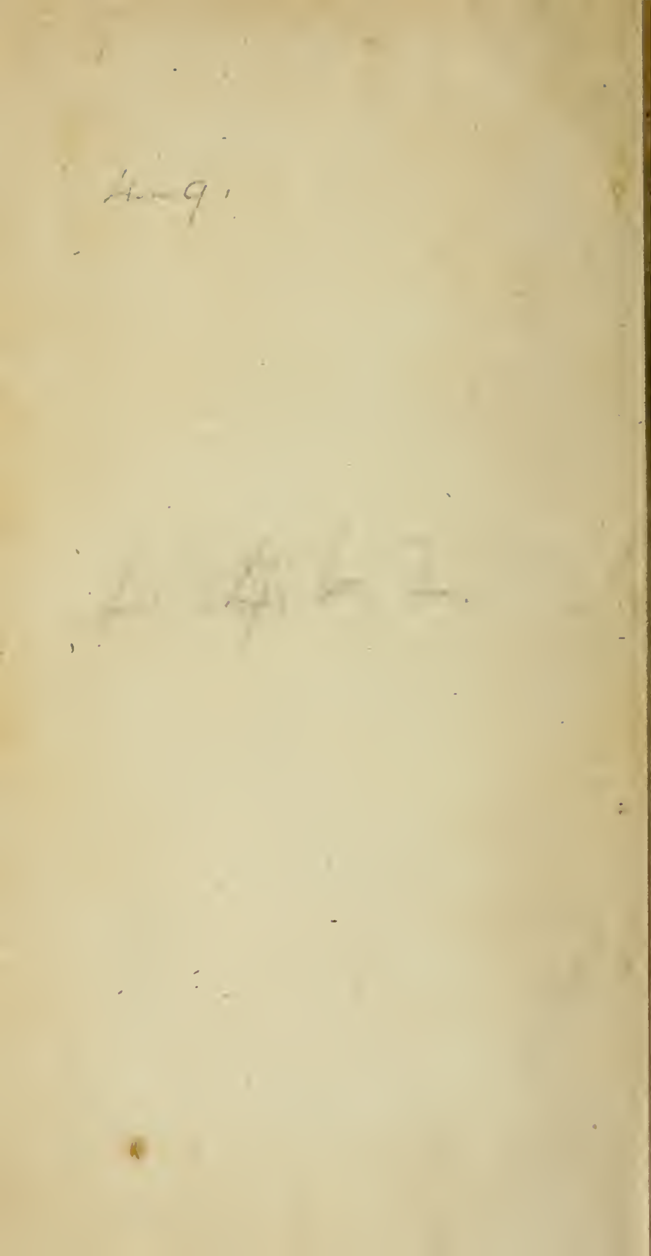






ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

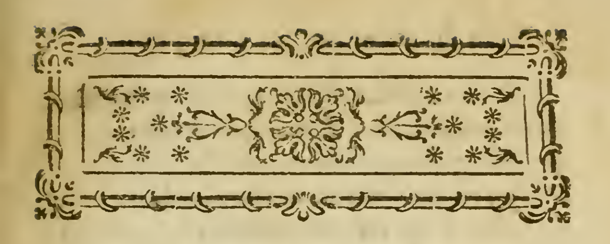
NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LIII.



EPITRES,

LIVRE PREMIER.

EPITRE I.

AUX MUSES.

Filles du ciel, chastes & doctes fées,
Qui, des héros consacrant les trophées,
Garantissez du naufrage des temps
Les noms fameux & les faits éclatans;
Des vrais lauriers sages dispensatrices,
Muses, jadis mes premières nourrices,
De qui le sein me fit, presque en naissant,
Tetter un lait plus doux que nourrissant;
Je vous écris : non pour vous rendre hommage
D'un vain talent, que dès mon plus jeune âge,
A cultivé votre amour maternel,
Mais pour vous dire un adieu solemnel.

Quel compliment ! Quelle brusque incartade !
Me direz-vous : D'où vient cette boutade ?
De quoi se plaint ton esprit ulcéré ?
N'est-ce pas toi, qui, sur ce mont sacré,
Si périlleux à qui veut s'y produire,
Vins nous prier de vouloir te conduire ?
Nous demander, par des vœux assidus,
Des dons souvent sans succès attendus ;
Et, loin encor des sommets du Parnasse,
Sur le côteau briguer une humble place ?
Ton rang, enfin, y fut marqué par nous ;
Et si ce rang, à ton chagrin jaloux,
Paroît trop bas près des places superbes
Des Sarrazins, des Racans, des Malherbes ;
Contente-toi de médiocrité,
Et songe au moins au peu qu'il t'a coûté.
A peine encor as tu compté six lustres :
Tâche à monter du moindre aux plus illustres.
Dans ton été, ce n'est point un affront
D'être arrivé sur le penchant du mont ;
Tandis qu'on voit tant d'aspirans timides,
Marchant toujours sans boussole & sans guides,
Par des sentiers durs, pénibles & longs,
A soixante ans ramper dans les vallons.
Ose franchir des bornes importunes :
Va, cours tenter des routes moins communes ;
Et cherche enfin, par des travaux constans,
A mériter .... Muses, je vous entens ;

Vous m'offririez le laurier d'Euripide,
Si, comme lui, dans quelque roche aride,
Pour recueillir mon eſprit diſſipé,
J'allois chercher un ſépulcre eſcarpé;
Si je pouvois, ſublime miſantrope,
Fuir les humains pour ſuivre Calliope;
A tous plaiſirs conſtamment renoncer,
Le jour écrire, & la nuit effacer,
Sécher ſix mois ſur les ſtrophes d'une ode;
Et, de moi-même Ariſtarque incommode,
A vous pourſuivre épuiſer mes chaleurs,
Pour vous ravir quelqu'une de ces fleurs
Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avares,
Vous prodiguez aux Chaulieux, aux La Fares.
Non, non: jamais de vos dons trop épris,
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix.
J'abjurerois & Phœbus & Minerve,
Si, poſſédé d'une importune verve,
Il me falloit, pour de douteux ſuccès,
Paſſer ma vie en d'éternels accès;
Toujours troublé de fureurs convulſives,
De mon plancher ébranler les ſolives;
Et rejettant toute ſociété,
Ecrire en ſage, & vivre en hébêté.
Si quelquefois je cours chercher votre aide,
C'eſt moins par choix que ce n'eſt par remede.
La ſolitude eſt mon plus grand effroi:
Je crains l'ennui d'être ſeul avec moi;

Et j'ai trouvé ce foible ſtratagême
Pour m'éviter, fugitif de moi-même.
De là ſont nés ces écrits bigarrés,
Fous, ſérieux, profanes & ſacrés,
Où je dépeins, non des mœurs trop volages,
Mais ſeulement les diverſes images
Qui m'ont frappé, ſelon les temps divers
Où mon ennui m'a fait chercher des vers.
Vous me direz qu'au moins pour ce ſervice
A vos bienfaits je dois quelque juſtice :
Que c'eſt par vous qu'à vingt ans parvenu,
Né comme Horace, aux hommes inconnu,
Bien moins que lui ſignalé ſur la ſcène,
J'ai cependant trouvé plus d'un Mécène :
Que par votre aide, à la cour moins caché,
Souffert des grands, quelquefois recherché,
J'ai, par bonheur, eſquivé le naufrage
Du ridicule, où jette l'étalage
Du nom d'auteur, ſur-tout en ce temps-ci.
Oui, j'en conviens. Mais c'eſt par vous auſſi
Que ſont venus mes ennuis, mes tortures,
Tous ces complots, ces lâches impoſtures,
Ces noirs tiſſus que m'ont vingt fois tramés
De vils rimeurs contre moi gendarmés ;
Car il n'eſt point de fou mélancolique
Plus effréné qu'un auteur famélique,
Qui, ſur les quais, ſans avoir été lû,
Voit expirer ſon livre vermoulu :

Et, par malheur, si, dans cette furie,
A ses chagrins se joint la raillerie
De quelque auteur d'opprobres moins couvert,
Tout l'Océan, cent vœux à saint Hubert,
Ne feroient rien sur la rage canine
Que ce mépris dans son cœur enracine.
Dès ce moment par cent fausses rumeurs,
Son noir venin se répand sur vos mœurs.
Gardez-vous bien de cet homme caustique,
S'écrîra-t-il : fuyez ce frénétique,
Dans ses brocards aucun n'est ménagé;
C'est un serpent, un diable, un enragé
Que rien n'appaise, & qui dans ses blasphêmes
Déchire tout, jusqu'à ses amis mêmes;
Vous allez être inondé de chansons;
Que je vous plains! Mais nous le connoissons:
Ce n'est point là du tout son caractère;
Il est fidèle, équitable, sincère.
De sa vertu Vauban même fait cas:
Il s'y connoît. Ne vous y fiez pas,
C'est un matois : il fait le bon apôtre;
Il paroît doux & civil comme un autre:
Mais, dans le fond, c'est le plus noir esprit .....
Voilà comment sa haine vous flétrit;
Voilà les coups que le traître vous porte.
Si, par bonheur, cette imposture avorte,
Bientôt son fiel, fécond en trahisons,
Fera courir de maisons en maisons

Mille placards qui vous chargent de crimes ;
Lettres d'avis, libelles anonymes :
Recours groſſier & toujours ſans effet,
Mais des brouillons l'ordinaire alphabet.
Et priez Dieu qu'il préſerve la ville
De tout bon mot, ſatyre ou vaudeville,
Et de tous vers ſous le manteau portés ;
Car, à coup ſûr, ils vous ſeront prêtés.
Si leur ſecours manque à votre adverſaire,
Dans le beſoin lui-même en ſçaura faire,
Fabriquera vingt infâmes couplets,
Tels qu'au milieu des plus groſſiers valets
A les chanter Linière auroit eu honte,
Et qui ſeront écrits ſur votre compte.
Dans les caffés, dans les plus vils réduits
Il prendra ſoin de ſemer ſes faux bruits :
Vous décrîra comme un monſtre indomptable,
Aux rois, aux grands, à l'état redoutable ;
Et ſéduira peut-être en quelque point
Son ſot ami qui ne vous connoît point.
O fol amour d'une vaine fumée !
Fruit dangereux d'un peu de renommée !
Muſes, voilà les chagrins, les dégoûts
Que vos préſens . . . . Alte-là, direz-vous :
Tous ces diſcours, ces cris que du Parnaſſe
Fait retentir l'obſcure populace,
Dont, ſans raiſon, tu conçois tant d'effroi,
Qui les excite ? Eſt-ce nous ? Eſt-ce toi ?

C'eſt par nos ſoins que ton eſprit docile,
Prenant pour guide & Térence & Virgile,
Dans leur école a de bonne heure appris
A diſtinguer des ſolides écrits
Ces vains amas d'antithèſes pointues,
D'expreſſions flaſques & rebatues,
Dont nous voyons tant d'auteurs admirés
Farcir leurs vers du badaut révérés
Voilà tout l'art; voilà tous les myſtères
Que t'ont appris nos leçons ſalutaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
A brocarder un auteur affligé,
Aſſez puni de l'orgueil qui l'enivre,
Et du malheur d'avoir fait un ſot livre,
Par le chagrin d'entendre huer ſes vers;
Et de ſe voir tout vif rongé des vers?
Eſt-il permis de braver ſur l'échelle
Un patient jugé par la Tournelle?
Laiſſons-le pendre au moins ſans l'inſulter.
Vous dites vrai. Mais comment l'éviter?
Dès qu'un ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au théâtre il ſe ſoit fait connoître,
Soit que ſon titre orne les carrefours,
Chacun en parle au moins deux ou trois jours;
Et ſi quelqu'un, ſa ſentence paſſée,
M'en vient à moi demander ma penſée:
Que dites-vous de ces vers chevillés,
De ces diſcours obſcurs, entortillés?

Il faut parler. Que répondre ? Que faire ?
Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.
Fort bien ; l'avis est sensé : grand merci.
Je me tairai. Mais faites taire aussi
Paris, la cour, les loges, le parterre,
Tous ces sifflets plus craints que le tonnerre,
Ces cris enfin d'un peuple mutiné,
Dont mon vilain se voit assassiné.
Laisse crier, & retiens ta critique,
Répondez-vous. La censure publique
Peut sur un fat s'exercer tout au long :
Mais toi, sois sage, & te tais. Comment donc ?
Quand de ses vers un grimaud nous poignarde,
Chacun pourra lui donner sa nazarde,
L'appeller buffle & stupide achevé :
Et moi, pour être avec vous élevé,
Je ne pourrai, sans faire un sacrilège,
Me prévaloir d'un foible privilège
Que vous laissez au dernier des humains ?
S'il est ainsi, je vous baise les mains,
Muses ; gardez vos faveurs pour quelqu'autre.
Ne perdons plus ni mon temps ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons.
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons :
Reprenez tout. J'abandonne sans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrène,
Vos vains lauriers d'épine enveloppés,
Et que la foudre a si souvent frappés.

Car auſſi-bien, quel eſt le grand ſalaire
D'un écrivain au-deſſus du vulgaire?
Quel fruit revient aux plus rares eſprits
De tant de ſoin à polir leurs écrits;
A rejetter les beautés hors de place;
Mettre d'accord la force avec la grace;
Trouver aux mots leur véritable tour;
D'un double ſens démêler le faux-jour;
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots paraſites,
Qui, malgré vous, dans le ſtyle gliſſés,
Rentrent toujours, quoique toujours chaſſés?
Quel eſt le prix d'une étude ſi dure?
Le plus ſouvent une injuſte cenſure,
Ou, tout au plus, quelque léger regard
D'un courtiſan qui vous loue au hazard,
Et qui, peut-être, avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade élégie.
Et quel honneur peut eſpérer de moins
Un écrivain libre de tous ſes ſoins,
Que rien n'arrête, & qui ſûr de ſe plaire,
Fait, ſans travail, tous les vers qu'il veut faire?
Il eſt bien vrai qu'à l'oubli condamnés,
Ses vers ſouvent ſont des enfans morts-nés:
Mais chacun l'aime, & nul ne s'en défie.
A ſes talens aucun ne porte envie.
Il a ſa place entre les beaux eſprits,
Fait des ſonnets, des bouquets pour Iris;

Quelquefois même aux bons mots s'abandonne;
Mais doucement, & sans blesser personne;
Toujours discret, & toujours bien disant,
Et, sur le tout, aux belles complaisant.
Que si jamais, pour faire une œuvre en forme,
Sur l'Hélicon Phœbus permet qu'il dorme:
Voilà d'abord tous ses chers confidens,
De son mérite admirateurs ardens,
Qui, par cantons, répandus dans la ville,
Pour l'élever dégraderont Virgile;
Car il n'est point d'auteur si désolé
Qui, dans Paris, n'ait un parti zélé;
Rien n'est moins rare. *Un sot*, dit la satyre,
Trouve toujours un plus sot qui l'admire.

A ce propos, on raconte qu'un jour
Certain oison, gibier de basse-cour,
De son confrere exaltant le haut grade,
D'un ton flatteur, lui disoit: camarade,
Plus je vous vois, & plus je suis surpris
Que vos talens ne soient pas plus chéris;
Et que le cygne, animal inutile,
Ait si long-temps charmé l'homme imbécile;
En vérité, c'est être bien Gaulois
De tant prôner sa ridicule voix:
Car sans vouloir faire ici d'invective,
Si vous avez quelque prérogative,
C'est l'art du chant dans lequel vous primez.
Je m'en rapporte à nos oisons charmés,

Quand ſur le ton de Pindare & d'Horace,
Votre goſier lyriquement croaſſe.
Laiſſons-là l'homme & ſes ſotes raiſons :
Mais croyons-en nos couſins les oiſons.
Chantez un peu. Déjà d'aiſe ſaiſie,
La baſſe-cour ſe pâme & s'extaſie.
A ce diſcours notre oiſeau tout gaillard,
Perce le ciel de ſon cri nazillard ;
Et tout d'abord, oubliant leur mangeaille,
Vous euſſiez vû canards, dindons, poulaille ;
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aîle, applaudir, admirer,
Vanter la voix dont Nature le doue,
Et faire nargue au cygne de Mantoue.
Le chant fini, le pindarique oiſon
Se rengorgeant, rentre dans la maiſon,
Tout orgueilleux d'avoir par ſon ramage,
Du poulailler mérité le ſuffrage.
Ainſi ſouvent par la brigue porté,
Un ſot rimeur voit ſon nom exalté.
Je ſçai qu'enfin ſes lauriers chimériques
Ont tôt ou tard leurs ans climatériques ;
La mode paſſe, & l'homme ouvre les yeux.
Mais ſuppoſons qu'un ſort capricieux
Faſſe tomber ſes grandeurs ruinées,
Il a du moins joui quelques années
Du même honneur qu'avec un pareil art
Au bon vieux temps ſçut extorquer Ronſard ;

Et quand la mort vient nous rendre visite,
Achille est-il plus heureux que Therfite ?
Tous ces discours sont fort beaux, direz-vous.
Mais revenons. Parle; & confesse-nous
Qu'en tes écrits un peu trop de licence
A certains bruits a pû donner naissance :
Que ton courroux bien vîte est allumé ;
Et que le ciel en naissant t'a formé,
Aux moindres traits que sur toi l'on décoche,
Un peu malin. Moi ? D'où vient ce reproche ?
Où sont-ils donc, puisqu'il faut tout peser,
Ces traits malins dont on peut m'accuser ?
Celui qui mord ses amis en cachette,
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,
Chez qui pour vrai le faux est publié,
Ou qui révèle un secret confié :
Voilà votre homme ; & c'est sans injustice
Que vous pouvez le taxer de malice ;
Car des noirceurs le sucre envenimé
D'un pareil nom doit être diffamé,
Et non le sel d'un riant badinage,
De la candeur ordinaire partage.
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,
Un homme à table exerce ses discours
Sur quelque intrigue ou conte de la ville,
Qui, bien souvent, n'est pas mot d'évangile,
Et qui pourtant touche à l'honneur des gens,
En cas pareil pour lui plus indulgens ;

Pour peu qu'au gré de la troupe charmée,
De quelque esprit l'histoire soit semée,
Notre conteur passera pour plaisant,
Pour galant homme, & point pour médisant.
Et moi, vexé par vingt bouches impures,
Je n'aurai pû repousser les injures
De deux ou trois que je n'ai point nommés,
Et qui déjà, du public diffamés,
Sont reconnus à leur ignominie
Plutôt qu'aux vers qu'enfanta mon génie?
Que si d'un seul légérement frappé,
En badinant le nom m'est échappé,
Est-ce un forfait à décrier ma veine?
Et dites-moi: Quand jadis la Fontaine,
De son pays l'homme le moins mordant
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ses bons mots sur plus d'une matière
Contre Lulli, Quinaut & Furetière,
Fit rejaillir l'enjoûment bilieux;
Fut-il traité d'auteur calomnieux?
Tout vrai poëte est semblable à l'abeille.
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon, qui prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

J'entens d'ici, muſes, votre réponſe.
Tous ces arrêts que la haine prononce,
Ces vains propos exhalés dans les airs,
Ne ſont qu'un rien près d'un écrit en vers;
L'ouvrage reſte, & le diſcours s'envole.
Plus d'une fois ta piquante hyperbole
A tes cenſeurs a ſçu donner leur fait:
Mais contre toi, répons-nous, qu'ont-ils fait?
Ce qu'ils ont fait? Demandez aux fruitières,
De leurs écrits prodigues héritières.
Oui, contre moi, vous qui me cenſurez,
Vous les avez mille fois inſpirés.
Nous? point du tout. A tort tu nous accuſes;
Si contre toi, ſans conſulter les Muſes,
Ils ont écrit quelques vers diſcourtois,
C'eſt malgré nous qu'ils ſont faits. Je le crois.
Paſſons. Hé bien, ſi leur troupe futile
N'a contre toi qu'une rage inutile,
Pourſuivez-vous, qu'un courroux ſans pouvoir,
Que crains-tu tant? Et que peux-tu prévoir?
Ce que je crains? Vous allez le connoître
Dans un ſeul mot de Deſpréaux mon maître;
Vos ennemis prônent de tous côtés,
Lui diſoit on, *que vous les redoutez*;
Que vous craignez leur vaſte compagnie....
Ils ont raiſon; *Je crains la calomnie*,
Répondit-il. Et quel ravage affreux
N'excite point ce monſtre ténébreux,

A qui l'envie, au regard homicide,
Met dans les mains son flambeau parricide;
Mais dont le front est peint avec tout l'art,
Que peut fournir le mensonge & le fard?
Le faux-soupçon, lui consacrant ses veilles,
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles;
Et l'ignorance avec des yeux distraits,
Sur son rapport prononce nos arrêts.
Voilà quels sont les infidelles juges,
A qui la fraude, heureuse en subterfuges,
Fait avaler son poison infernal;
Et tous les jours devant leur tribunal
Par les cheveux l'innocence traînée,
Sans se défendre est d'abord condamnée.
Votre ennemi passe en vain pour menteur;
Messieurs, disoit un fameux délateur
Aux courtisans de Philippe son maître,
Quelque grossier qu'un mensonge puisse être;
Ne craignez rien. Calomniez toujours.
Quand l'accusé confondroit vos discours,
La plaie est faite; & quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.
Où donc aller? Quel mur, quel triple airain
Nous sauvera d'une invisible main?
Est-il mortel qui s'en puisse défendre?
Sans doute. Et qui? L'homme qui sçait attendre;
Concluez-vous. Vainement l'art obscur
Sur la vertu jette son voile impur:

La vérité tôt ou tard se relève,
Le rayon perce, & le nuage crève.
Sois de toi-même un sévère inspecteur,
Et ne crains rien. Quant à ce peuple auteur,
Dont tu n'as pû prévenir la disgrace,
Nous leur dirons, nous mettant à ta place:
Or çà, messieurs, plus d'animosité;
Faisons la paix, & signons un traité.
Depuis long-tems je souffre vos murmures,
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures,
Sans qu'en mes vers nul de vous énoncé
Ait eu sujet de se croire offensé.
Je ferai plus. Continuez d'écrire,
Je vous promets de ne vous jamais lire:
De n'outrager ni vous, ni votre esprit,
Et d'oublier que vous ayez écrit.
Pourvu qu'enfin plus modérés, plus sages,
A votre tour vous cessiez vos outrages;
Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux
Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux;
Et n'insulter, épargnant ma personne,
Qu'à mes écrits que je vous abandonne.
Cela s'entend; & c'est parler d'accord:
Y souscris-tu? Muses, je le veux fort.
Dès ce moment, j'approuve & ratifie
Ce grand traité, que je leur signifie.
Mais, par hazard, si ce palliatif
N'opère rien sur leur esprit rétif;

Si

Si leur babil, ſi leur bruit continue....
Alors tu peux, ſans plus de retenue,
Les démaſquer & rabattre leurs coups;
Et ſi tu crois avoir beſoin de nous,
Pour réprimer leurs langues médiſantes,
Nous t'aiderons. Tu peux par ces préſentes
De notre part le leur faire ſçavoir.
Suffit. Adieu, Muſes. Juſqu'au revoir.



EPITRE XI.

SUR L'AMOUR.

A MADAME D'USSÉ.

DU faux encens dédaigneuſe ennemie,
Qui dans le vrai par l'exemple affermie,
Sçavez ſi bien de tout éloge plat
Diſtinguer l'art d'un pinceau délicat;
Sage Uranie, en qui le don de plaire
Eſt joint au don de haïr le vulgaire ;
De démêler, libre en vos ſentimens,
L'illuſion de ſes faux jugemens,
Et d'abhorrer ces louanges guindées,
Qui n'ont d'appui que ſes folles idées.
Si quelque auteur, pour vous faire ſa cour,
S'imaginant avoir pris un beau tour,
Vous décrivoit dans ſes peintures ſéches
Le dieu d'amour, ſon carquois & ſes fléches,
De la raiſon ennemi langoureux,
Et de nos ſens enchanteur doucereux;
Vous déployant ces lieux communs poſtiches,
Dont l'opéra brode ſes hémiſtiches :

Sur ce tableau frivolement conçu,
Probablement il feroit mal reçu
De vous chanter en rimes indiscrettes,
Que cet amour ne se plaît qu'où vous êtes,
Qu'il règne en vous, qu'il suit par-tout vos pas,
Et qu'il languit où l'on ne vous voit pas.
Mais si quelqu'un plus sage & plus habile
Vous dépeignoit d'un crayon moins stérile
Ce même amour, non tel qu'on nous le feint,
Mais en effet tel qu'il doit être peint;
Tel qu'autrefois l'ont vû les premiers sages,
Lorsqu'au Parnasse attirant leurs hommages,
Ce dieu par eux de guirlandes orné,
Fut dans la Grèce en triomphe amené.
Si, poursuivant cette noble peinture,
Il vous traçoit, d'une main libre & sûre,
Ces vifs rayons, ces sublimes ardeurs,
Ce feu divin qu'il répand dans les cœurs,
Dont la splendeur les éclaire & les guide
Dans les sentiers de la gloire solide;
Vous faisant voir assis à son côté
L'honneur, la paix, la vertu, l'équité:
Peut-être alors à le bannir moins prompte,
Vous souffririez sans rougeur & sans honte,
Que ce dieu vînt embellir votre cour.
Connoissez donc ce que c'est que l'amour;
Et désormais l'ame débarrassée
Des préjugés d'une troupe insensée,

Qui ne le peint que ſous de faux portraits,
Gardons-nous bien d'en juger ſur leurs traits :
De le confondre avec ce dieu frivole,
De qui l'erreur nous a fait une idole,
Et qui n'épand que des feux criminels.
Ces deux rivaux ennemis éternels,
L'un fils du ciel, l'autre né de la terre,
Se font entr'eux une immortelle guerre,
Plus ſignalés par leur diviſion,
Que les héros de Grece & d'Ilion.
Quelqu'un, peut-être, à ce début myſtique,
Va me traiter de cerveau fanatique;
Et me voyant monté ſur ce haut ton,
Traiter l'amour en ſtyle de Platon,
M'objectera qu'une jeune héroïne
Mériteroit un peu moins de doctrine.
Mais ſans répondre à ce langage vain,
Laiſſons-le en paix ſon Cyrus à la main,
De nos raiſons l'ame peu combattue,
Du dieu d'Ovide encenſer la ſtatue;
Et pourſuivons nos propos commencés.
Jadis, ſans choix, les humains diſperſés,
Troupe féroce & nourrie au carnage,
Du ſeul inſtinct ſuivoient la loi ſauvage,
Se renfermoient dans les antres cachés,
Et de leurs trous par la faim arrachés,
Alloient, errans au gré de la nature,
Avec les ours diſputer la pâture.

De ce chaos l'Amour réparateur
Fut de leurs loix le premier fondateur.
Il ſçut fléchir leurs humeurs indociles ;
Les réunit dans l'enceinte des villes :
Des premiers arts leur donna les leçons ;
Leur enſeigna l'uſage des moiſſons :
Chez eux logea l'Amitié ſécourable,
Avec la Paix, ſa ſœur inſéparable ;
Et devant tout dans les terreſtres lieux
Fit reſpecter l'autorité des dieux.
Tel fut ici le ſiècle de Cybèle.
Mais à ce dieu la Terre enfin rebèle,
Se rebuta d'une ſi douce loi,
Et de ſes mains voulut ſe faire un roi.
Tout auſſi-tôt, évoqué par la Haine,
Sort de ſes flancs un monſtre à forme humaine,
Reſte dernier de ces cruels Typhons,
Jadis formés dans ſes goûfres profonds.
D'un foible enfant il a le front timide :
Dans ſes yeux brille une douceur perfide.
Nouveau Prothée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux maſque il abuſe nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'inſinue :
Puis tout-à-coup impérieux vainqueur,
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur.
Les trahiſons, la noire tyrannie,
Le déſeſpoir, la peur, l'ignominie,

Et le tumulte au regard effaré,
Suivent ſon char de ſoupçons entouré.
Ce fut ſur lui que la terre ennemie
De ſa révolte appuya l'infamie.
Bientôt ſéduits par ſes trompeurs appas,
Des flots d'humains marcherent ſur ſes pas.
L'Amour, par lui dépouillé de puiſſance,
Remonte au ciel, ſéjour de ſa naiſſance;
Et las de voir l'homme ſourd à ſa voix,
Il l'abandonne à ſon malheureux choix.
Alors enflé d'une nouvelle audace,
L'uſurpateur prend ſon nom & ſa place;
Et ſous ce nom l'erreur de toutes parts,
Fait ici-bas flotter ſes étendarts.
C'eſt de ce temps que nous vîmes éclore
Tous les malheurs imputés à Pandore.
La jalouſie, allumant ſes flambeaux,
Creuſa dès-lors mille horribles tombeaux;
Et des forfaits de plus d'une Médée
Plus d'un climat vit ſa rive inondée.
On vit regner les deſirs effrénés,
Qui, ſecondés des plaiſirs forcenés,
Mirent au jour monſtres & Minotaures,
Satyres, Sphinx, Egipans & Centaures.
Un ſiécle à l'autre enviant ſes fureurs,
Imagina de nouvelles horreurs.
Chaque âge vit augmenter nos miſères;
Et nos aïeux, plus méchans que leurs peres,

Mirent au jour des fils plus méchans qu'eux,
Bientôt ſuivis par de pires neveux.
Enfin, le ciel touché de nos diſgraces,
Se réſolut d'en effacer les traces;
Et tous les dieux convinrent que l'Amour
Fût renvoyé dans ce mortel ſéjour,
Chacun s'en forme un agréable augure.
Le ſeul Amour, l'Amour ſeul en murmure.
Qu'a-t-il commis? Pourquoi ſeul immolé
D'entre les dieux ſera-t-il exilé:
Quittera-t-il ces demeures heureuſes,
Ces régions pures & lumineuſes,
Séjour brillant de gloire & de clarté,
Lieux conſacrés à la félicité,
Aux doux plaiſirs, enfans de l'innocence,
Plaiſirs qu'échauffe & nourrit ſa préſence,
Vifs ſans tumulte, éternels ſans ennui,
Et que les dieux ne tiennent que de lui?
Quoi! diſoit-il, de l'empire céleſte
J'irai deſcendre en un ſéjour funeſte
Où l'injuſtice étale un front ſerein;
Où les mortels au viſage d'airain
De mon fantôme eſcortant les bannières,
De l'innocence ont rompu les barrières
Et qui d'entr'eux voudra ſuivre mes pas?
Amour, Amour, ne vous allarmez pas,
Venez à moi: je connois un azile
Dont les vertus ont fait leur domicile,

Un sûr rempart, un lieu de qui jamais
Vos ennemis ne troubleront la paix.
Celui qui règne en ce séjour propice,
En a banni le coupable artifice,
La perfidie au coup d'œil concerté,
Et la malice au sourire emprunté.
Toujours du vrai sa bouche tributaire
De l'équité porta le caractère.
Nourri, formé par les neuf doctes Sœurs,
Ami des arts, épris de leurs douceurs,
Le dieu du Pinde & la sage Minerve
De leurs trésors l'ont comblé sans réserve.
Dans ce réduit des Muses habité
Préside encore une divinité;
Car la beauté dont les dieux l'ont ornée,
D'un moindre nom seroit trop profanée.
Un doux accueil, un modeste enjoûment
Prête à ses traits un nouvel agrément.
D'enfans aîlés une troupe fidelle,
Plaisirs, amours voltigent autour d'elle;
Et, sans effort, près d'elle retenus,
Pour la servir ont oublié Vénus.
Non, non, Amour: ce n'est point à Cythère,
Ni dans ces bois qu'Amathonte révère,
Qu'il faut chercher & les jeux & les ris.
Si vous voulez de vos freres chéris
Revoir un jour la troupe réunie,
N'hésitez point, volez chez Uranie.

Mais,

Mais à qui vais-je étaler ces propos?
Puis-je penser qu'un dieu, qui du chaos
Débarrassa cette machine ronde,
Qui voit, qui meut tous les êtres du monde,
De ses ressorts & l'ame & l'instrument,
Puisse ignorer son plus riche ornement?
Déjà, porté sur les aîles d'Eole,
Du haut des cieux je le vois qui s'envole,
Plus glorieux d'obéir en sa cour,
Que de regner au céleste séjour.
Conservez bien, généreuse Uranie,
Ce dieu puissant, ce céleste génie,
Ame du monde, auteur de tous les biens,
Par qui, brisant les terrestres liens,
D'un vol hardi nos ames élancées
Jusques au ciel élevent leurs pensées.
Sans sa beauté, sans ses dons précieux,
La vertu même est moins belle à nos yeux.
Il la produit sous d'heureux caracteres,
La dépouillant de ces rides sévères,
De qui l'aspect, effrayant les mortels,
Leur fait souvent déserter ses autels.
De son flambeau les flammes immortelles
Jettent en nous ces vives étincelles,
Dont autrefois les héros embrasés,
Malgré la mort se sont éternisés.
Cette chaleur si prompte & si rapide
Sçut échauffer un Thésée, un Alcide;

Arma leurs bras pour calmer l'univers,
Et pour venger l'équité mise aux fers :
Telle est l'ardeur dont ce dieu nous enflamme :
Tel est le feu qu'il alluma dans l'ame
De ce héros aux triomphes instruit,
Dont vous tenez la clarté qui vous luit.
C'est cet amour, ambitieux de gloire,
Qui tant de fois consacrant sa mémoire,
Lui fit braver les feux & le trépas,
Lui fit chercher la guerre & les combats ;
De Jupiter conduisant le tonnerre,
Aux fiers géants faire mordre la terre ;
Et foudroyant leurs plus forts boulevards,
Les écraser sous leurs propres remparts.
Quelle plus noble & plus vaste industrie
Porta plus loin l'amour de la patrie ?
Et quels travaux ont rendu plus parfaits
L'art de la guerre & les arts de la paix ?
Vous le sçavez, légions qu'il adore ;
Vous le sçaurez, peuples plus chers encore,
Si quelque jour un loisir plus heureux
Laisse un champ libre à ses plans généreux.
Puisse-t-il voir ses nombreuses années
Toujours de gloire & d'honneur couronnées !
Et quand la paix reviendra parmi nous,
Se réserver à des travaux plus doux,
Non moins héros sous l'empire de Rhée,
Que quand la terre à Bellone est livrée !

EPITRE XXI.

A CLÉMENT MAROT.

AMI MAROT, l'honneur de mon pupître,
Mon premier maître, acceptez cette épître,
Que vous écrit un humble nourriſſon,
Qui ſur Parnaſſe a pris votre écuſſon;
Et qui jadis en maint genre d'eſcrime
Vint chez vous ſeul étudier la rime.
Par vous en France, Epîtres, Triolets,
Rondeaux, Chanſons, Ballades, Virelais,
Gente Epigramme & plaiſante Satyre
Ont pris naiſſance. En ſorte qu'on peut dire:
De Prométhée hommes ſont émanés,
Et de MAROT joyeux contes ſont nés.
Parquoi ſitôt qu'en mon adoleſcence
J'eus avec vous commencé connoiſſance,
Mon odorat par vos vers éveillé,
Des autres vers plus ne fut chatouillé;
Et n'eus repos, jeuneſſe eſt téméraire,
Que ne m'euſſiez adopté pour confrere.
Bien eſt-il vrai que par le temps meuri,
D'autres leçons mon eſprit s'eſt nourri;

Ecrits divers ont exercé ma plume:
Mais c'eſt tout un ; ſoit raiſon, ſoit coutume,
Mon nom par vous eſt encore connu,
Dont bien & mal m'eſt enſemble avenu :
Bien, par trouver l'art de m'être fait lire ;
Mal, pour avoir des ſots excité l'ire,
L'ire des ſots & des eſprits malins.
Car qui dit ſots, dit à malice enclins ;
Et cherchez bien de Paris juſqu'à Rome,
Onc ne verrez ſot qui ſoit honnête-homme.
Je le ſoutiens. Juſtice & vérité
N'habitent point en cerveau mal monté ;
Du vieux Zénon l'antique confrérie
Diſoit tout vice être iſſu d'ânerie ;
Non que toujours ſottiſe de ſon chef
Forme deſſein de vous porter méchef ;
Mais folle erreur d'ignorance complice,
Fait même effet, & ſupplée à malice.
Bien le ſçavez, CLÉMENT, mon ami cher :
Sotte ignorance & jugement léger
Vous ont jadis, on le voit par vos œuvres,
Fait avaler anguilles & couleuvres ;
Des novateurs complice vous nommant,
Ou votre honneur en public diffamant,
Soit par blaſons plus mordans que vipère,
Soit par menſonge, en vous faiſant le père
De tous ces vers bâtards & ſuppoſés,
Dont les parens ſont toujours déguiſés,

Et moi chétif, de vos ſuivans le moindre,
Combien de fois, las! me ſuis-je vu poindre
De traits pareils? Non qu'on m'ait imputé
D'avoir jamais nouveautés adopté;
Des gens dévots que j'eſtime & reſpecte,
Ainſi que vous, je n'ai honni la ſecte
Qu'en général, ſans aucun déſigner;
Et fites mal de les égratigner,
Vous qui craigniez, diſiez-vous, la bourrée;
Car ces menins de la cour éthérée
Sont tous doués d'un appétit ſtrident
De ſe venger, quand ils ſentent la dent;
Et fuſſiez-vous un ſaint plus angélique,
Plus éminent & plus apoſtolique
Que ſaint Thomas; s'ils en trouvent moyen;
Ils vous feront, le tout pour votre bien,
Comme autrefois au bon Savonarole,
Que pour le ciel la ſéraphique école
Fit griller vif en feu clair & vermeil,
Dont il mourut par faute d'appareil.
Eux exceptés, des bons eſprits l'eſtime
M'a, comme vous, des ſots rendu victime;
Car de quels noms plus doux & plus muſqués
Puis-je appeller tant d'eſprits diſloqués?
Comment nommer ce froid énergumène,
Qui d'Hélicon chaſſé par Melpomène,
Me défigure en ſes vers Oſtrogots,
Comme il a fait rois & princes d'Argos?

Comment nommer cet écumeur insigne,
Qui des prisons sorti moins blanc qu'un cygne,
Vient des neuf Sœurs la fontaine infecter,
Et de sa griffe Apollon molester ?
Et ce trio de louves surannées
Qui, tour-à-tour à me mordre acharnées,
Dans leur fureur semblent s'entreprêter
L'unique dent qui leur a pu rester ?
Et cet athée, au teint blême, à l'œil triste,
Qui de Servet s'est fait évangéliste,
Et qui sifflant Moïse & saint Matthieu,
Parle de moi comme il parle de Dieu ?
Comment enfin nommer cette vermine
De chiffonniers de la double colline,
Qui tous les jours, en dépit d'Apollon,
Dans les bourbiers de son sacré vallon
Vont ramassant l'ordure la plus sale,
Pour en lever boutique de scandale
Contre tous ceux qui sont assez sensés
Pour mépriser leurs vers rapétassés ?
Tout beau, l'ami, ceci passe sottise,
Me direz-vous; & ta plume baptise
De noms trop doux gens de tel acabit :
Ce sont trop bien maroufles que Dieu fit.
Maroufles soit. Je ne veux vous dédire.
Passons le mot. Mais je soutiens mon dire :
C'est qu'en eux tous malice est seulement
Vice d'esprit & mauvais jugement.

De tout le bien ſageſſe eſt le principe.
De tout le mal ſottiſe eſt le vrai type ;
Et ſi par fois on vous dit qu'un vaurien
A de l'eſprit, examinez-le bien :
Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque ;
Et vous direz, c'eſt un ſot ſous le maſque.
En fait d'eſprit nous errons trop ſouvent :
De feu grégeois, de fumée & de vent
Preſque toujours l'homme ſe préoccupe,
Et ſur ce point eſt impoſteur ou dupe.
Qu'ainſi ne ſoit. Un fat apprivoiſé,
Dont l'éloquence eſt un babil aiſé,
Et qui doué du talent de Therſite,
Parle de tout, ſûr de ſa réuſſite,
Content, joyeux, hardi, ſans jugement,
Fait du beau monde à Paris l'ornement ;
Du plus ſévère il réchauffe le flegme,
Ses quolibets paſſent pour apophegme,
Ses lieux communs ſont propos réfléchis.
S'il conte un fait, la dame du logis
De ſes bons mots pâme ſur ſon aſſiette,
Et le laquais en rit ſous ſa ſerviette.
Lors chacun crie : O l'eſprit éminent !
Et moi, je dis : Peſte l'impertinent !
Et ne me chault, que ſa voix théatrale
M'ait de Sénéque épuiſé la morale ;
A ſa vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à ſon eſprit. Pourquoi cela ? Pourquoi ?

Qu'eſt-ce qu'eſprit ? Raiſon aſſaiſonnée.
Par ce mot ſeul la diſpute eſt bornée.
Qui dit eſprit, dit ſel de la raiſon;
Donc ſur deux points roule mon oraiſon:
Raiſon ſans ſel eſt fade nourriture ;
Sel ſans raiſon n'eſt ſolide pâture :
De tous les deux ſe forme eſprit parfait;
De l'un ſans l'autre un monſtre contrefait.
Or, quel vrai bien d'un monſtre peut-il naître ?
Sans la raiſon puis-je vertu connoître ?
Et ſans le ſel dont il faut l'apprêter,
Puis-je vertu faire aux autres goûter ?
Mais rarement à ces hautes matières
Le peuple ignare élève ſes lumières.
Fauſſe lueur ſes foibles yeux déçoit :
Dont il avient que tous les jours on voit
Du nom d'eſprit fatuité dotée,
Et de vertu ſottiſe étiquetée.
Car, Dieu merci, dans ce ſiécle falot
Nul n'eſt en tout ſi bien traité qu'un ſot.
Peuple d'amis autour de lui fourmille ;
Secrets, dépôts, intérêts de famille,
Tout ſe confie à ce génie exquis ;
Son conſeil même en affaire eſt requis ;
Soupçons de lui ſeroient vrais ſacrilèges.
Bref, qui voudroit nombrer ſes privilèges,
Auroit plutôt calculé tous les morts,
Que dans Paris Finot & ſes conſorts,

Dont, pat reſpect je tais ici l'éloge,
Ont inſérés dans leur martyrologe.
Mais un eſprit ſolide, illuminé,
Du monde entier ſemble être ennemi né.
L'homme friand de haute renommée
Craint tout rieur qui pèſe ſa fumée;
Et ne pouvant ſon foible vous cacher,
Le vôtre au moins il tâche d'éplucher.
Pour décrier vos lumières ſuſpectes,
Il vous ſuſcite un tourbillon d'inſectes,
Qui, pour vous mettre à leur petit niveau;
Vous font ſur tout quelque procès nouveau.
Que ſi par vers & par joyeux langage
Votre Apollon s'eſt tiré hors de page;
Miſéricorde! Où fuir? où vous ſauver?
Vous allez voir, en dûſſiez vous crever,
Mille idiots, érigés en Saumaiſes,
Vous faire auteur des plus viles fadaiſes.
Dès qu'en ſa tête un ſtupide enjoué,
Ayant en vain ſon cerveau ſecoué
Pour dégourdir ſa peſante Minerve,
Aura forgé quelque couplet ſans verve,
Ou quelques vers platement effrontés;
Tout auſſi-tôt ces ſubtils hébêtés
Iront corner votre nom par la ville,
Diſant: C'eſt lui, meſſieurs; voilà ſon ſtyle.
Et ce faux bruit, tant ſoit-il inſenſé,
Ne manquera d'être encor reſſaſſé

Par cent grimauds rampans ſur le Parnaſſe,
Peuple maudit & malheureuſe race,
Que votre los fait deſſécher d'ennui,
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.
O triſte emploi que celui de la rime!
En tout autre art, même ſans qu'on y prime,
Devant ſes pairs on eſt interrogé.
Par Caſſini, l'aſtronome eſt jugé:
Homberg peut ſeul évoquer le chymiſte;
Et du Verney citer l'anatomiſte.
Mais dans les vers tous s'eſtiment docteurs:
Bourgeois, pédans, écoliers, colporteurs,
Petits abbés, qu'une verve inſipide
Fait barboter dans l'onde Aganippide,
Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciers,
Et d'Hélicon ſeigneurs haut-juſticiers.
Hé, mes amis, un peu moins de ſuperbe:
Vous avez lu quelque ode de Malherbe:
Soit. Richelet jadis en racourci
Vous a de l'art les règles dégroſſi:
Je le veux bien. Vous avez ſur la ſcène
En vers bouffis fait hurler Melpomène:
C'eſt un grand point. Mais ce n'eſt pas aſſez.
Ce métier-ci n'eſt ce que vous penſez;
Minerve à tous ne départ ſes largeſſes.
Tous ſçavent l'art, peu ſçavent ſes fineſſes;
Et croyez-moi, je n'en parle à travers.
Le jeu d'échecs reſſemble au jeu des vers.

Sçavoir la marche, eſt choſe très-unie ;
Jouer le jeu, c'eſt le fruit du génie :
Je dis le fruit du génie achevé,
Par longue étude & travail cultivé.
Donc ſi Phébus les échecs vous adjuge,
Pour bien juger, conſultez tout bon juge :
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs.
Sur-tout craignez le poiſon des loueurs.
Accoſtez-vous de fidèles critiques.
Fouillez, puiſez dans les ſources antiques ;
Liſez les Grecs, ſavourez les Latins.
Je ne dis tous, car Rome a ſes Cotins ;
J'entens tous ceux qui, d'une aîle aſſurée
Quittant la terre, ont atteint l'empirée.
Là trouverez en tout genre d'écrits
De quoi former vos goûts & vos eſprits ;
Car chacun d'eux a ſa beauté préciſe
Qui le diſtingue & forme ſa deviſe.
Le grand Virgile enſeigne à ſes bergers
L'art d'emboucher les chalumeaux légers ;
Au laboureur, par des leçons utiles,
Fait de Cérès hâter les dons fertiles ;
Puis tout-à-coup, la trompette à la main,
Dit les combats du fondateur Romain,
Ses longs travaux couronnés de victoire,
Et des Céſars prophétiſe la gloire.
Ovide, en vers doux & mélodieux,
Sçut débrouiller l'hiſtoire de ſes dieux ;

Trop indulgent au feu de ſon génie ;
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Sçavant, utile, ingénieux, profond,
Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.
Non moins brillant, quoique ſans étincelle;
Le ſeul Horace en tous genres excelle :
De Cythérée exalte les faveurs,
Chante les dieux, les héros, les buveurs;
Des ſots auteurs berne les vers ineptes,
Nous inſtruiſant par gracieux préceptes
Et par ſermons de joie antidotés.
Catulle en grace & naïves beautés
Avant Marot mérita la couronne;
Et ſuis marri que le poivre aſſaiſonne
Un peu trop fort ſes petits madrigaux.
Tibulle enfin ſur patins inégaux
Faiſant marcher la boiteuſe élégie,
De Cupidon traite à fond la magie.
Voilà les chefs qu'il vous faut conſulter,
Lire, relire, apprendre, méditer.
Lors votre goût conduiſant votre oreille,
Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille;
Ni les fredons du * chantre Cordouan
Pour les vrais airs du cygne Mantouan.
Ceci ſoit dit. Fermons la parenthèſe.
Or vous dirai, pour reprendre ma thèſe,

* *Lucain.*

Ami MAROT, que je vous ſçais bon gré
D'avoir les ſots en vos vers dénigré,
Et de n'y voir mis au-deſſus des anges
Ceux qui pouvoient démentir vos louanges;
Car ſi quelqu'un chez vous eſt exalté,
Il l'eſt encor chez la poſtérité.
En quoi ſur-tout a gagné mon ſuffrage
Votre haut ſens & vertueux courage.
Et ſi d'ailleurs ne vous ai bien ſuivi,
En ce du moins votre amour m'a ſervi,
Que mes écrits, monumens de mon ame,
De lâcheté n'ont encouru le blâme:
Que l'intérêt ne les a conſeillés,
Ni moins encor le menſonge ſouillés.
Non qu'à louer gens de tout caractère
Je n'euſſe pû prêter mon miniſtère,
Et, comme un autre, adulateur ſoumis,
A prix d'honneur m'acquérir des amis.
Mais au vrai ſeul ma muſe intéreſſée
N'a jamais pû rimer que ma penſée;
Puis mon Plutarque épluchant les héros,
En fait ſouvent de ſi petits zéros,
Qu'en le liſant, on perd preſque l'envie
De les louer, du moins pendant leur vie;
Car fuſſent-ils en ſageſſe, en valeur
Des demi-dieux, il ne faut qu'un malheur:
Tant que ſon ame à ſon corps eſt ſoumiſe,
Un demi-dieu peut faire une ſottiſe,

Et tout d'un temps ſes éloges vantés
Se convertir en contre-vérités.
Puis vous voilà, meſſieurs les faiſeurs d'odes,
Jolis mignons, ainſi que vos pagodes.
Quant eſt de moi, je n'ai pris tel eſſor ;
J'ai peu loué, j'euſſe mieux fait encor
De louer moins ; non que pincer ſans rire
Soit de mon goût ; je tiens qu'en fait d'écrire,
Le meilleur eſt de rire ſans pincer :
Nous ne devons les vices careſſer ;
Mais d'autre part, il ne faut les reprendre
Trop aigrement. Les hommes, à tout prendre,
Ne ſont méchans que parce qu'ils ſont fous.
Ce ſont enfans moins dignes de courroux
Que de riſée. Auſſi notre Uranie
N'eſt, grace au ciel, triſte ni rembrunie.
Je m'en raporte à tout lecteur benin ;
Et gens ſenſés craindront plus le venin
D'un fade auteur, qui dans ſes vers en proſe
A tous venans diſtille ſon eau-roſe,
Toujours de ſucre & d'anis ſaupoudré.
Fiez-vous-y. Ce rimeur ſi ſucré
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.
Bref, je ne puis d'un habil importun
Flatter les gens. Mais, me dira quelqu'un,
Si flatterie en vos rimes n'éclate,
Ce n'eſt jeu ſûr pour trouver qui vous flatte.

Soit. Auſſi-bien je n'aime les flatteurs,
Ni n'écris point pour les admirateurs.
Puis, je ne ſçais. Tous ces vers qu'on admire,
Ont un malheur : c'eſt qu'on ne les peut lire.
Et franchement, quoique plus cenſuré,
J'aime encor mieux être lû qu'admiré.



EPITRE XV.

A M. LE COMTE DE ***.

COMTE, pour qui, terminant tous délais,
Avec Vertu Fortune a fait la paix,
Jaçoit qu'en vous gloire & haute naiſſance
Soit alliée à titres & puiſſance;
Que de ſplendeur & d'honneurs mérités
Votre maiſon luiſe de tous côtés:
Si toutefois ne ſont-ce ces bluettes,
Qui vous ont mis en l'eſtime où vous êtes;
Car ce n'eſt pas l'or qui ſur nous reluit,
Qui nous acquiert renommée & bon bruit.
Que j'aie un livre ou ſemblable écriture,
Il ne me chault de belle couverture
Riches fermoirs & dehors non communs,
Si le dedans ſont diſcours importuns,
Vieil pot-pourri de proſe délabrée,
Vers de ruelle, ou telle autre denrée.
Donc, qui met l'homme en eſtime & crédit?
Richeſſe d'ame, & culture d'eſprit:
Puis joignez-y revenus honorables,
Biens de fortune, & titres déſirables;
Je le veux bien, cela n'y fait nul mal,
Mais le premier & le point capital

C'eſt

C'eſt lui ſans plus ; & c'eſt par-là, beau ſire,
Que moi chetif vous priſe & vous admire.
En vous ai vu, par un merveilleux cas,
Unis & joints Virgile & Mécénas
De l'un avez la grace & la faconde ;
De l'autre, accueil & douceur ſans ſeconde.
En proſe & vers êtes paſſé docteur,
Et récitez trop mieux qu'un orateur.
Ce n'eſt le tout ; car en chant harmonique
Non moins primez qu'en rime poétique
Et s'avez los de bon poétiqueur,
Auſſi l'avez de bon harmoniqueur.
Toujours chez vous abonde compagnie
D'eſprits divins, de ſuivans d'Uranie :
Toujours y ſont ciſtres mélodieux,
Gentils harpeurs & meneſtrels joyeux ;
Et de leur art bien ſçavez les rubriques.
Même on m'a dit qu'aux rives Séquaniques
N'a pas long-temps ſonniez telle chanſon,
Qu'hôtes des bois accoururent au ſon ;
Si qu'euſſiez vu ſauter jeunes Dryades,
Et de leur lit ſortir blanches Nayades.
Et ſe diſoient : ô qu'il chanſonne bien !
Seroit-ce point Apollon Delphien?
Venez, voyez, tant a beau le viſage,
Doux le regard, & noble le corſage :
C'eſt il, ſans faute ; & Nymphes d'admirer,
Et les Sylvains entr'eux de murmurer.

Cettui-ci vient pour nos Nymphes féduire,
Se difoient-ils, & les pourroit induire
A quelque mal avec fon chant mignon :
Freres, jettons en l'eau le compagnon.
Lors le dieu Pan remuant les narines,
Cria tout haut des montagnes voifines,
De fon ami voyant le mauvais pas :
Ventre de bouc, qu'ai-je entendu là-bas?
Rentrez, coquins. Les forêts en tremblerent ;
Faunes cornus vers leurs troncs s'envolerent,
Où tout craintifs furent fe retirer,
Et depuis lors n'ont ofé fe montrer.
Voilà comment le bon fils de Mercure
Vous préferva de finiftre aventure ;
Nymphes & dieux fur vous veillent ici ;
Bien fçavent-ils, & le fçavons auffi,
Que votre vie acquife & confervée
Eft pour le bien des mortels réfervée ;
Non de mortels de mérite indigens,
Mais de mortels de vertus réfulgens.
Or rempliffez vos hautes deftinées,
Que tous vos ans foient brillantes années ;
Et cependant nous autres gens de bien
A notre emploi ne manquerons en rien,
Vous admirant non pas dans le filence,
Mais par beaux vers & pièces d'éloquence,
Tans que puiffions une œuvre concevoir
Digne de vous & de notre vouloir.

EPITRE V.

A M. LE COMTE DU LUC,

Alors ambaſſadeur de France en Suiſſe.

MINISTRE né pour ſoutenir la gloire
Du plus grand roi que vante notre hiſtoire,
Et pour tranſmettre aux yeux des nations
De ſa vertu les plus nobles rayons :
Depuis long-temps ſur ce bord Helvétique
J'admire en vous le pouvoir ſympathique
De la raiſon, lorſque la dignité
Sçait de ſes traits tempérer la fierté,
Et retenir par la douceur des charmes
Les cœurs conquis par la force des armes ;
Car, après tout, c'eſt peu de poſſéder
L'art de convaincre, il faut perſuader.
Le cœur encor ſaignant de ſes bleſſures,
Dans vos diſcours, même dans vos cenſures,
Un peuple fier chérit tout à la fois
Sa liberté, ſa patrie & ſes loix ;
Et de-là vient que ſon ame attentive
Vole au-devant du joug qui la captive ;
Et que l'eſprit adorant ſon vainqueur,
Prévient en eux les révoltes du cœur.

Mais croyez-vous, pour quitter le haut ſtyle,
Qu'à vos leçons il ſoit auſſi facile
De réveiller dans ſon obſcurité
L'eſprit quinteux d'un rimeur dérouté,
Qui du ſommeil d'une oiſive ſageſſe
Depuis trois ans goûte en paix la molleſſe ;
Et détrompé des frivoles douceurs
Dont on s'enivre en ſuivant les neuf Sœurs,
Conçoit enfin que le ſeul bien ſuprême
Eſt de tout fuir pour ſe chercher ſoi-même ?
Oui, dites-vous. Un ténébreux oubli
Eſt du néant le portrait accompli.
Sur le ſommet d'une montagne aride
Eſt un vieux temple, où la gloire ſolide
Tient ſon ſéjour; & par divers chemins
Vers ce ſeul but tendent tous les humains.
En tout pays, en tout ſiécle, à tout âge,
Du plus haut rang juſqu'au plus bas étage,
Princes, guerriers, miniſtres, courtiſans,
Prélats, docteurs, gens de robe, artiſans,
Chacun dans l'ordre où le deſtin le range,
Veut du public mériter la louange.
Tout homme enfin brûle d'être eſtimé,
Et n'eſt heureux qu'autant qu'il eſt aimé.
Fort bien. Je ſçais que ce deſir frivole
De notre vie eſt la grande bouſſole,
Et que ſouvent nous faiſons tous nos ſoins
De plaire à ceux que nous priſons le moins.

Mais ſans chercher ſi le devoir du ſage
Eſt de combattre, ou de ſuivre l'uſage ;
Vous êtes-vous, ſeigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné
En y portant le compas & l'équerre,
Que l'amitié par l'eſtime s'acquierre ?
De grands talens font toujours un grand nom.
Oui, j'y conſens : mais beaucoup d'amis ? Non.
De ſa grandeur Céſar fut la victime ;
Et pour trouver tendreſſe ſur eſtime,
Il faut chercher au pays des romans
Un lieu proſcrit même chez les amans.
Je dis bien plus : aux vertus de Socrate
Réuniſſez les dons de Mithridate,
Soyez orné de cent talens divers,
De vos hauts faits rempliſſez l'univers,
Ayez vingt fois, armé pour la patrie,
Fait en vous ſeul admirer l'induſtrie,
L'art, la valeur d'un parfait général,
D'un vrai héros, ſage, heureux, libéral ;
Ajoutez-y l'air, le port, la démarche,
Et des ayeux célébres depuis l'arche :
Plus vous croirez pouvoir à ſi haut prix
Vous acquérir les cœurs & les eſprits,
Plus vous aurez à combattre la rage
De cent rivaux que votre gloire outrage,
Et qui toujours vous trouvant ſur leurs pas,
Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.

Telle eſt du cœur la perverſe nature.
Je ne hais point ces gens, diſoit Voiture,
Sur le propos d'un fameux cardinal,
Dont par le monde on dit un peu de mal :
Si ſur la terre aucun ne vous croit digne
D'être haï, c'eſt un fort mauvais ſigne.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il point de vertu
Franche d'atteinte en ce ſiécle tortu ?
Point de talent à couvert de l'envie ?
Pardonnez-moi. J'en connois dans la vie
Un, qui met l'homme en pleine ſûreté :
Et quel eſt-il ? La médiocrité.
Quelque paîtri que l'on ſoit de malice,
On veut paroître ami de la juſtice ;
Et pour montrer qu'on a le ſens commun,
Encor faut-il qu'on approuve quelqu'un.
Joint à cela que la ſimple machine
Vers quelque objet toujours nous détermine.
Mais pour jouir d'un caprice ſi doux,
Faites ſi bien qu'on ne remarque en vous
Que ce qu'il faut pour donner le courage
De vous louer, & non pour faire ombrage ;
Ou tenez-vous parfaitement certain
D'avoir affaire à tout le genre humain.
C'eſt bien avant pouſſer le paradoxe ;
Et ce diſcours ſeroit plus orthodoxe,
Je l'avoûrai, ſi mes réflexions
Se renfermoient dans les profeſſions.

Le trop d'éclat peut bleſſer l'œil ſuperbe
D'un concurrent ; & c'eſt le vieux proverbe :
Le forgeron médit du forgeron ;
L'homme de cœur eſt haï du poltron ;
Flore * déplaît à la vieille coquette ,
Et le rimeur porte envie au poëte.
Mais voilà tout ; & ſans être inſenſé ,
Me direz vous , on n'a jamais penſé
Que , par exemple , un barbet d'Hippocrène
Puiſſe envier Alexandre ou Turenne.
Excepté ceux qui ſont même métier ,
Chez tout le reſte on trouve bon quartier.
Ainſi je veux qu'en faiſant ſa carrière ,
Notre vertu trouve quelque barrière :
Ce ſont peut-être un , deux ou trois rivaux
Importunés de nos heureux travaux ;
Tandis qu'en nous un juge inconteſtable
Sçait reſpecter la gloire véritable.
Car le public..... Le public , dites-vous ?
Oui. Le public , en dépit des jaloux ,
Hauſſe la voix , & venge le mérite
Des attentats de l'envie hypocrite.
Bon. Juſtement. C'eſt ſur de tels diſcours ,
Que les plus fins s'embarquent tous les jours :
Mais ce public , l'objet de leurs careſſes ,
Les pouſſe-t-il aux honneurs , aux richeſſes ?

---

* *Courtiſanne fameuſe dans l'ancienne Rome.*

Sur cet appui ſont-ils bien affermis
Contre les traits de leurs fiers ennemis?
Je ne crains point leur haine conjurée.
La voix du peuple eſt pour moi déclarée :
Je le ſers bien. C'eſt parler comme il faut ;
Dormez en paix : vous apprendrez bien-tôt
Ce que l'on gagne à ſervir un tel maître ;
Et l'inconſtant vous punira peut-être
Avant ſix mois, ſi ce n'eſt aujourd'hui,
De tout le bien que vous faites pour lui.
Quiconque a mis, dit * un auteur antique,
Son ſeul eſpoir dans l'amitié publique,
Vit rarement ſans trouble & ſans chagrin,
Et n'a jamais fait une heureuſe fin.
Non qu'à ſes yeux on ſoit ſûr de déplaire,
Dès qu'on eſt né vertueux. Au contraire.
Mais que lui ſert de trouver des appas
Dans la vertu, s'il ne la connoît pas?
Si tous les jours ſon aveugle ignorance
Lui fait quitter le vrai pour l'apparence?
Et ſi ſon zèle indiſcret, éventé,
Fait pis encor que la malignité?
Examinons dans les plus grandes choſes
Ses mouvemens, leurs effets & leurs cauſes.
Un moine vain, factieux, impudent,
Sort de ſon cloître, & d'un faux zèle ardent

* *Pauſanias*, ATT.

Déjà s'apprête à duper cent provinces.
Il monte en chaire, écoutons : *Tremblez, princes ;*
Tremblez, chrétiens. Depuis douze cents ans
Vous n'avez eu foi, piété, ni ſens.
Dieu n'a pour vous pris une chair fragile,
Et de ſon ſang ſcellé ſon évangile,
Qu'afin de tendre en ces ſiécles troublés
Un nouveau piège aux hommes aveuglés ;
Et de l'égliſe en tout ce long eſpace
Il n'eſt reſté ni veſtige, ni trace.
Suivez-moi donc ; & pour la relever,
Pour la ſervir, enfin pour vous ſauver,
Portez par-tout vos fureurs téméraires,
Abreuvez-vous dans le ſang de vos freres,
Faites trembler le trône de vos rois,
Foulez aux pieds la nature, les loix,
La piété, le devoir, la patrie :
Allez. Il dit. Tout s'émeut. Tout s'écrie.
Le peuple court aux armes, aux flambeaux ;
Temples, autels, ſimulacres, tombeaux,
En un inſtant tout n'eſt plus dans les villes
Qu'un vain monceau de pierres inutiles :
Triſtes témoins des brutales fureurs,
Dont ce diſcours a rempli tous les cœurs.
  En peu de mots, voilà le protocole
De ce public, notre ſuperbe idole.
Veut-on encor quelqu'autre échantillon
De ce droit ſens qui lui ſert d'aiguillon ?

Faut-il ici, rappellant tous ſes crimes,
Lui confronter cent héros magnanimes,
Qu'a ſçu noircir ſon ſouffle venimeux :
Des rois puiſſans, des miniſtres fameux,
Dont à jamais le temps & la mémoire
Conſacreront les vertus & la gloire ?
Mais à quoi bon retracer dans mes vers
Le deshonneur de nos ayeux pervers ?
Laiſſons périr dans une nuit profonde
Ces noms affreux & de ligue & de fronde,
Qu'a replongés dans l'oubli ténébreux
L'ange d'un prince auſſi ſage qu'heureux.
Parlons-en mieux. Ces horreurs excitées
Ne peuvent être au public imputées :
La ſeule voix de cinq ou ſix mutins
Entretenoit nos troubles inteſtins,
Et raſſembloit ſous ces odieux titres
Un noir concours d'implacables belîtres,
Parmi leſquels ſe trouvoient, j'en conviens,
Enveloppés quelques vrais citoyens,
Qui navigeoient ſur cette mer profane
Au gré des flots & de la tramontane.
Oui, je ſçais bien qu'on peut le diſculper
Sur ſon penchant à ſe laiſſer tromper :
Qu'il fut toujours la dupe des rebelles ;
Et que malgré tant d'épreuves cruelles,
Il ne lui faut qu'un chétif Mandarin
Pour faire encor crier : au Mazarin.

Mais c'eſt de-là que je tiens pour maxime,
Que qui bâtit ſur ſa volage eſtime,
Sa ſûreté, ſon bonheur, ſon appui,
Eſt, s'il ſe peut, encor plus fou que lui;
Et qu'un troiſième enfin, qui ne s'applique
Qu'à conſulter l'autorité publique,
Et qui prétend que tout eſt éclairci,
Quand il a dit : *Le public juge ainſi* :
Je crois en lui comme à tous les apôtres,
Eſt de beaucoup plus fou que les deux autres.

Car de quel droit à ſes vains jugemens
Prétendroit-on lier mes ſentimens;
Si devant lui le merveilleux des fables
Tient toujours lieu des faits les plus palpables;
Et ſi ſa haine ou ſes affections
N'ont pour garants que les impreſſions
Du premier grand, qui ſuivant ſon caprice,
Veut ou vous perdre, ou vous rendre ſervice?
Un homme en place & caractériſé,
Par un pouvoir qui lui rend tout aiſé,
Fait, au mépris de tous tant que nous ſommes,
Son favori du plus affreux des hommes,
D'un impoſteur, d'un fourbe invétéré :
C'en eſt aſſez. Il faut bon gré, mal-gré,
Fût-il vingt fois plus larron que Siſyphe,
Et plus damné qu'Hérode, ni Caïphe,
Le reſpecter comme un héros d'honneur,
Si l'on ne veut déplaire à monſeigneur,

Et s'attirer la fureur infléxible
D'une cabale à qui tout eſt poſſible.
Non, non : qui veut ſagement procéder
Paſſé trente ans ne doit plus décider :
Car, en un mot, le vulgaire ſtupide
Ne ſuit jamais que le plus mauvais guide,
Et ne voit rien qu'à travers les faux jours
D'un verre obſcur qui le trompe toujours.
D'un œil confus, il cherche, il développe
Quelques objets. Tournez le téleſcope :
Ce qui d'abord lui parut un géant,
Semble à ſes yeux rentrer dans le néant.
Je conclus donc que notre vrai ſalaire
Doit ſe borner au plaiſir de bien faire ;
Et qu'à l'écart laiſſant là les humains,
Le ſage doit ſe payer par ſes mains.
Toute vertu qui veut être admirée,
De quelque vice eſt toujours bigarée ;
Et quand par elle on ſonge à s'élever,
D'un peu de fard il faut l'enjoliver.
Sans vermillon, ſans clinquant, ſans affiche,
Le ſaint tout nud ſe morfond dans ſa niche :
On veut le voir paré de ſes habits,
Tout brillant d'or, tout chargé de rubis.
Du peuple alors le zèle s'évertue,
Mais il lui faut décorer ſa ſtatue :
Sans l'éblouir on ne peut l'éclairer ;
Et qui l'inſtruit, doit le ſçavoir leurrer.

Voulez-vous donc gagner ſa bienveillance,
Et dérober à la nuit du ſilence
Ces riches dons, ces talens précieux
Dont en naiſſant vous ont doué les cieux?
Ce n'eſt pas tout de briller par vos œuvres:
Il faut encor des reſſorts, des manœuvres,
Des partiſans chez le ſexe dévot,
Une cabale, un théatre; en un mot,
Tout l'attirail des petites adreſſes,
Qui du public captivent les tendreſſes.
Alors par-tout vous verrez les mortels
Faire fumer l'encens ſur vos autels,
Et vous offrant leurs vœux & leurs hommages,
De fleurs ſans nombre égayer vos images.
Mais en échange, adieu tranquillité,
Adieu plaiſirs, repos & liberté.
C'eſt peu d'avoir illuſtré votre vie
Par le trépas du dragon de l'envie:
Nouveau Cadmus, il faut au champ de Mars
Attaquer ſeul cent eſcadrons épars
Que contre vous la terre fait éclore.
Ce n'eſt pas tout: il faut combattre encore
Mille ennemis inviſibles, cachés,
A votre char en public attachés,
Mais en ſecret armés pour votre perte;
Et qui brûlans d'une rage couverte,
Creuſent ſous main le gouffre ténébreux,
Qui doit bien-tôt ſous des débris affreux

Ensévelir jusqu'à vos derniers restes :
Monstres cruels, & d'autant plus funestes,
Qu'il n'est poison souvent moins redouté,
Que le venin d'un fourbe velouté,
Qui, vous cachant sa malice imprévue,
Et d'un faux zèle offusquant votre vue,
Du voile obscur d'une paisible nuit
Couvre l'abîme où sa main vous conduit.
O Jupiter, écarte ce nuage,
Et daigne au moins éclairer mon naufrage !
Mes ennemis ne me font point de peur ;
Je ne crains rien que mon ami trompeur.
Mais quoi ! Faut-il qu'une crainte futile
Rende le sage à son siècle inutile ?
On sçait assez les contretemps divers
Que la vertu souffre en cet univers.
Des imposteurs on connoît la souplesse,
Et du public la maligne foiblesse,
Qui sur les mers, où vous vous engagés,
Faisant siffler le vent des préjugés,
Voit sans pitié flotter votre fortune
A la merci d'Eole & de Neptune.
Mais quand ces dieux armeroient contre vous
L'onde, la terre & les cieux en courroux,
Il est des dieux plus doux, plus équitables,
Qui, vous sauvant de leurs mains redoutables,
Sçauront pourvoir à votre sûreté
Contre les flots de la malignité.

Soit : je veux bien en accepter l'augure ;
Et j'avoûrai, pour parler ſans figure,
Que par haſard nous voyons quelquefois
Les gens de bien faire entendre leur voix ;
Quand du public les fougues mépriſées
Sont, par le temps, à peu-près appaiſées.
Mais s'il s'agit de tenter quelque effort,
De partager vos périls, votre ſort,
De repouſſer la brigue par la brigue,
Ou de forger les reſſorts d'une intrigue :
Cherchez ailleurs. Le plus petit vaurien
En fera plus que tous vos gens de bien.
Son zèle actif peut vous rendre ſervice :
La vigilance eſt la vertu du vice ;
Au lieu ſouvent que vos amis diſcrets
Pour vous ſervir n'ont que de vains regrets.
Rendez-leur donc un devoir légitime,
Efforcez-vous d'acquérir leur eſtime,
Immolez tout à leur noble amitié,
Afin qu'un jour leur oiſive pitié,
Par les douceurs d'une tendre homélie,
Puiſſe enchanter votre mélancolie.
Mais toutefois, illuſtres mécontens,
En déclamant contre les mœurs du temps,
Souvenez-vous que c'eſt une ſottiſe
De trop parler des honneurs qu'on mépriſe :
Que qui s'érige en cenſeur de la cour,
Doit avant tout la quitter ſans retour ;

Et qu'il n'eſt point de ſpectacle plus fade,
Que les éclats d'un chagrin rétrograde.
Ce mot d'avis peut, je crois, terminer
Le long ſermon que je viens d'entonner;
Et pour quitter la morgue cathédrale,
Souffrez, Seigneur, qu'ici de ma morale
J'oſe égayer la ſéche vérité
D'un dernier trait de la fable emprunté.
Aux premiers temps de ſa métamorphoſe,
Pour Philomèle à peine encore écloſe
Les lieux déſerts, les paiſibles forêts
Furent long-temps un ſéjour ſans attraits;
Et de ſa ſœur non encor ſéparée,
Du ſort d'Itys, des fureurs de Térée,
Par des accens du ciel même chéris,
Elle inſtruiſoit les peuples attendris.
D'un monſtre obſcur le courroux indocile
Lui fit, dit-on, déſerter cet azile.
Dans les horreurs d'une profonde nuit,
Par l'impoſture Aſcalaphe conduit,
Vole; & bientôt de ſes clameurs perfides
S'en va troubler les folles Piérides,
Peuple léger, inquiet, envieux,
Qu'un vain babil rend par-tout odieux.
Quoi! vous dormez, troupe lâche & muette,
Et vous ſouffrez qu'une voix indiſcrette
Au genre humain, juſqu'ici dans l'erreur,
De vos pareils découvre la fureur?

Le crime affreux d'un époux ſanguinaire
Fait de ſes chants le ſujet ordinaire :
Atttendez-vous que les mêmes concerts
De vos forfaits inſtruiſent l'univers ?
Ces mots hurlés par le monſtre nocturne
Font éclater leur dépit taciturne.
Dejà l'Aurore au viſage riant
Avoit r'ouvert les portes d'Orient ;
Et Philomèle exerçant ſon ramage,
Au jour naiſſant venoit de rendre hommage :
Quand tout-à-coup, mille cris menaçans
Glacent ſa voix, intimident ſes ſens.
A chaque inſtant redoublent les injures,
Les aigres ſons, les enroués murmures :
Point de ſecours à ſa triſte douleur.
Que faire, hélas ? En vain dans ſon malheur
Elle eut recours à la troupe mortelle :
Nul n'accourut. C'en eſt aſſez, dit-elle.
Adieu cités, adieu pompeuſes cours,
Adieu mortels. Je quitte pour toujours
Vos vains honneurs, vos plaiſirs chimériques ;
Et loin de vous, chez les ours pacifiques,
Je vais chercher dans mon obſcurité
Moins de grandeur & plus de ſûreté.



EPITRE VI.

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

ILLUSTRE appui d'une muſe agitée,
Morte trois ans, & puis reſſuſcitée
Par le pouvoir de ce ſage enchanteur,
De mon naufrage heureux réparateur,
Par qui ma barque errante & vagabonde
Fut dérobée au caprice de l'onde.
Puiſque ſa loi, que je dois reſpecter,
Sur l'Hélicon m'oblige à remonter:
Daignez, de grace, à votre heure commode,
Vous qui vivez aux ſources de la mode,
Me dire un mot du ſtyle & des écrits
Qui ſont en vogue aujourd'hui dans Paris:
Car vous ſçavez qu'un air de mode impoſe
A nos François plus que toute autre choſe;
Et que par-là le plus mince oripeau
Se vend par fois mieux que l'or le plus beau.
J'ai vû le temps; mais, dieu merci, tout paſſe,
Que Calliope au ſommet du Parnaſſe,
Chapperonnée en burleſque docteur,
Ne ſçavoit plus qu'étourdir l'auditeur

D'un vain ramas de ſentences uſées,
Qui de l'Olympe excitant les nauſées,
Faiſoient ſouvent, en dépit de ſes ſœurs,
Tranſir de froid juſqu'aux applaudiſſeurs.
Nous avons vû preſque durant deux luſtres,
Le Pinde en proie à de petits illuſtres,
Qui, traduiſant Sénéque en madrigaux,
Et rebattant des ſons toujours égaux,
Fous de ſang froid, s'écrioient : *Je m'égare ;*
Pardon, meſſieurs, j'imite trop Pindare :
Et ſupplioient le lecteur morfondu
De faire grace à leur feu prétendu.
Comme eux alors apprenti philoſophe,
Sur le papier nivelant chaque ſtrophe,
J'aurois bien pu du bonnet doctoral
Embéguiner mon Apollon moral,
Et raſſembler ſous quelques jolis titres,
Mes froids dixains rédigés en chapitres :
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,
Bien arrondis, & bien intitulés,
Faire ſervir votre nom d'épiſode,
Et vous offrir ſous le pompeux nom d'ode,
A la faveur d'un éloge écourté,
De mes ſermons l'ennuyeuſe beauté.
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue,
Et ne ſçait point, prêcheur faſtidieux,
D'un ſot lecteur éblouiſſant les yeux,

Analyser une vérité fade,
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade;
Et qui traînant toujours le même accord,
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.
Je sçais que l'art doit pour fin générale
Se proposer l'instructive morale :
A ce précepte avec eux je me rends.
Mais je soutiens, & j'en ai pour garans
La Grèce entière & le siécle d'Auguste,
Que tout auteur mâle, hardi, robuste,
Doit de ses vers bannir l'instruction,
Ou, comme Homère, instruire en action.
Sur le Parnasse, ainsi que dans la chaire,
C'est peu d'instruire, il doit instruire & plaire :
Remuer l'ame est son premier devoir;
Et l'art des vers n'est que l'art d'émouvoir.
Non que souvent on ne puisse avec grace
En badinant corriger comme Horace.
La vérité demande un peu de sel;
Et l'enjoûment est son air naturel :
La joie au moins marque une ame sincère.
J'approuve même un style plus sévère,
Lorsque le choix d'un sujet important
Peut arrêter le lecteur inconstant.
Mais si jamais nulle ardeur pathétique
N'échauffe en vous le flégme dogmatique;
Si votre feu sous la cendre enterré
Me montre un cœur foiblement pénétré

Des vérités que votre bouche exprime ;
Vous avez beau forger rime ſur rime,
Et m'étaler ces petits traits fleuris,
Dont vous charmez les frivoles eſprits :
Vous ne ſçauriez avec ce beau ſyſtême
Me faire un cœur plus tendre que vous-même ;
Et je ne vois dans votre air emprunté,
Qu'un charlatan ſur ſes tréteaux monté,
Qui pour duper une foule groſſière,
Lui jette aux yeux une vaine pouſſière ;
Et qui toujours ſans ame & ſans vigueur,
Parle à l'eſprit, & ne dit rien au cœur.
Vous donc, qui fiers de vos foibles trophées,
Croyez voler plus haut que les Orphées,
Qui diſputez à l'Hercule Gaulois
L'art d'enchaîner les peuples & les rois :
Ce n'eſt pas tout d'agencer des paroles,
Et de ſouffler de froides hyperboles ;
Il faut ſentir, il faut vous élever
Aux vérités que vous voulez prouver :
Votre cœur ſeul doit être votre guide.
Ce n'eſt qu'en lui que notre eſprit réſide ;
Et tout mortel qui porte un cœur gâté,
N'a jamais eu qu'un eſprit frelaté.
De nos travaux c'eſt-là tout le myſtère ;
Et tout lecteur, à ce ſeul caractère,
Diſtinguera d'un fat préſomptueux
L'auteur ſolide & l'homme vertueux.

Votre ſageſſe, encor mieux que mes rimes,
Depuis long-temps vous dicta ces maximes,
Illuſtre ami, dont le cœur épuré
S'eſt au vrai ſeul de tout temps conſacré;
Et de qui l'œil perçant, inévitable,
Au faux brillant fut toujours redoutable.
Vous le ſçavez : dès mes plus jeunes ans,
Quand ma raiſon luttant contre mes ſens,
Dans les éclairs de ma verve première
Faiſoit à peine entrevoir ſa lumière :
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé,
Des vieux auteurs admirateur zélé,
J'avois déjà ſenti leur douce amorce;
Et j'eſſayois d'en pénétrer l'écorce,
De démêler leurs cœurs de leurs eſprits,
Et de trouver l'auteur dans ſes écrits.
Je vis bientôt, inſtruit par leur lecture,
Que tout leur art partoit de la nature :
Que ces beautés, ces charmes ſi touchans,
Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants,
Venoit bien moins, héros, que je reſpecte
Malgré l'orgueil de la moderne ſecte,
Des vérités que vous nous exprimez,
Que du beau feu dont vous les animez.
Je compris donc qu'aux œuvres de génie,
Où la raiſon s'unit à l'harmonie,
L'ame toujours a la premiere part,
Et que le cœur ne penſe point par art;

Que tout auteur qui veut, ſans perdre haleine,
Boire à longs traits aux ſources d'Hippocrene,
Doit s'impoſer l'indiſpenſable loi
De s'éprouver, de deſcendre chez ſoi,
Et d'y chercher ces ſemences de flâme,
Dont le vrai ſeul doit embraſer notre ame;
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne peut atteindre à cet eſſor divin,
A ces tranſports, à cette noble ivreſſe
Des écrivains de la ſçavante Grece.
Je ſçai combien mes débiles talens
Sont au-deſſous de leurs dons excellens.
Mais ſi l'ardeur d'entrer dans leur carrière
M'a du Parnaſſe entr'ouvert la barrière;
Si quelquefois à leurs ſons raviſſans
J'ai ſçu mêler mes timides accens,
Ma muſe au moins d'elle-même excitée,
Avec mon cœur fut toujours concertée;
L'amour du vrai me fit lui ſeul auteur,
Et la vertu fut mon premier docteur.
Car par ce mot, expliquons-nous de grace,
Je n'entends point l'extatique grimace
D'un faux béat, qui, le front vers les cieux,
Aux Chérubins fait par-tout les doux yeux;
Et preſque ſûr d'être le ſaint qu'il joue,
Ne parle à Dieu qu'en lui faiſant la moue.
A cette bouche, à ces yeux contrefaits,
De la vertu je connois peu les traits;

Encore moins à la fauſſe encolure
De ce pédant forcé dans ſon allure,
Chez qui l'honneur tout fier d'un faux dehors,
N'eſt qu'une étude, un myſtère du corps,
Et dont la morgue en douceur traveſtie
Prend chez l'orgueil toute ſa modeſtie.
Vous le verriez bientôt ſe démaſquer,
Si l'amour-propre en lui pouvoit manquer.
L'humble vertu n'eſt point ce qui l'enchante;
D'un vain parfum c'eſt l'odeur qui le tente:
Mais la vertu, ſouveraine des ſens,
Ne cherche point les parfums ni l'encens;
Et cet orgueil, cet ami des louanges,
Antique auteur de la chûte des anges,
Né dans le ſein de leur frere inſenſé
Long-temps avant l'univers commencé,
Donna naiſſance à tous les autres vices,
Et fut lui ſeul pere de ſes complices.
Où donc eſt-elle? Où faut-il la chercher,
Cette vertu qui ſemble ſe cacher?
Cette vertu franche de tout ſophiſme,
Fille du ciel, mere de l'héroïſme,
Qui dans le cœur fait germer les eſprits,
Et donne l'ame aux ſublimes écrits?
Sans nous tracer des routes incertaines,
Nous l'apprendrons de l'oracle * d'Athenes;

* *Socrate. Platon, Rep. liv. 6. Sénéque, Epit. 7*

So

Son vrai séjour est chez la Vérité.
Nul n'est sur terre exemt d'infirmité.
Un hypocrite, honnête-homme à sa guise,
D'un faux vernis la farde & la déguise.
Mais l'homme épris du véritable honneur,
N'emprunte rien d'un éclat suborneur,
Et peu content d'une vaine fumée,
Veut de lui seul tenir sa renommée.
Il ne sçait point par un manège bas
Faire admirer en lui ce qu'il n'a pas.
Ami du jour, c'est sa clarté qu'il aime :
Rien ne le couvre ; & ses foiblesses même
(Car chacun porte avec soi son levain)
De ses vertus sont un gage certain.
D'extérieur, il est vrai, dépourvue,
Sa probité frappera peu la vue :
Toute blancheur cède à l'éclat du fard,
Et la nature éblouit moins que l'art.
Les yeux, sur-tout du vulgaire imbécile,
Sont peu touchés d'un air simple & facile.
Près d'un Tartuffe arrogant, fastueux,
L'homme sincère, uniment vertueux,
Ne paroîtra, quelque ardeur qui l'inspire,
Qu'un indévot, un mondain, c'est tout dire,
De qui le cœur est fort mal dirigé,
Et le salut grandement négligé.
Mais celui-là porte un air bien plus sage ;
Sa gravité, ses gestes, son visage,

Tout marque en lui la perle des Catons.
Il ne rit point; il pese tous ses tons;
Il parle peu, mais il dit des miracles;
Ses préjugés sont presque des oracles:
Aussi jamais il ne douta de rien;
Et c'est pourquoi ce grand homme de bien
Est toujours juste: il le fait bien paroître.
Comment? Comment? C'est qu'il décide en maître.
Bien répondu. Rien n'est mieux discuté.
Mais attendons le jour de vérité,
Lorsque celui qui juge les justices,
Viendra compter nos vertus & nos vices.
La brigue alors, le crédit, les égards,
Disparoîtront au feu de ses regards;
Et sa justice incorruptible & prompte
Nous fera voir, peut-être à notre honte,
Cet homme libre au rang de ses élus,
Et ce dévot de leur partage exclus.
C'est en ce jour, que la vertu ternie
Pourra, sans peur, citer la calomnie,
Et que mes yeux par les siens affermis
Feront trembler mes lâches ennemis.
Heureux pourtant, heureux à son approche,
Si je pouvois me cacher le reproche
D'avoir moi-même été jusqu'aujourd'hui
Juste envers eux, criminel envers lui;
Et plus sensible au desir de leur plaire
En faisant bien, qu'au plaisir de bien faire!

Car, je l'avoue ; & j'en ſuis bien payé ;
J'ai des humains trop chéri l'amitié.
Long-temps ſéduit par de vains artifices,
A cette idole offrant mes ſacrifices,
Je crus pouvoir, trop prompt à me flatter,
Trouver en eux de quoi les reſpecter.
Mais de plus près obſervant leurs veſtiges,
Je ſçus enfin démêler les preſtiges,
Dont l'amour-propre, en eux toujours vainqueur,
Surprend les yeux pour impoſer au cœur.
Peu m'ont donné le plaiſir équitable
D'aimer en eux la vertu véritable.
Peu m'ont auſſi vû briguer la faveur,
Qu'obtient des grands une aveugle ferveur.
Leur bonté ſeule éveilla ma pareſſe ;
Et courtiſan de ma ſeule tendreſſe,
Sans intérêt j'ai cherché, j'ai trouvé
Ce peu d'amis, dont le cœur éprouvé,
Malgré l'effort de la jalouſe envie,
Fera toujours le charme de ma vie.
Que n'ai-je pû de vos plaiſirs épris,
Tendre amitié, dont je ſens tout le prix,
Dans une joie & ſi douce & ſi pure
Vivre oublié de toute la nature !
Mais, malgré moi, trop & trop peu connu,
J'ai cru du moins, de mes mœurs ſoutenu,
Entre vos bras conjurer la tempête,
Que l'impoſture élevoit ſur ma tête.

Foible rempart, abri toujours peu sûr
Pour tout esprit libre, sincère & pur,
Qui ne sçait point amadouer le crime,
Et racheter par une feinte estime
Les trahisons qu'au vice provoqué
Dicte la peur de se voir démasqué !
Car tout l'enfer n'égale point la rage
D'un furieux que la crainte encourage,
Et dont les yeux inquiets, allarmés,
Veillent toujours, tandis que vous dormez.
Je puis dormir avec toute licence,
Dit la tranquille & sincère Innocence.
J'ai des amis sages, dignes de foi,
Dont l'équité peut répondre pour moi.
Leur amitié que l'honneur seul enflâme,
A toujours lû dans le fond de mon ame :
Jamais près d'eux je ne me suis contraint.
Que craindre donc ? Qui ? Celui qui vous craint,
Ce noir brigand, ce corsaire farouche,
Dont le portrait souilleroit votre bouche;
Cet imposteur, honteux même à nommer,
Que par mépris vous n'osez diffamer.
Vous prétendez couler des jours paisibles,
Et prévenir tous ces traits invisibles,
Qui, contre vous lancés à tout propos,
Ont si long-temps troublé votre repos ?
Commencez donc par changer votre style;
Et sans offrir un hommage inutile

A des amis trop doux, trop généreux,
Pour devenir ennemis dangereux,
Attachez-vous à ceux dont la furie
D'aucun remords ne peut être attendrie ;
A ces vautours de la société,
Qui, comme l'eau, boivent l'iniquité,
Et dont le cœur farouche, atrabilaire,
Immole tout au plaisir de mal faire :
Monstres paîtris & de boue & de sang,
Que Tisiphone a nourri dans son flanc,
Dont la malice injuste & forcénée
Se fait un jeu de notre destinée ;
Du monde entier en secret abhorrés,
Mais en public par crainte réverés,
Et de qui l'œil, digne de Polyphême,
Fait frissonner, fait fuir la vertu même.
Voilà les saints que vous devez aimer,
Craindre, servir, applaudir, réclamer,
Si vous voulez sans trouble & sans scandale
Jouir des droits acquis à leur cabale.
Quoi ! direz-vous : Pour ces hommes de fer
Abandonner ce qu'on a de plus cher ?
A l'intérêt immoler la justice,
Et renier la vertu pour le vice ?
Non, je ne puis aux démons odieux
Offrir l'encens que je ne dois qu'aux dieux.
Vous ne pouvez ? Faites donc votre compte
De devenir bientôt pour votre honte,

L'unique objet de toutes leurs noirceurs.
Préparez-vous à voir ces oppreſſeurs
Dans les accès de leur rage ennemie
Vous barbouiller de leur propre infamie;
Et contre vous, par ce chemin tortu,
Intéreſſer le vice & la vertu.
Heureux encor, ſi leur complot funeſte,
Vous dépouillant du ſeul bien qui vous reſte,
Ne force un jour vos azyles cachés;
Et ſi vos dieux par l'enfer débauchés,
Pleins des vapeurs dont l'erreur les enivre,
Ne prennent point leurs traits pour vous pourſuivre!
Car le motif d'une aveugle équité
Jamais ne manque à l'infidélité;
Et l'on ſçait trop juſqu'où va l'aſſurance
D'un zèle faux conduit par l'ignorance.
Mais je ne ſçai ſi les plus durs revers
Qui d'un mortel puiſſent être ſoufferts,
Si des deſtins la rigueur infléxible,
Si la mort même a rien de plus ſenſible,
Que la douleur de ſe voir opprimé
D'un ennemi que nous avons aimé.



EPITRES,

LIVRE SECOND.

EPITRE I.

A M. LE COMTE DE ***.

HÉROS iſſu de l'illuſtre origine
De ces héros que dans la Paleſtine
On vit jadis ſur les pas de nos rois
Faire arborer les étendards François ;
Deſcendu d'eux, ſi digne d'en deſcendre,
Quel noble goût, quel penchant doux & tendre,
Juge éclairé, protecteur glorieux,
Sur Apollon vous fait baiſſer les yeux
Dans un pays, dans un temps où les Muſes
De tout accueil, de toute grace excluſes,
Ne trouvent plus dans la fière grandeur
Qu'auſtérité, mépris, haine ou froideur ?

De cet amour qu'en vous elles font naître
Le vrai principe eſt facile à connoître :
Les cœurs, vraiment par les Muſes charmés,
Furent toujours les cœurs vraiment formés
Pour s'illuſtrer, reſpectables modèles,
Par des vertus & des faits dignes d'elles.
Moi-même ici leur élève imparfait,
Pour tout mérite abreuvé de leur lait,
De leurs leçons auditeur inutile,
Et de Malherbe imitateur futile,
Triſte jouet & des ans & du ſort,
Sans facultés, fortune, ni ſupport,
Quel autre droit, quel titre légitime,
Dans votre cœur m'eût acquis cette eſtime,
Qu'une héroïque & ſublime pitié
Daigne honorer du titre d'amitié ?
Ineſtimable & charmante conquête,
Qui, me jettant au port par la tempête,
M'a fait trouver dans mes adverſités,
Repos, honneur, joie & félicités !
Je ſçais qu'il eſt des bontés naturelles,
Dont l'œil s'éveille au beſoin qu'on a d'elles,
Et que chez vous tout mérite opprimé
Eſt aſſuré de plaire & d'être aimé :
Le plus beau droit des vertus malheureuſes
Eſt la faveur des ames généreuſes ;
De l'amitié la noble impreſſion
Y naît toujours de la compaſſion ;

Mais,

Mais, comme vous, quel cœur vraiment ſenſible,
A la pitié veut ſe rendre acceſſible,
Et pénétré d'un ſentiment ſi beau,
De l'amitié s'impoſer le fardeau ?
Car à quels ſoins, à quels travaux auſtères
N'expoſent point les devoirs volontaires
De l'amitié ſacrée ? Et quels liens
Sont plus peſans, plus étroits que les ſiens ?
Que de vertus ! Quel pénible aſſemblage
D'activité, de ſang-froid, de courage
Dans un ami fidèle, intelligent,
Simple, modeſte, &, ſans faſte, obligeant !
Mais pour un ſeul d'une trempe ſi rare,
Combien, hélas ! qui d'un zèle bizarre,
Pour vous d'abord follement embarqués,
Se font honneur de leurs ſuccès manqués ;
Et s'aveuglant ſur leurs fautes extrêmes,
A vos dépens s'en conſolent eux-mêmes ?
Amis de Job, l'un ſur vos torts divers
Inépuiſable en reproches amers,
Se met en fraix, dogmatiſte ſévere,
De longs ſermons dont vous n'avez que faire,
Subſtituant ce pédanteſque ſoin
A ſes ſecours dont vous auriez beſoin.
L'autre attentif à ne rien entreprendre
Où ſa hauteur riſque trop de deſcendre,
Soigneux ſur-tout de ne point allarmer
Vos ennemis prompts à ſe gendarmer,

Entr'eux & vous flottant dans le silence,
Maintient en paix sa discrete indolence,
Content de soi, s'il peut sur ses grands dieux
Vous protester qu'il n'a pu faire mieux :
Voilà quels sont vos protecteurs fidèles,
De l'amitié vénérables modèles.
Il faut pourtant, le choix est délicat,
Etre leur dupe, ou passer pour ingrat;
Tant l'amitié, même la plus frivole,
Fait respecter le beau nom qu'elle vole.
Que m'a servi d'aller chercher près d'eux
Sur leur parole un succès hazardeux ?
Je n'ai trouvé que caresses trompeuses,
Illusions, apparences pompeuses,
Le vice orné d'un beau déguisement,
Et la vertu, par-tout, également,
Hors de crédit; les petits dans leur sphère
Faisant le mal, les grands les laissant faire;
Assez de cœurs prodigues en bienfaits
Indifférens & loin de vos souhaits,
Prostitués à tous en tout rencontre,
Et généreux seulement pour la montre,
Impertinente & sotte humanité !
Zèle orgueilleux & sans réalité !
C'est peu pour moi de voir exemt de blâme
L'ami bannal, qui pour vous tout de flâme
Se met en quatre & tente tous moyens
Pour vous servir & vous plaire en des riens;

Mais dès qu'il faut en affaire réelle
Rompre la lance & ſignaler ſon zèle,
Au pied du mur ce don Quichotte altier
Chancelle, héſite, & demande quartier:
Qu'il ſoit d'ailleurs doux, complaiſant, facile;
Mais vertueux, non, s'il m'eſt inutile:
Ce n'eſt qu'un cœur, languiſſant abattu,
Bon par foibleſſe & non point par vertu.

. . . .

. . . .

Mais s'il échoue, ou vous ſert ſottement,
Préparez-vous à le voir hautement
Les yeux bouffis d'une fierté nouvelle
S'en prendre à vous de ſon peu de cervelle,
Vous releguer aux petites-maiſons.
Et n'allez pas, rétif à ſes raiſons,
Vous aviſer de ne point y ſouſcrire;
Car quelle audace oſeroit contredire,
Pour diſculper l'ingrate vérité,
D'un riche ſot l'infaillibilité?
La déciſive & hautaine ſageſſe
Eſt annexée à la folle richeſſe:
Midas jugeant le frere des neuf Sœurs,
Tranſmit ſon droit à tous ſes ſucceſſeurs.
Que ſi le ciel ſur ces ſujets indignes
Voulut verſer ſes dons les plus inſignes,
Conſolons-nous, le ciel fait toujours bien:
La raiſon veut que chacun ait le ſien,

Et la fortune exacte, impartiale,
En ce point ſeul tient ſa balance égale;
Que ne pouvant rendre ſelon ſes vœux
Un ſot habile, elle le rend heureux.

. . . .

Mais après tout, ô mon Mécène unique!
De cette gloire aliment chimérique,
Honneur aride & toujours diſputé,
Quel avantage aurois-je remporté,
Si d'un grand roi par vous la grace acquiſe
N'eût conſtaté cette gloire indéciſe,
Et décoré par ſes dons glorieux
De mon exil le reproche odieux?
En vous ſans doute une ſi noble idée
Fut par le ciel conduite & ſecondée,
Diroit ici, conſacrant la grandeur
De vos pareils, cet ami *, dont l'ardeur
Rapporte au ciel tout acte méritoire,
Toute vertu, toute ſolide gloire.
Il parle à vous, grands-hommes, écoutez;
Dans vos bienfaits ſi juſtement vantés
Si votre cœur ne conſulte & n'écoute
Que ſon penchant, vous êtes grands ſans doute:

* M. Rollin.

Mais ce motif grand & noble en effet
Suppose encore un motif plus parfait:
Les actions par le ciel inspirées
Ne sont qu'au ciel dignement référées :
Le vrai grand-homme est celui que je voi
De sa grandeur faire hommage à la foi.
Le Paganisme, à dire vrai, réclame
D'autres héros ; mais peut-être en leur ame
Par leurs vertus ces illustres payens,
Sans le sçavoir, étoient déja chrétiens.
Devant l'auteur du sincère héroïsme,
Toute vertu tient au christianisme ;
Toute vertu par ses ordres constans,
Comme tout vice, est payée en tout temps ;
Et que sçait-on si ces rayons de gloire
Dont les couvrit l'éclatante victoire,
Si ces lauriers à leur valeur acquis,
Si ces états par leurs armes conquis,
Dons où sur eux la divine Sagesse
Fit éclater son immense largesse,
Ne furent pas le loyer mérité
D'un seul bienfait payé par sa bonté ?
Prix temporel, récompense présente
D'une action pieuse, bienfaisante,
Au gré du ciel pratiquée, & souvent
Faite par eux vingt ans auparavant.
Ainsi, quand même à l'espoir du salaire
Nous bornerions tout motif de bien faire,

Faiſons le bien par ce motif commun,
Sûrs du centuple, & de mille pour un :
Rien ne ſe perd, toute œuvre fructifie,
Tout ſe retrouve en l'une ou l'autre vie.
Non toutefois qu'à ces félicités
Les dons du ciel ſe trouvent limités ;
Qu'ainſi ne ſoit : leur ſalutaire uſage
Du prix céleſte eſt ſouvent le préſage ;
Ces biens mortels, cette faveur du ſort
Sont un zéphir qui nous conduit au port.
L'ami du ciel, en terre heureux d'avance,
Ne doit qu'au ciel borner ſa récompenſe ;
Mais ce ciel même, objet de ſes deſirs,
Ne l'exclut pas des vertueux plaiſirs :
Et pourroit-il dans ſon pélerinage
Se propoſer un plus noble partage
Que le bonheur de devenir l'appui
De ceux qui font le voyage avec lui ?
A quelle enſeigne, à quel auguſte marque
Diſtingue-t-on la grandeur d'un monarque ?
Eſt-ce à l'éclat de ſon front radieux ?
Eſt-ce aux éclairs qui partent de ſes yeux ?
Eſt-ce au pouvoir de déſoler la terre
Par le ravage & les feux de la guerre ?
Non, ce n'eſt point à ces traits dangereux,
Mais au pouvoir de faire des heureux.
C'eſt par cet art qu'un citoyen paiſible,
Qu'un cœur humain, généreux & ſenſible,

Par les bienfaits qui partent de ſes mains
Se rend, ſans crime, égal aux ſouverains;
Et ſur les cœurs dont ſa bonté ſublime
Fit la conquète & captiva l'eſtime,
Peut établir par une douce loi
Sa monarchie, & dire : je ſuis roi.
Vivez, regnez ſur tout ce qui vous aime,
Et dans ce regne avoué du ciel même,
Aimez toujours, monarque floriſſant,
De vos ſujets le plus obéiſſant.



EPITRE II.

AU R. P. BRUMOY,

Auteur du Théâtre des Grecs.

OUI, cher BRUMOY, ton immortel ouvrage
Va déformais diffiper le nuage,
Où parmi nous le théâtre avili
Depuis trente ans femble être enféveli ;
Et l'éclairant de ta propre lumière,
Lui rendre enfin fa dignité première.
De fes débris zélé reftaurateur,
Et chez les Grecs hardi navigateur,
Toi feul as fçu, dans ta pénible courfe,
De fes beautés nous déterrer la fource,
Et démêler les détours finueux
De ce dédale oblique & tortueux,
Ouvert jadis par la fœur de Thalie
Aux feuls auteurs du Cid & d'Athalie ;
Mais après eux, hélas ! abandonné
Au goût pervers d'un fiécle efféminé,
Qui ne prenant pour confeil & pour guide
Que des leçons de Tibulle & d'Ovide,

Et n'eſtimant digne d'être applaudis
Que les héros par l'amour affadis,
Nous a produit cette foule incommode
D'auteurs glacés, qui ſéduits par la mode,
N'expoſent plus à nos yeux fatigués
Que des Romans en vers dialogués ;
Et d'un fatras de rimes accolées
Aſſaiſonnant leurs fadeurs ampoulées,
Semblent vouloir par d'immuables loix
Borner tout l'art du théâtre François
A commenter dans leurs ſcènes dolentes
Du doux Quinault les pandectes galantes.
Mais de ce ſtyle efflanqué, ſans vigueur,
J'aime encor mieux l'inſipide langueur,
Que l'emphatique & burleſque étalage
D'un faux ſublime enté ſur l'aſſemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraiſon,
Enflés de vent & vuides de raiſon,
Dont le concours diſcordant & barbare
N'eſt qu'un vain bruit, une ſotte fanfare,
Et qui, par force & ſans choix enrôlés,
Hurlent d'effroi de ſe voir accouplés.
Ce n'eſt pourtant que ſur ces balivernes,
Qu'un fol eſſain d'Euripides modernes,
Creux au-dedans, bourſoufflés au-dehors,
S'eſt mis en droit, prodiguant ſes accords,
D'importuner de ſa voix imbécille
Et le théâtre, & la cour & la ville.

Quoi ? diras-tu, ce privilège exquis
D'un vœu commun leur feroit-il acquis ?
Le goût public auroit-il par mégarde
Reçu fa loi du leur ? Dieu nous en garde !
Il eft encor des juges éclairés,
Des efprits fains & des yeux épurés,
Pour difcerner par un choix équitable
L'or de billon d'avec l'or véritable.
N'en doutons point : mais, à parler fans fard,
Leur petit nombre extrait & mis à part,
Que refte-il ? qu'un tas de vains critiques,
D'efprits légers, de cerveaux fantaftiques,
Du faux mérite orateurs dominans,
Fades loueurs, cenfeurs impertinens,
Comptant pour rien jufteffe, ordre, harmonie,
Et confondant fous le nom de génie
Tout mot nouveau, tout trait alambiqué,
Tout fentiment abftrait, fophiftiqué,
Toute morale infipide & glacée,
Toute fubtile & frivole penfée ;
Du fens commun déclarés ennemis,
Et de l'efprit adorateurs foumis.
Car c'eft l'efprit qui fur-tout enforcelle
Nos raifonneurs à petite cervelle,
Lynx dans le rien, taupes dans le réel,
Dont l'œil aigu, perçant, furnaturel,
Voyant à plein mille taches pour une
Dans le foleil, n'en voit point dans la lune.

Voilà quel eſt le tribunal prudent
De nos prévôts du Pinde. Cependant
Si devant eux commençant ſa carrière,
D'un jeune auteur la muſe aventurière
Vient à s'ouvrir quelque obligeant accès,
Et peut enfin par un heureux ſuccès
Dans les rayons de ces grands météores
Faire briller ſes débiles phoſphores.
Dieu ſçait l'orgueil où prompt à ſe flatter
Notre étourdi va ſe précipiter.
C'étoit d'abord un aſpirant timide :
C'eſt maintenant un docteur intrépide ;
Et non content d'inonder tout Paris
D'un océan de perfides écrits,
Et d'étouffer ſes libraires crédules
Sous des monceaux de papiers ridicules,
Tels qu'on pourroit, ſi la cour des neuf Sœurs
Pour la police avoit ſes aſſeſſeurs,
Ses Sanhédrins & ſes Aréopages,
Le brûler vif dans ſes propres ouvrages.
En ſes accès je ne vous réponds pas,
Qu'ayant déjà mis le bon ſens à bas,
Il n'entreprenne avec la même audace
De renverſer tout l'ordre du Parnaſſe;
Et que la rime attaquée en ſon fort,
De la raiſon n'éprouve auſſi le ſort.
Et pourquoi non? N'a-t-il pas ſes Alcides?
Et ſans compter tant d'illuſtres ſtupides,

Tant d'aigrefins sur le Parnasse errans,
Et tant d'abbés doctement ignorans,
Pour s'épauler d'un garant moins indigne,
Ne peut-il pas citer l'exemple insigne
D'un nourrisson du Parnasse avoué,
Qui quelquefois dans son style enjoué
Sçut accorder, quoiqu'avec retenue,
Quelque licence à sa muse ingénue ?
Oui, j'en conviens : mais pour t'humilier,
Apprens de moi, sourcilleux écolier,
Que ce qu'on souffre, encore qu'avec peine,
Dans un Voiture ou dans un La Fontaine,
Ne peut passer, malgré tes beaux discours,
Dans les essais d'un rimeur de deux jours :
Que la licence humble, abjecte & soumise,
Au rang des loix ne sçauroit être admise :
Qu'un sage auteur qui veut se faire un nom,
Peut en user ; mais en abuser, non :
Et que jamais, quelque appui qu'on lui prête,
Mauvais rimeur n'a fait un bon poëte
Que La Fontaine ait donc, je le veux bien,
De quelque règle étendu le lien :
Pour abolir toute loi prononcée,
En est-ce assez de l'avoir transgressée ?
Et puis d'ailleurs par où t'es-tu flatté,
Qu'en l'imitant par son mauvais côté,
Tu tireras de ta chétive muse
Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuse ?

Trouveras-tu, raiſonnons de ſang-froid,
Dans les tiroirs de ton génie étroit
Ces grands pinceaux, dont ſa main toujours ſûre
Peignit ſi bien les traits de la nature ?
Sçauras-tu, dis-je, ayant bien conſulté
Son coloris & ſa naïveté,
Dans tes tableaux ſous cent nouvelles faces
Nous préſenter toujours les mêmes graces,
Et comme lui par cet art enchanteur
Trouver la clé de l'ame du lecteur ?
Bon, dira-t-il, le plaiſant parallele !
Le bel emploi pour ma lyre immortelle !
Outre qu'il eſt d'un maître tel que moi
De ne connoître autre guide que ſoi,
De s'éloigner des routes anciennes,
Et de n'avoir de règles que les ſiennes :
J'ai pris un vol qui m'élève au-deſſus
De la nature & des communs abus ;
Et le bon ſens, la juſteſſe & la rime
Dégraderoient mon tragique ſublime.
Si ce n'eſt-là ſa réponſe, du moins
C'eſt ſa penſée ; & j'en ai pour témoins
Ces vers bouffis, où ſa muſe hydropique
Nous développe en ſtyle magnifique
Tout le phébus qu'on reproche à Brebeuf
Enguenillé des rimes du Pont-neuf.
Déjà tout fier de ſon propre ſuffrage,
En plein théâtre étalant ſon plumage,

Il ſe panade, & voit le ciel ouvert
Dans ſon azur au grand jour découvert;
Et par hazard ſi quelque aſtre propice
Vient s'en mêler, & fait entrer en lice,
Pour l'appuyer, quelque étourneau titré,
Quelque veau d'or par Plutus illuſtré,
Ou quelque Fée autrefois ſœur profeſſe
Dans Amathonte, aujourd'hui mere abbeſſe;
Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire ſouffler
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité, ſur ſottiſe greffée.
Ouvrez les yeux, ignorans ſectateurs
De mes groſſiers & vils compétiteurs.
Ils tirent tous leur lumière débile
Des vains ſecours d'une étude ſtérile:
Pour moi, l'éclat dont je brille aujourd'hui,
Vient de moi ſeul, je ne tiens rien d'autrui.
Mon Apollon ne règle point ſa note
Sur le clavier d'Horace & d'Ariſtote.
Sophocle, Eſchyle, Homère ni Platon
Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non;
On le voit bien: mais ce qu'on voit encore,
C'eſt que vos fleurs n'ont vêcu qu'une aurore;
Que votre éclat n'eſt qu'un feu de la nuit
Qui diſparoît dès que le ſoleil luit;
Et qu'un ſeul jour détruiſant vos chimères,
Détruit auſſi vos lauriers éphemères.

Car ſi jamais, de ſes erreurs abſous,
L'œil du Public vient à s'ouvrir ſur vous;
Tel, dont jadis les faveurs obtenues
Par vanité vous portoient juſqu'aux nues,
Par vanité mettra tous ſes ébats
A vous coëffer du bonnet de Midas;
Et devant lui votre gloire ternie
Ne ſera plus qu'un objet d'ironie.
Voilà le ſort & le fatal écueil,
Où tôt ou tard vient échouer l'orgueil
De tous ces nains, petits géans précoces;
Que leurs flatteurs érigent en coloſſes,
Mais qu'à la fin le bon ſens fait rentrer
Dans le néant dont on les ſçut tirer.
Dans le néant ? dira quelqu'un peut-être;
Pourquoi vouloir anéantir leur être ?
Lorſqu'un auteur du public âbjuré
Voit contre lui tout bon vent déclaré,
Il peut, ailleurs dirigeant ſa bouſſole,
Tenter encor le caprice d'Eole:
Dans la tribune achalander ſon art,
De la queſture arborer l'étendart;
Ou chez un grand par qui tout ſe gouverne,
Briguer le rang d'important ſubalterne.
Oui-dà. Je ſçai qu'un mérite commun
Par cent moyens, ſi ce n'eſt aſſez d'un,
Peut s'élever au rang qu'on lui dénie.
Je ſçai de plus que le même génie,

Qui dans un art ſçut nous faire exceller,
Peut dans tout autre encor nous ſignaler.
Mais une fois que la fureur d'écrire
A, par malheur, établi ſon empire
Dans le cerveau d'un rimeur aveuglé,
Vuide de ſens, & de ſoi-même enflé :
C'eſt une gale, un ulcère tenace,
Qui de ſon ſang corrompt toute la maſſe,
Endort ſon ame, & lui rend ennuyeux
Tout exercice honnête & ſérieux.
Jouet oiſif de ſon talent futile,
N'en attendez rien de bon & d'utile;
Séduit ſur-tout, & gâté chaque jour
Par l'amidon des parfumeurs de cour;
Car c'eſt vous ſeuls, excuſez ma franchiſe,
Meſſieurs les grands, par qui s'immortaliſe
Dans ſon eſprit l'incurable travers
Qui l'abrutit dans l'amour de ſes vers.
A votre rang meſurant vos louanges,
Il croit parler la langue des archanges :
Ce don céleſte eſt un ſacré dépôt,
Dont il doit compte au public; & bientôt
Nous l'allons voir au ſommet du Parnaſſe
A chaque auteur diſtribuant ſa place,
Dicter de là ſes dogmes étourdis,
Et faire en loi paſſer tous ſes édits,
Homologués, ſelon ſa fantaiſie,
Au tribunal de votre courtoiſie.

Car

Car pour le peu que quelque trait ſaillant,
Quelque antithèſe, ou quelque mot brillant,
D'un vain éclair de lumière imprévûe
Vienne éblouir votre débile vûe,
C'en eſt aſſez : tout le reſte va bien.
Le mot fait tout; la choſe ne fait rien.
C'eſt un oracle, un héros, un modelle.
Modelle ſoit : mais le public rebelle
Examinant votre petit héros
Sur ſon mérite & non ſur vos grands mots,
Dévoile enfin tout ſon charlataniſme;
Et ce public, fléau du pédantiſme,
N'épargne pas, quand l'écrit eſt jugé,
Le protecteur plus que le protégé.
Il vous apprend, qu'un ignorant ſuffrage
N'eſt pas moins ſot qu'un ignorant ouvrage :
Que les grands airs & le ton emphaſé
Au ſens commun n'ont jamais impoſé :
Qu'un courtiſan, qu'un magiſtrat habile,
Qu'un guerrier même, un Hector, un Achille,
En fait de goût n'eſt pas plus compétant,
Qu'en fait de guerre un auteur éclatant :
Mais que l'orgueil qu'un mérite ſuprême
Peut excuſer, devient la fadeur même
Dans le babil d'un petit triolet
De marmouſets, pédans à poil folet,
Qui, ſans ſçavoir, ſans règles, ſans principes,
Du bel eſprit ſe font les prototypes,

Tranchent ſur tout, & veulent à tout prix
Nous enſeigner ce qu'ils n'ont point appris.
C'eſt la leçon que vous fait la critique.
Et pour vous faire un tableau dramatique
Des contretemps & du ſort déplaiſant
A quoi s'expoſe un eſprit ſuffiſant,
Qui, ſoutenu du vent de ſa chimère,
Pour s'élever ſort de ſon athmoſphère;
Je finirai ce propos ingénu
Par le récit d'un conte aſſez connu,
Qu'au bon vieux temps d'un crayon moins profane
Meſſer Louis mit en rime Toſcane.
  Un noble fut dans Veniſe eſtimé,
Qui général de l'état proclamé,
Abandonnant & gondole & chaloupe,
En terre-ferme alla joindre ſa troupe;
Et fiérement ſur un cheval Danois
Se fit grimper pour la premiere fois.
A peine aſſis ſur le courſier ſublime,
Des éperons coup ſur coup il s'eſcrime;
Puis le voyant ſaillir un peu trop fort,
Retire à lui la bride avec effort.
Dans ce conflit, ſans ralentir ſon zèle,
Notre écuyer voltigeoit ſur la ſelle,
Faiſant ſervir à ſes vœux incertains
Tantôt la botte, & tantôt les deux mains:
Tant qu'à la fin l'affligé Bucéphale,
Qui, ſaccadé par la bride fatale,

Se ſent encor diffamer les côtés
Par deux talons de pointes ergotés ;
Las de porter un ſi rude Alexandre,
Et ne ſçachant des deux auquel entendre,
De l'éperon qui le preſſe d'aller,
Ou du bridon qui le fait reculer,
Prend ſon parti, ſaute, bondit, s'anime,
Se dreſſe ; & jette à bas l'illuſtriſſime,
Homme & cheval roulant ſur les cailloux,
Cheval deſſus, & monſeigneur deſſous.
Ah ! dit-il lors, mon malheur ſert d'école
A tout galand, qui, né pour la gondole,
S'expoſe à mettre un pied dans l'étrier.
Chacun doit faire ici-bas ſon métier.



EPITRE XXX.

A THALIE.

SI je voulois, ambitieux critique,
Réduire en art la comédie antique,
Et débrouiller ses mystères divers;
J'adresserois ma priere & mes vers
A ce génie autrefois par Térence
Emancipé non loin de son enfance,
Puis tout-à-coup de son domaine exclus,
Evanoui trois cent lustres & plus.
Mais aujourd'hui que l'art d'un nouveau maître:
Le plus fameux que la scène ait vû naître,
De ce génie abattu de langueur
A rajeuni la force & la vigueur;
Pour expliquer les loix qu'il a tracées,
Par-tout, hélas! déjà presque effacées,
Et pour venger leur empire abjuré,
De quel flambeau pourrois-je être éclairé,
Que des rayons de la muse elle-même
Qui de son art lui traça le systême,
Et l'inspirant, lui sçut tout-à-la fois
Faire connoître & pratiquer ses loix?

C'eſt donc à vous, ô divine Thalie,
A m'enſeigner comment s'eſt rétablie
Sous un mortel guidé par votre main
L'intégrité du théâtre Romain ;
Et par quel ſort jaloux de notre gloire,
De vos leçons banniſſant la mémoire,
Tout de nouveau nous le faiſons rentrer
Dans le chaos dont il ſçut le tirer.
De ce progrès, de cette décadence,
L'effet certain s'offre avec évidence.
Tâchons ici d'en marquer, s'il ſe peut,
Le vrai principe & l'inviſible nœud.
Tout inſtitut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être auſſi conſéquemment pour tous
Subordonnée à nos différens goûts.
Mais de ces goûts la diſſemblance extrême,
A le bien prendre, eſt un foible problême ;
Et quoi qu'on diſe, on n'en ſçauroit jamais
Compter que deux ; l'un bon, l'autre mauvais.
Par des talens que le travail cultive,
A ce premier pas à pas on arrive ;
Et le public, que ſa bonté prévient,
Pour quelque-temps s'y fixe & s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue & nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.

Par les Romains, chez les Grecs empruntée,
L'architecture au plus haut point portée
Fait admirer encor dans ses débris
Son goût docile à ses maîtres chéris.
Elle sçut même enchérir sur leurs graces:
Mais ce ne fut qu'en marchant sur leurs traces;
Et sans risquer ses pas aventurés
Dans des sentiers de leur route égarés.
Ainsi par eux s'élevant sur eux même,
Elle eût toujours joui du rang suprême
Et des honneurs à ses travaux acquis,
Si ce fléau des arts les plus exquis,
Ce corrupteur des sages disciplines,
Cet ennemi des plus pures doctrines,
L'orgueil aveugle, & l'amour entêté
Du changement & de la nouveauté,
Lui présentant ses perfides amorces,
N'eût, par dégrés, miné toutes ses forces,
Et d'un corps mâle & d'embonpoint orné
Fait un squelette aride & décharné.
On vit dès-lors son arrogance énorme
Fronder le goût de l'antique uniforme.
Toujours même art, mêmes dimensions,
Mêmes contours, mêmes proportions;
Temples, palais, places, maisons privées,
Frises, frontons, colonnes élevées
Sur même plan & sur même niveau;
Et nul dessein, nul agrément nouveau.

Affranchiſſons de cette tyrannie,
Il en eſt temps, notre libre génie.
Cette façade, y compris chaque flanc,
A, dites-vous, cent colonnes de rang ?
Varions là : diſtinguons-les entr'elles
Par cent hauteurs, par cent formes nouvelles.
Ce grand portail d'ornemens dégarni,
Plus ouvragé paroîtra moins uni.
Cet ordre eſt ſimple & tout d'une parure?
Entaſſons-y figure ſur figure.
Ce mur avance ? il le faut enfoncer.
Ce toit s'éleve ? il le faut rabaiſſer.
Il faut enfin dans ſa pédanterie
Laiſſer vieillir la froide ſymétrie,
Par ce moyen, loin d'être imitateurs,
Nous deviendrons d'illuſtres inventeurs.

Cette peinture eſt l'image hiſtorique
Des changemens de la muſe comique.
Telle en ce ſiécle aux nouveautés enclin
Fut ſa fortune, & tel eſt ſon déclin.
De ſon génie éteint avec les graces,
Il ne reſtoit ni veſtiges ni traces,
Avant qu'ARMAND heureux à tout tenter
Eût entrepris de le reſſuſciter.
Mais ce génie, alors en ſon enfance,
Dans ſon berceau dépourvu d'aſſiſtance,
Faute d'un maître habile à l'eſſayer,
N'avoit encore appris qu'à bégayer,

Lorſqu'aſſiſté de Térence & de Plaute
MOLIÈRE vint, dont la voix ferme & haute
Lui fit d'abord par de juſtes leçons
Articuler & diſtinguer ſes ſons.
Bientôt après ſur ſes avis fidèles,
S'apprivoiſant avec ces grands modèles,
Et dans leur lice inſtruit à s'exercer,
Il apprit d'eux l'art de les devancer :
Sous ce grand homme enfin la comédie
Sçut arriver, juſtement applaudie,
A ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont ſans riſque il ne peut plus ſortir.
Ce fut alors que la ſcène féconde
Devint l'école & le miroir du monde ;
Et que chacun, loin d'en être choqué,
Fit ſon plaiſir de s'y voir démaſqué.
Là, le marquis figuré ſans emblême,
Fut le premier à rire de lui-même ;
Et le bourgeois apprit ſans nul regret,
A ſe moquer de ſon propre portrait.
Le ſot ſçavant, la docte extravagante,
La précieuſe & la prude arrogante,
Le faux dévot, l'avare, le jaloux,
Le médecin, le malade ; enfin tous
Chez une muſe en paſſe-temps fertile
Vinrent chercher un paſſe-temps utile.
Les beaux diſcours, les grands raiſonnemens,
Les lieux communs & les beaux ſentimens

Furent

Furent bannis de ſon joyeux domaine,
Et renvoyés à ſa ſœur Melpomene :
Bref, ſur un trône au ſeul rire affecté,
Le rire ſeul eut droit d'être exalté.
C'eſt par cet art qu'elle charma la ville,
Et que toujours renfermée en ſon ſtyle,
A la cour même où ſur-tout elle plut,
Elle atteignit ſon véritable but.
Quand tout-à-coup la licence fantaſque
Levant ſur elle un poignard Bergamaſque,
Vint à nos yeux de ſes membres hachés
Eparpiller les lambeaux détachés,
Et ſur la ſcène, ô honte du Parnaſſe !
Reſſuſciter le vieux monſtre d'Horace.
Mais non : la muſe étoit en ſûreté ;
Et ſon nom ſeul pouvoit être inſulté.
Que peut contre elle un fantôme ſtérile,
De l'Italie engeance puérile ?
Ce n'eſt pas lui de qui l'effort jaloux,
Nymphe immortelle, eſt à craindre pour vous.
Ce que je crains, c'eſt ce funeſte guide,
Cet enchanteur de nouveautés avide,
Qui ne penſant qu'à vous aſſaſſiner,
Du grand chemin cherche à vous détourner,
Et vous conduit à votre ſépulture
Par des ſentiers de fleurs & de verdure.
C'eſt lui qui maſque & déguiſe en phébus
Vos traits naïfs & vos vrais attributs :

C'eſt lui chez qui votre joie ingénue
Languit captive & preſque méconnue,
Dans ces atours recherchés & fleuris
Qui ſemblent faits pour les ſeuls beaux eſprits;
Et dont tout l'art qu'en bâillant on admire,
Arrache à peine un froid & vain ſourire:
Enfin c'eſt lui qui de vent vous nourrit;
Et qui toujours courant après l'eſprit,
De Mallebranche élève fanatique,
Met en crédit ce jargon dogmatique,
Ces argumens, ces doctes rituels,
Ces entretiens fins & ſpirituels,
Ces ſentimens que la muſe tragique,
Non ſans raiſon, réclame & revendique,
Et dans leſquels un acteur charlatan
Du cœur humain nous décrit le roman.
Hé! ventrebleu, pédagogue infidelle,
Décris-nous-en l'hiſtoire naturelle,
Diroit celui par qui l'homme au ſonnet
Eſt renvoyé tout plat au cabinet:
Expoſe-nous ſes délires frivoles
En actions, & non pas en paroles;
Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau
De ton ſublime auſſi triſte que beau.
L'art n'eſt point fait pour tracer des modèles,
Mais pour fournir des exemples fidèles
Du ridicule & des abus divers
Où tombe l'homme en proie à ſes travers.

Quand tel qu'il eſt on me l'a fait paroître,
Je me figure aſſez quel je dois être,
Sans qu'il me faille affliger en public
D'un froid ſermon paſſé par l'alembic.
Loin tout rimeur enflé de beaux paſſages,
Qui ſur lui ſeul moulant ſes perſonnages,
Veut qu'ils aient tous autant d'eſprit que lui,
Et ne nous peint que ſoi-même en autrui.
Je puis du moins admettre une folie,
Qui ſert de cure à ma mélancolie,
Et m'égayer dans le jeu naturel
D'un Trivelin qui ſe donne pour tel :
Mais un bouffon, qui, lorſque je veux rire,
Fait le ſophiſte, & prétend que j'admire
Son beau langage & ſa ſubtilité ;
A dire vrai, le bon ſens révolté
Perd patience à ce babil myſtique,
Et s'accommode encor moins d'un comique
Dont la froideur tient la joie en échec,
Que d'un tragique où l'œil demeure à ſec.
Quoi ? dira-t-on, l'eſprit, à votre compte,
Ne peut donc plus ſervir qu'à notre honte ?
C'eſt un fauſſaire, un prévaricateur,
De toute règle éternel infracteur,
Et qu'Apollon ſuivant votre hypothèſe
Devroit chaſſer du Pinde ? A dieu ne plaiſe !
Je ſçais trop bien qu'un ſi riche ornement
Eſt de notre art le premier inſtrument ;

Et que l'eſprit, l'eſprit ſeul peut ſans doute
Aux grands ſuccès ſe frayer une route.
Ce que j'attaque eſt l'emploi vicieux
Que nous faiſons de ce préſent des cieux.
Son plus beau feu ſe convertit en glace,
Dès qu'une fois il luit hors de ſa place;
Et rien enfin n'eſt plus froid qu'un écrit
Où l'eſprit brille aux dépens de l'eſprit.
Au haut des airs le vol de ma penſée
Peut m'élever: mais ſans le caducée
De la raiſon, cet eſſor ne me ſert
Qu'à prolonger une erreur qui me perd.
Comme un courſier, que le voyageur ivre
A dérouté du chemin qu'il doit ſuivre;
Plus il eſt prompt, diligent & ſoudain,
Plus il s'éloigne & ſe fatigue en vain.
N'allons donc plus, déſerteurs de nos pères,
Sacrifier à nos propres chimères;
Et ſans riſquer un honteux démenti,
Tenons-nous en, c'eſt le plus ſûr parti,
Au droit chemin tracé par nos ancêtres.
Tel mépriſant l'exemple de ſes maîtres,
Dans ſon idée en croit être plus grand,
Qui dans le fond n'en eſt que différent.
Au ſuc exquis d'un aliment ſolide
Pourquoi mêler notre ſel inſipide?
Si le génie en nous ſe fait ſentir,
Et de priſon ſe prépare à ſortir,

Laiſſons agir ſon naturel aimable,
Sans abſorber ce qu'il a d'eſtimable
Dans une mer de frivoles langueurs,
Dans ce fatras de morale ſans mœurs,
De vérités froides & déplacées,
De mots nouveaux, & de fades penſées
Qui font briller tant d'auteurs importuns,
Toujours loués des connoiſſeurs communs,
Et, qui pis eſt, loués par l'endroit même
Qui du bon-ſens mérite l'anathême :
Car tout novice, en diſant ce qu'il faut,
Ne croit jamais s'élever aſſez haut.
C'eſt en diſant ce qu'il ne doit pas dire,
Qu'il s'éblouit, ſe déleƈte & s'admire;
Dans ſes écarts non moins préſomptueux
Qu'un indigent ſuperbe & faſtueux,
Qui, ſe laiſſant manquer du néceſſaire,
Du ſuperflu fait ſon unique affaire.
A nos auteurs ce n'eſt point, entre nous,
L'eſprit qui manque; ils en ont preſque tous :
Mais je voudrois dans ces nouveaux adeptes
Voir une humeur moins rétive aux préceptes
Qui du théâtre ont établi la loi;
Ils en auroient mieux profité que moi.
Mais tout compté, je crois, dieu me pardonne,
Que ſi j'étois pourvu, moi qui raiſonne,
D'autant d'eſprit qu'ils en ont en effet,
Je ferois mieux peut-être qu'ils n'ont fait.

Encor un mot à ces esprits sévères,
Qui, du beau style orateurs somniféres,
M'allégueront peut-être avec hauteur
L'autorité de cet illustre auteur,
Qui, *dans le sac où Scapin s'enveloppe*,
Ne trouve plus l'auteur du Misantrope.
Non, il ne put l'y trouver, j'en convien:
Mais ce grand juge y retrouva fort bien
Le Grec fameux qui sçut en personnages
Faire jadis changer jusqu'aux nuages,
Un cœur d'oiseaux en peuple révéré,
Et Plutus même en Argus éclairé.
Aristophane, aussi bien que Ménandre,
Charmoit les Grecs assemblés pour l'entendre;
Et Raphaël peignit sans déroger
Plus d'une fois maint grotesque léger.
Ce n'est point là flétrir ses premiers rôles:
C'est de l'esprit embrasser les deux pôles:
Par deux chemins c'est tendre au même but,
Et s'illustrer par un double attribut.
Songez-y donc, chers enfans d'une muse
Qui cherche à rire, & que la joie amuse.
Depuis cent ans deux théâtres chéris
Sont consacrés l'un aux pleurs, l'autre aux ris.
Sans les confondre, il faut tâcher d'y plaire;
Si toutefois vous n'aimez pas mieux faire
(Pour distinguer votre sçavoir profond)
Rire au premier, & pleurer au second.

EPITRE XV.

A MONSIEUR ROLLIN.

Docte héritier des trésors de la Grece,
Qui le premier par une heureuse adresse,
Sçus dans l'histoire associer le ton
De Thucydide à la voix de Platon :
Sage Rollin, quel esprit sympathique
T'a pu guider dans ce siécle critique,
Pour échaper à tant d'essains divers
D'apres censeurs qui peuplent l'univers ?
Toujours croissant de volume en volume,
Quel bon génie a dirigé ta plume ?
Par quel bonheur enfin ou par quel art
As-tu forcé le volage hazard,
L'aveugle erreur, la chicane insensée,
L'orgueil jaloux, l'envie intéressée,
De te laisser en pleine sûreté
Jouir vivant de ta postérité,
Et de changer pour toi seul, sans mêlange,
Leurs cris d'angoisse en concerts de louange ?
Tout écrivain vulgaire ou non commun
N'a proprement que de deux objets l'un ;

Ou d'éclairer par un travail utile,
Ou d'attacher par l'agrément du ſtyle.
Car ſans cela quel auteur, quel écrit
Peut par les yeux percer juſqu'à l'eſprit?
Mais cet eſprit lui-même en tant d'étages
Se ſubdiviſe à l'égard des ouvrages,
Que du public tel charme la moitié,
Qui très-ſouvent à l'autre fait pitié.
Du ſénateur la gravité s'offenſe
D'un agrément dépourvu de ſubſtance:
Le courtiſan ſe trouve effarouché
D'un ſérieux d'agrément détaché.
Tous les lecteurs ont leurs goûts, leurs manies:
Quel auteur donc peut fixer leurs génies?
Celui-là ſeul qui formant le projet
De réunir & l'un & l'autre objet,
Sçait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant, utile & profitable.
Voilà le centre & l'immuable point,
Où toute ligne aboutit & ſe joint.
Or ce grand but, ce point mathématique,
C'eſt le vrai ſeul, le vrai qui nous l'indique.
Tout hors de lui n'eſt que futilité,
Et tout en lui devient ſublimité.
Sur cette règle, ami, le moindre Œdipe
Peut deviner la ſource & le principe
De ce ſuccès, qui pour toi parmi nous
Accorde, unit & fixe tous les goûts.

La vérité ſimple, naïve & pure,
Par-tout marquée au coin de la nature,
Dans ton hiſtoire offre un ſublime eſſai,
Où tout eſt beau, parce que tout eſt vrai :
Non d'un vrai ſec & crûment hiſtorique ;
Mais de ce vrai moral & théorique,
Qui, nous montrant les hommes tels qu'ils ſont,
De notre cœur nous découvre le fond,
Nous peint en eux nos propres injuſtices,
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.
C'eſt un théâtre, un ſpectacle nouveau,
Où tous les morts, ſortant de leur tombeau,
Viennent encor ſur une ſcène illuſtre
Se préſenter à nous dans leur vrai luſtre ;
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là retraçant leurs foibleſſes paſſées,
Leurs actions, leurs diſcours, leurs penſées ;
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter ;
Ce que chacun, ſuivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître ;
Et leur exemple en diverſes façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magiſtrats, légiſlateurs ſuprêmes,
Princes, guerriers, ſimples citoyens mêmes,
Dans ce ſincère & fidèle miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

Ne pense pas pourtant qu'en ce langage
Je vienne ici, préconiseur peu sage,
Tenter ton zèle humble, religieux,
Par un encens à toi-même odieux.
Rassure-toi : non, j'ose te le dire,
Ce n'est pas toi, cher ROLLIN, que j'admire.
J'admire en toi, plus justement épris,
L'auteur divin qui parle en tes écrits,
Qui par ta main retraçant ses miracles,
Qui par ta voix expliquant ses oracles,
T'a librement, & pour prix de ta foi,
Daigné choisir pour ce sublime emploi :
Mais qui pouvoit sur tout autre en ta place
Faire à son choix tomber la même grace,
Et jusqu'à moi la laisser parvenir,
S'il m'eût jugé digne de l'obtenir.
Il a voulu montrer par le suffrage
Dont sa faveur couronne ton ouvrage,
Quelle distance il met entre celui
Qui comme toi ne se cherche qu'en lui ;
Et tout esprit qu'aveugle la fumée
De ce grand rien qu'on nomme renommée,
Fantôme errant, qui, nourri par le bruit,
Fuit qui le cherche, & cherche qui le fuit :
Mais qui du sort enfant illégitime,
Et quelquefois misérable victime,
N'est rien en soi qu'un être mensonger,
Une ombre vaine, accident passager,

Qui ſuit le corps, bien ſouvent le précède,
Et plus ſouvent l'accourcit ou l'excède.
C'eſt lui pourtant, lui, dont tous les mortels
Viennent en foule encenſer les autels.
C'eſt cette idole à qui tout ſacrifie,
A qui durant tout le cours de leur vie
Grands & petits follement empreſſés
Offrent leurs vœux ſouvent mal exaucés.
Non que l'eſpoir d'un ſuccès équitable
Dans ſon objet ait rien de condamnable,
Ni que le cœur doive s'y refuſer,
Quand le principe eſt de s'y propoſer
Du roi des rois la gloire ſouveraine,
Ou du prochain l'utilité certaine.
Mais ſi l'amour d'un chatouilleux encens
Enivre ſeul notre eſprit & nos ſens;
Si rejettant la véritable gloire,
Nous nous bornons à l'honneur illuſoire
De faſciner par nos foibles clartés
D'un vain public les yeux débilités,
Sans conſulter par d'utiles prières
L'unique auteur de toutes les lumières:
En quelque rang que le ciel nous ait mis,
Petits ou grands, ne ſoyons pas ſurpris
Qu'au lieu d'encens, le dégoût populaire
De notre orgueil devienne le ſalaire;
Ou que du moins nos ſuccès éclatans
Soient traverſés par tous les contre-temps,

Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite
Troublent toujours tout aveugle mérite,
Qui n'écoutant, n'envisageant que soi,
Borne à lui seul son objet & sa loi.
C'est-là peut-être, ami, je le confesse,
(Car c'est ainsi que l'orgueil nous abaisse)
Ce qui du ciel irritant le courroux,
M'a suscité tant d'ennemis jaloux,
Qu'une brutale & lâche calomnie
Acharne encor sur ma vertu ternie;
Et qui toujours dans leurs propres couleurs
Cherchent la mienne, & mes traits dans les leurs,
Triste loyer, châtiment lamentable
D'un amour-propre, il est vrai, plus traitable,
Et de vapeurs moins qu'un autre enivré,
Mais dans soi-même encor trop concentré,
Et ne cherchant dans ses vains exercices
Qu'à contenter ses volages caprices!
Quelques efforts qu'ait toutefois tenté
De leur courroux l'âpre malignité,
Pour infecter l'air pur que je respire,
J'ai sçu tirer au moins, ou, pour mieux dire,
Le ciel m'a fait tirer par ses secours
Un double fruit de leurs affreux discours:
L'un d'entrevoir, que dis-je? de connoître
Dans ce fléau la justice d'un maître,
Qui ne tolere en eux des traits si faux,
Que pour punir en nous de vrais défauts;

L'autre, d'apprendre à ne leur plus répondre
Que par des mœurs dignes de les confondre ;
A les laisser croupir dans le mépris
Dont le public les a déjà flétris ;
A fuir enfin toute escrime inégale,
Qui d'eux à nous rempliroit l'intervalle.
Car le danger de se voir insulté
N'est pas restreint à la difficulté,
De réfuter les fables romancières
De ces fripiers d'impostures grossières,
Dont le venin non moins fade qu'amer
Se fait vomir comme l'eau de la mer.
Il est aisé d'arrêter leurs vacarmes,
Et de les vaincre avec leurs propres armes ;
Ce n'est pas là le danger capital.
Le vrai péril est le piége fatal
Que leur noirceur tend à notre innocence ;
Pour l'engager dans la même licence,
Pour la changer en colere, en aigreur,
En médisance, en chicane, en fureur :
Nous réduisant enfin pour tout sommaire
A n'avoir plus nul reproche à leur faire,
Dès qu'envers nous leurs crimes personnels
Nous ont rendus envers eux criminels.
Qu'arrive-t-il de ces lâches batailles,
De ces défis, embûches, représailles ?
C'est qu'en croyant par l'effort de nos coups
Nous venger d'eux, nous les vengeons de nous.

Qu'en travaillant ſur de ſi faux modèles,
Nous devenons leurs copiſtes fidèles,
Donnant comme eux, ridicules héros,
A nos dépens la comédie aux ſots,
Et leur montrant baſſement avilie
Notre ſageſſe habillée en folie.
Le bel honneur! d'attrouper les paſſans
Au bruit honteux de nos cris indécens!
Quelle pitié de prendre ainſi le change!
N'allons donc point pour blâme ou pour louange
Dépaïſer des talens eſtimés,
Et du public peut-être réclamés,
En détournant leur légitime uſage
A des emplois indignes d'un vrai ſage;
Et nous vengeant par de plus nobles traits,
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais
Peut retirer un ſolide mérite
Des ennemis que le ſort lui ſuſcite.
Tous ces travaux dont il eſt combattu,
Sont l'aliment qui nourrit ſa vertu.
Dans le repos elle s'endort ſans peine:
Mais les aſſauts la tiennent en haleine.
Un ennemi, dit un célébre auteur,
Eſt un ſoigneux & docte précepteur;
Fâcheux par fois, mais toujours ſalutaire,
Et qui nous ſert ſans gage ni ſalaire:
Dans ſes leçons plus utile cent fois,
Que ces amis dont la timide voix

Craint d'éveiller notre eſprit qui ſommeille ,
Par des accens trop durs à notre oreille.
A qui des deux en effet m'adreſſer
Dans les beſoins dont je me ſens preſſer ?
Eſt-ce au flatteur qui me loue & m'encenſe ?
Eſt-ce à l'ami qui me tait ce qu'il penſe ?
Par tous les deux ſéduit au même point,
Mon ennemi ſeul ne me trompe point.
Du foible ami dépouillant la molleſſe ,
Du vil flatteur dédaignant la ſoupleſſe ,
Son émétique eſt un breuvage heureux ,
Souvent utile , & jamais dangereux ;
Car ſi celui dont la main le prépare ,
D'empoiſonneur porte déja la tare ,
Qu'ai-je à riſquer ? De ſon venin chétif
Son venin même eſt le préſervatif.
S'il m'a taxé d'une infirmité feinte ,
La vérité du même coup atteinte
Sçaura bientôt trouver plus d'un moyen ,
Pour rétablir ſon crédit & le mien.
Mais par malheur , ſi du mal véritable
Il trouve en moi le ſigne indubitable :
S'il m'avertit par ſes cris pointilleux
D'un vrai levain , d'un ferment périlleux
Qui de mon ſang altère la ſubſtance :
Alors ſa haine , & la noire conſtance
Dont me pourſuit ſon courroux effronté ,
Sans qu'il y ſonge , avancent ma ſanté.

C'eſt une épée, un glaive favorable,
Qui dans ſes mains malgré lui ſecourable,
M'ouvrant le flanc pour abréger mon ſort,
Perce l'abcès qui me donnoit la mort.
Si je guéris, l'intention contraire
De l'aſſaſſin ne fait rien à l'affaire;
De ſon forfait toute l'utilité
Reſte à moi ſeul, à lui l'iniquité.
C'eſt donc à l'homme envers la Providence
Une bien folle & bien haute imprudence,
D'attribuer à ſon inimitié
Ce qui ſouvent n'eſt dû qu'à ſa pitié.
Ces contre-temps, ces triſtes aventures
Sont bien plutôt d'heureuſes conjonctures,
Dont le concours l'aſſiſte & le ſoutient;
Non comme il veut, mais comme il lui convient.
L'Etre ſuprême en ſes loix adorables,
Par des reſſorts toujours impénétrables,
Fait, quand il veut, des maux les plus outrés
Naître les biens les plus ineſpérés.
A quel propos vouloir donc par caprice
Intervertir l'ordre de ſa juſtice,
Et la tenter par d'aveugles regrets,
Ou par des vœux encor plus indiſcrets?
O ſi du ciel la bonté légitime
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime,
Faire ceſſer le cours injurieux!
Si ſon flambeau deſſillant tous les yeux,

A ma vertu ſi long-temps pourſuivie
Rendoit l'éclat dont l'implacable envie
Sous l'épaiſſeur de ſes brouillards obſcurs
Offuſque encor les rayons les plus purs !
Cette prière innocente & ſoumiſe,
Je l'avoûrai, peut vous être permiſe,
Vous en avez légitimé l'ardeur
Par votre vie & par votre candeur.
Votre innocence infléxible & robuſte
N'a point plié ſous un pouvoir injuſte ;
Votre devoir eſt rempli. Tout va bien :
Soyez en paix ; le ciel fera le ſien.
Il a voulu ſe réſerver la gloire
De ſon triomphe & de votre victoire,
Et prévenir en vous la vanité,
Qu'en votre cœur eût peut-être excité
Une facile & prompte réuſſite
Attribuée à votre ſeul mérite ;
Vous épargnant ainſi le dur fardeau
t les rigueurs d'un châtiment nouveau.
Dans nos ſouhaits, aveugles que nous ſommes,
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes.
Nous le bornons aux fragiles honneurs,
Aux vanités, aux plaiſirs ſuborneurs
captiver l'eſtime populaire ;
raſſembler tout ce qui peut nous plaire ;
nous tirer du rang de nos égaux ;
ſurmonter enfin tous nos rivaux.

Bonheur fatal ! dangereuse fortune;
Et que le ciel, que souvent importune
L'avidité de nos trompeurs desirs,
Dans sa colere accorde à nos soupirs.
Ce n'est jamais qu'au moment de sa chûte,
Que notre orgueil voit du rang qu'il dispute
La redoutable & profonde hauteur.
Ce courtisan qu'enivre un vent flatteur,
Vient d'obtenir par sa brigue funeste
La place dûe au mérite modeste :
Pour l'exalter tout semble réuni ;
Il est content. Dites qu'il est puni.
Il lui falloit cette place éclairée,
Pour mettre en jour sa misere ignorée.
N'allons donc plus par de folles ferveurs
Prescrire au ciel ses dons & ses faveurs.
Demandons-lui la prudence équitable,
La piété sincère, charitable :
Demandons-lui sa grace, son amour ;
Et s'il devoit nous arriver un jour
De fatiguer sa facile indulgence
Par d'autres vœux, pourvoyons-nous d'avance
D'assez de zèle & d'assez de vertus,
Pour devenir dignes de ses refus.



EPITRE V.

A MONSIEUR RACINE.

DE nos erreurs, tu le ſçais, cher RACINE,
La déplorable & funeſte origine
N'eſt pas toujours, comme on veut l'aſſurer,
Dans notre eſprit facile à s'égarer;
Et ſa fierté dépendante & captive
N'en fut jamais la ſource primitive.
C'eſt le cœur ſeul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire ou le ſéduit.
S'il prend ſon vol vers la céleſte voûte,
L'eſprit docile y vole ſur ſa route :
Si de la terre il ſuit les faux appas,
L'eſprit ſervile y rampe ſur ſes pas.
L'eſprit enfin, l'eſprit, je le répete,
N'eſt que du cœur l'eſclave ou l'interprête;
Et c'eſt pourquoi tes divins précurſeurs,
De nos autels antiques défenſeurs,
Sur lui toujours ſe ſont fait une gloire
De ſignaler leur premiere victoire.
Oui, cher RACINE, & pour n'en point douter,
Chacun en ſoi n'a qu'à ſe conſulter.

Celui qui veut de mon eſprit rebelle
Dompter comme eux la révolte infidelle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par ſoumettre mon cœur;
Et plein du feu de ton illuſtre pere,
Me préparer un chemin néceſſaire
Aux vérités qu'Eſther va me tracer,
Par les ſoupirs qu'elle me fait pouſſer.
C'eſt par cet art que l'auteur de la grace,
Verſant ſur toi ſa lumière efficace,
Daigna d'abord, certain de ſon ſuccès,
Toucher mon cœur dans tes premiers eſſais;
Et qu'aujourd'hui conſommant ſon ouvrage,
Et ſecondant ta force & ton courage,
Il briſe enfin le funeſte cercueil
Où mon eſprit retranchoit ſon orgueil,
Et grave en lui les derniers caractères,
Qui de ma foi conſacrent les myſtères.
Quelle vertu! quels charmes tout-puiſſans
A ſon empire aſerviſſent mes ſens!
Et quelle voix céleſte & triomphante
Parle à mon cœur, le pénétre, l'enchante!
C'eſt Dieu: c'eſt lui, dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entens, je crois: ma raiſon même
N'écoute plus que l'oracle ſuprême.
Qu'attens-tu donc? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénétré;

Toi dont les chants non moins doux que ſublimes,
Se ſont ouvert tous les divins abîmes
Où ſa grandeur ſe plaît à ſe voiler :
Qu'attens-tu, dis-je, à nous les révéler,
Ces vérités qui nous la font connoître ?
Et que ſçais-tu s'il ne te fit point naître,
Pour ramener ſes ſujets non ſoumis,
Ou conſoler du moins ſes vrais amis ?
Dans quelle nuit, hélas ! plus déplorable
Pourroit briller ſa lumière adorable,
Que dans ces jours, où l'ange ténébreux
Offuſque tout de ſes brouillards affreux ?
Où franchiſſant le ſtérile domaine
Donné pour borne à la ſageſſe humaine,
De vils mortels juſqu'au plus haut des cieux
Oſent lever un front audacieux ?
Où nous voyons enfin, l'oſai-je dire ?
La vérité ſoumiſe à leur empire,
Ses feux éteints dans leur ſombre fanal,
Et Dieu cité devant leur tribunal ?
Car ce n'eſt plus le temps où la licence
Daignoit encor copier l'innocence,
Et nous voiler ſes excès monſtrueux
Sous un bandeau modeſte & vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art ſéducteur de l'infame hypocrite,
Toujours pourtant du ſcandale ennemi,
Dans ſes dehors il ſe montre affermi ;

Et plus prudent que ſouvent nous ne ſommes,
S'il ne craint Dieu, reſpecte au moins les hommes.
Mais en ce ſiécle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne ; & le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'eſprits ſubtils, d'ingénieux pygmées,
Qui ſur des monts d'argumens entaſſés
Contre le ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour, ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades ;
Et juſqu'au ſein de la Divinité
Portant la guerre avec impunité,
Viendront bientôt, ſans ſcrupule & ſans honte
De ſes arrêts lui faire rendre compte ;
Et, déjà même, arbitres de ſa loi,
Tiennent en main, pour écraſer la foi,
De leur raiſon les foudres toutes prêtes.
Y ſongez-vous, inſenſés que vous êtes ?
Votre raiſon qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obſcurité,
Et qui rampant à peine ſur la terre,
Veut s'élever au-deſſus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trebuche, & tombe à chaque pas ;

Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicanner Dieu ſur ce qu'il lui révèle ?
Ceſſez, ceſſez, héritage des vers,
D'interroger l'auteur de l'univers :
Ne comptez plus avec ſes loix ſuprêmes ;
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes :
Interrogez vos mœurs, vos paſſions,
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis vantés pour leur ſageſſe
Avons-nous vû briller votre jeuneſſe ?
Vous a-t-on vus, dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paiſible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance,
Faire la guerre aux vices inſenſés,
A l'amour-propre, aux vœux intéreſſés,
Dompter l'orgueil, la colere, l'envie,
La volupté des repentirs ſuivie ?
Vous a-t-on vûs dans vos divers emplois
Au taux marqué par l'équité des loix
De vos tréſors meſurer la récolte,
Et de vos ſens appaiſer la révolte ?
S'il eſt ainſi, parlez : je le veux bien.
Mais, non. J'ai vu, ne diſſimulons rien,
Dans votre vie au grand jour expoſée
Une conduite, hélas ! bien oppoſée.
Une jeuneſſe en proie aux vains deſirs,
Aux vanités, aux coupables plaiſirs ;

Uu fol essain de beautés effrénées,
A la mollesse, au luxe abandonnées:
De faux amis, d'insipides flatteurs,
Furent d'abord vos sages précepteurs.
Bientôt après sur leurs doctes maximes
En gentillesse érigeant tous les crimes,
Je vous ai vus à titre de bel air
Diviniser des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles aventures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vus, esclaves de vos sens,
Fouler aux pieds les droits les plus puissans;
Compter pour rien toutes vos injustices,
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions;
Vouloir enfin par vos désordres mêmes
Justifier vos désordres extrêmes;
Et sans rougir, enflés par le succès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un si gracieux songe,
Ce ver caché, ce remords qui nous ronge
Jusqu'au plus fort de vos déréglemens,
Vous exposoit à de trop durs tourmens.
Il a fallu, parlons sans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout sentiment d'un fâcheux avenir;
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir;

Poser en fait qu'au corps subordonnée
L'ame avec lui meurt ainsi qu'elle est née,
Passer enfin de l'endurcissement
De votre cœur, au plein soulevement
De votre esprit : car tout libertinage
Marche avec ordre ; & son vrai personnage
Est de glisser par dégrés son poison
Des sens au cœur, du cœur à la raison.
De-là sont nés, modernes Aristippes,
Ces merveilleux & commodes principes,
Qui, vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent aussi votre ame & ses efforts
A contenter l'agréable imposture
Des appétits qu'excite la nature.
De-là sont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systêmes si beaux,
Qui, dirigeant sur votre prud'hommie,
Du monde entier toute l'œconomie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets, d'insensibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le hazard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc rassurés & paisibles ;
Et désormais au trouble inaccessibles,
Vos jours sereins, tant qu'ils pourront durer,
A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.

Mais c'eſt trop peu : de ſi belles lumières
Luiroient en vain pour vos ſeules paupières ;
Et vous devez, ſi ce n'eſt par bonté,
En faire part, du moins par vanité,
A ces amis ſi zélés, ſi dociles,
A ces beautés ſi tendres, ſi faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs,
Vous ont d'avance aſſujetti les cœurs.
C'eſt devant eux que vos langues diſertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos eſprits :
C'eſt à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces ſubtiles fadaiſes,
Ces argumens émaillés d'antithèſes,
Ces riens pompeux avec art enchaſſés
Dans d'autres riens fièrement énoncés,
Où la raiſon la plus ſpéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous ? Ces tendres nourriçons
Déjà du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord, comme vous-mêmes,
Tous vos ſecrets, vos dogmes, vos problêmes ;
Et comme vous bientôt même affermis
Dans la carrière où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux proſélytes :
Leur enſeigner que l'eſprit & le corps,
Bien qu'agités par différens reſſorts,

Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matière éternelle, infinie,
Dont s'eſt formé ce merveilleux eſſain
D'êtres divers émanés de ſon ſein :
Que ces grands mots d'ame, d'intelligence,
D'eſprit céleſte, & d'éternelle eſſence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer :
Et qu'en un mot, notre penſée altière
N'eſt rien au fond que la ſeule matière
Organiſée en nous pour concevoir,
Comme elle l'eſt pour ſentir & pour voir :
D'où nous pouvons conclure ſans rien craindre,
Qu'au préſent ſeul l'homme doit ſe reſtraindre,
Qu'il vit & meurt tout entier ; & qu'enfin
Il eſt lui ſeul ſon principe & ſa fin.
Voilà le terme où, ſur votre parole,
Et ſur la foi de votre illuſtre école,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche & tout raiſonnement.
Car de vouloir combattre les myſtères
Où notre foi puiſe ſes caractères,
C'eſt, dites-vous, grêler ſur les roſeaux.
Eſt il encor d'aſſez foibles cerveaux,
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du monachiſme obſcurs hiéroglyphes ?
Tous ces objets de la crédulité,
Dont s'infatue un myſtique entêté,

Pouvoient jadis abuser des Cyrilles,
Des Auguſtins, des Léons, des Baſiles.
Mais quant à vous, grands hommes, grands eſprits,
C'eſt par un noble & généreux mépris,
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères,
Epouventail d'enfans & de grand-mères.
Car auſſi-bien par où ſe figurer,
Pourſuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'eſt à l'homme vénérable,
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable?
Quel fil nouveau, quel jour fidele & ſûr
Nous guideroit dans ce Dedale obſcur?
Suivre à tâtons une ſi ſombre route,
C'eſt s'égarer, c'eſt ſe perdre. Oui, ſans doute;
C'eſt s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre avec un cœur diſſous
Dans le néant des vanités du monde,
Dans les faux biens dont ſa miſère abonde;
Dans la molleſſe & la corruption,
Dans l'arrogance & la préſomption,
Vous élever aux vérités ſublimes
Qu'ont juſqu'ici démenti vos maximes.
Non, ce n'eſt point dans ces obſcurités,
Qu'on doit chercher les céleſtes clartés.
Mais vous voulez, par des routes plus ſûres,
Vous élancer vers ces clartés ſi pures,
Dont autrefois, dont encore aujourd'hui
Tant de héros, l'inébranlable appui

Des vérités par le ciel révélées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours pleins d'une ſainte ardeur,
Dans leurs écrits conſacrent la ſplendeur.
Faites comme eux : commencez votre courſe :
Par les chercher dans leur première ſourc:
C'eſt la vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut ſeule indiquer le chemin.
Domptez vos cœurs, briſez vos nœuds funeſtes :
Devenez doux, ſimples, chaſtes, modeſtes ;
Approchez-vous, avec humilité
Du ſanctuaire où gît la vérité.
C'eſt le tréſor où votre eſpoir s'arrête :
Mais, croyez-moi, ſon heureuſe conquête
N'eſt point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un ſçavoir ſuperbe & pointilleux.
Pour le trouver, ce tréſor adorable,
Du vrai bonheur principe inſéparable,
Il faut ſe mettre en règle, & commencer
Par aſſervir, détruire, terraſſer
Dans notre cœur nos penchans indociles ;
Par écarter ces recherches futiles,
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos deſirs follement curieux ;
Par fuir enfin ces amorces perverſes,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proſcrit,
Charme du cœur, & poiſon de l'eſprit.

Dès qu'une fois le zèle & la prière
Auront pour vous franchi cette barrière,
N'en doutez point, l'auguſte vérité
Sur vous bientôt répandra ſa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'eſt qu'une idée, un ſonge Platonique:
Quoi! gourmander toutes nos voluptés?
Anéantir juſqu'à nos volontés?
Tyranniſer des paſſions ſi belles?
Répudier des amis ſi fidelles?
Vouloir de l'homme un tel détachement,
C'eſt abolir en lui tout ſentiment;
C'eſt condamner ſon ame à la torture;
C'eſt, en un mot, révolter la nature,
Et nous preſcrire un effort incertain
Supérieur à tout effort humain.
Vous le croyez: mais, malgré tant d'obſtacles,
Dieu, tous les jours, fait de plus grands miracles;
Il peut changer nos glaçons en buchers,
Briſer la pierre, & fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de ſa chaîne,
N'écoute plus que ſa voix ſouveraine,
Et de lui ſeul faiſant ſon entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien;
Qui, comme vous, commençant ſa carrière,
Ferma long-temps les yeux à la lumière,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi, rempli de ſa ſplendeur divine,
Toi qui, rival & fils du grand RACINE,
As fait revivre en tes premiers élans
Sa piété non moins que ſes talens :
Je l'avoûrai ; quelques rayons de flâme,
Que par avance eût verſés dans mon ame
La vérité qui brille en tes écrits,
J'en euſſe été peut-être moins épris,
Si de tes vers la chatouilleuſe amorce
N'eût ſecondé ſa puiſſance & ta force ;
Et ſi mon cœur, attendri par tes ſons,
A mon eſprit n'eût dicté ſes leçons.



EPITRE VI.

A M. DE BONNEVAL.

Depuis le jour où le trifte Hippocrate
S'eft afferví ma vieilleffe automate,
Et qu'à jamais fes ordres odieux
Ont interdit toute étude à mes yeux,
Cher Bonneval, ton commerce magique
Réveille feul la froideur léthargique
Du fombre ennui que tes lettres & toi
Par la lecture écartent de chez moi :
J'y puife encor dans les fources Stoïques
Où s'abreuvoient nos oracles antiques.
De fentimens j'y vois un cœur orné
Et de bon-fens l'efprit affaifonné ;
J'y reconnois leur profonde fageffe.
Dans l'art fur-tout d'inftruire la jeuneffe,
A ne chercher le chemin du bonheur
Que dans celui du véritable honneur,
A méprifer l'éclat & le faux luftre
De la grandeur que le nom feul illuftre :
Car je l'avoue, & tout ce que je voi
En tout pays, en tout âge en fait foi.

Pour s'attirer le tribut unanime
D'une sincère & générale estime,
Les hauts dégrés, la naissance & les biens
Sont les plus prompts & les plus sûrs moyens:
Mais sans mérite un si beau privilège
N'est qu'un filet, un invisible piège
Que la fortune & nos mauvais démons
Le plus souvent tendent aux plus grands noms.
Les dignités n'exigent à leur suite
Que le respect; l'estime est gratuite:
Pour l'obtenir, il faut la mériter;
Pour l'acquérir, on la doit acheter.
Qui ne fait rien pour cet honneur insigne,
Plus il est grand, plus il s'en montre indigne.
Votre noblesse, enfans de la grandeur,
Est un flambeau rayonnant de splendeur,
Qui, s'il n'épand ses lumières propices
Sur vos vertus, éclaire tous vos vices.
Voulez-vous donc, honorables vainqueurs,
Vous asservir notre estime & nos cœurs?
Proposez-vous pour règle favorite
De distinguer le vrai du faux mérite;
Et, ce pas fait, songez, pour second point,
Qu'on ne lui plaît qu'en ne se plaisant point;
En soumettant par des efforts extrêmes
La vanité qui nous cache à nous-mêmes;
En consultant ce qu'on doit consulter;
En imitant ce qu'on doit imiter;

Des paſſions réprimant l'incendie,
Et ſubjuguant la pareſſe engourdie,
Lâche tyran qui n'entraîne après lui
Que l'ignorance & le ſtupide ennui.
Grands de nos jours, cherchez donc vos modèles
Chez des amis éclairés & fidelles,
De qui le nom, l'exemple & les conſeils
Puiſſent ſervir de phare à vos pareils;
Aimez en eux, quoi qu'elle vous preſcrive,
La vérité ſimple, pure & naïve;
Et loin de vous chaſſez tout corrupteur,
Tout complaiſant, tout ſtérile flatteur,
Qui, le premier en ſecret prêt à rire
De vos excès & de votre délire,
Approbateur, folâtre & décevant,
Vous y replonge encore plus avant.
De l'honnête-homme en qui le vrai réſide,
La flatterie inhumaine & perfide
Eſt l'éternelle & capitale horreur.
Quelque dégoût que l'orgueilleuſe erreur
Puiſſe donner de ſes fieres maximes,
Ce ſont pourtant ces fiertés magnanimes
Qui du public, ami de la vigueur,
Gagnent pour lui le reſpect & le cœur.
La vérité ſoutenant ſa querelle
Combat pour lui comme il combat pour elle;
En l'honorant dans ſes âpres diſcours
Aſſurez vous auſſi de ſon ſecours;

Et ſans chercher une amitié ſolide
Dans un mérite indulgent & timide,
Attachez-vous, jaloux d'être honorés,
Aux ſeuls drapeaux du public révérés.
» Mon fils, diſoit un Maréchal illuſtre *,
» Vous achevez votre troiſiéme luſtre ;
» Mais pour pouvoir noblement figurer
» Dans la carrière où vous allez entrer,
» Souvenez-vous, quoique le cœur vous diſe,
» De ne jamais former nulle hantiſe
» Qu'avec des gens dans le monde approuvés,
» Chez des amis ſages & cultivés.
» Appliquez-vous ſur-tout, c'eſt le grand livre,
» A vous former dans l'art de ſçavoir vivre :
» Dans ce qu'enſeigne un commerce épuré,
» L'eſprit toujours trouve un fond aſſuré.
» Quant au ſurplus, ſuivez votre génie ;
» Mais ne marchez qu'en bonne compagnie.
» Souvenez-vous que de toute action
» L'autorité fait l'eſtimation.
» J'aime mieux voir en compagnie exquiſe
» Mon fils au bal, qu'en mauvaiſe à l'égliſe ;
» Je ne veux point d'un jeune homme occupé
» Faire un pédant, un docte anticipé,
» Afin qu'un jour, l'épée ou bien la croſſe
» Trouvent un ſot dans un Caton précoce ;

---

* Le Maréchal de la Feuillade.

» Mais je prétens qu'un cavalier bien né
» En ſçache aſſez pour n'être point berné
» Par l'impudence & l'air de dictature
» Des charlatans de la littérature.
» Si quelque goût par bonheur vous a lui
» Pour la lecture, étudiez celui
» D'un ami ſage & qui puiſſe vous dire
» Quand, & comment, & quoi vous devez lire.
» Mille ſçavans, jeunes, ne ſçavoient rien;
» Mais qui ſçait mal, n'apprendra jamais bien.
» Que vos devoirs ſoient votre grande étude.
» Tel, pour tout fruit de ſa ſollicitude
» Ternit ſon luſtre en voulant trop briller,
» Et ſe deſſéche à force de s'enfler.
» Toute ſcience enfin, toute induſtrie
» Qui ne tend point au bien de la Patrie,
» Ne ſçauroit rendre un mortel orgueilleux
» Que ridicule au lieu de merveilleux.
» Avec raiſon, le ſens commun rejette
» L'homme d'état qui veut être poëte;
» Et plus encor ce magiſtrat flûteur
» Qui de Blavet ſe fait émulateur,
» Et, malgré lui, confus de la miſère
» De ſe ſentir ignorant dans ſa ſphère,
» Ne ſonge pas que c'eſt encor l'outrer,
» Que de ſçavoir ce qu'il doit ignorer.
» Fuyez ſur-tout ces eſprits téméraires,
» Ces écumeurs de dogmes arbitraires,

» Qu'on voit tout fiers de leur corruption
» Alambiquer toute religion,
» Du Pyrrhonifme applaniffant les routes,
» En argumens habiller tous leurs doutes,
» Et convertir, fubtils fophiftiqueurs,
» Leur ignorance en principes vainqueurs.
» Il ne vous faut que des fages dociles,
» Aimés du ciel, & fur la terre utiles,
» Qui, de l'honneur louablement jaloux,
» Puiffent répondre & pour eux & pour vous:
» Quand vous aurez pour vous la voix des fages
» Les foux bientôt y joindront leurs fuffrages ».
De ces leçons que le bon fens dicta
Qu'arriva t'il ? Le fils en profita:
De fes talens la beauté foutenue,
D'un choix d'amis de vertu reconnue
Lui fit braver, dès fes jours les plus verds,
Tous les dangers à la jeuneffe offerts;
Le préferva de ces haines qu'attire
La dédaigneufe & mordante fatyre:
Toujours affable & jamais refrogné,
Et quant aux mœurs, fagement éloigné
Dans tous les temps, même en fon plus jeune âge,
Du cagotifme & du libertinage.
Auffi bientôt d'un foin officieux,
La renommée ouvrant fur lui les yeux,
Prit la trompette, & de fa voix féconde,
Fit tout-à-coup fur la fcène du monde

A ſes vertus prendre un air de hauteur
Qui l'y plaça comme premier acteur,
Et vit enfin tous les rayons du pere
Illuminer une tête ſi chere;
Image ſimple, emblême familier,
Qui, concluant pour le particulier,
Peut pour le prince également conclure,
Et lui montrer, tout au moins en figure,
D'un grand renom quel eſt le vrai chemin;
Qu'un guide ſage y conduit; & qu'enfin,
De la vertu par l'exemple formée
Naît la ſolide & ſtable renommée.



ALLEGORIES.

LIVRE PREMIER.

ALLÉGORIE I.

TORTICOLIS.

C'EST de tout temps que l'erreur adorée
Au genre-humain ſemble être conſacrée,
Et que du faux les preſtiges ſubtils
Ont fait des dieux des monſtres les plus vils.
Le Nil fécond en chimères myſtiques,
A vû jadis ſes peuples fanatiques,
Fous ſectateurs de prêtres menſongers,
Chercher des dieux juſqu'en leurs potagers;
Pleins de reſpect, aller dans les goutières,
Offrir aux chats leur encens, leurs prières;
Et, pour ſurcroît, joindre à ces dieux hagards
Singes, limiers, crocodiles, renards.

Epris encor d'un zèle plus profane,
L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux Brachmane
Déïfier, brutalement zélé,
Le diable même, en bronze cizelé.
Mais à quoi bon de l'humaine chimère
Chercher si loin une preuve étrangère ?
Pourquoi redire en des termes nouveaux
Ce qu'ont écrit Juvénal, Despréaux ?
Du Talapoin la demeure idolâtre
De nos erreurs n'est pas le seul théatre:
Chaque climat, ainsi que l'Indien,
A ses faux dieux; & l'Europe a le sien.
De cette idole, à qui tout est possible,
Je connois trop le courroux infléxible;
Je sçais combien elle hait ses portraits:
Mais s'il me faut en adoucir les traits,
Tâchons au moins dans un tour historique,
D'en crayonner l'image allégorique.
Osons, du Tasse empruntant le pinceau,
Du sombre empire égayer le tableau,
Et des portraits du hardi Michel-Ange
Renouveller le fantasque mélange.
Des fictions la vive liberté
Peint souvent mieux la fière vérité,
Que ne feroit la froideur monacale
D'une lugubre & pesante morale.
Lorsque le ciel par nos maux adouci,
A l'univers dans sa chaîne endurci

Ayant rendu ſa liberté première,
Sur les humains eut verſé ſa lumière :
On dit qu'un jour le roi des noirs climats
Fit de l'enfer convoquer les états.
L'ordre donné, la ſéance réglée,
Et des démons la troupe raſſemblée,
Furent aſſis les ſombres députés
Selon leur ordre, emplois & dignités.
Au premier rang le miniſtre Aſmodée,
Et Belzébut à la face échaudée,
Et Bélial; puis les diables mineurs,
Juges, préfets, intendans, gouverneurs,
Repréſentans le tiers-état du gouffre.
Alors, aſſis ſur un trône de ſoûfre,
Lucifer touſſe; & faiſant un ſignal,
Tint ce diſcours au ſénat infernal :
Suppôts d'enfer, redoutables génies,
Qui chaque jour peuplez mes colonies,
Du noir abîme éternels citoyens,
Et de ma fourche invincibles ſoutiens,
Ecoutez-moi. Depuis l'utile trame,
Que contre Adam le ſerpent & la femme
Surent ourdir pour le mettre en nos fers,
Tous les mortels dévolus aux enfers,
Humbles vaſſaux condamnés à nos chaînes,
Venoient en foule accroître mes domaines.
Leur long calcul laſſoit mes intendans :
On s'étouffoit dans mes cachots ardens;

J'élargiſſois chaque jour nos frontières,
Et le charbon manquoit à mes chaudières.
Quels noirs complots, quels reſſorts inconnus
Font aujourd'hui tarir mes revenus ?
Depuis un mois aſſemblant mes miniſtres,
J'ai feuilleté mes journaux, mes regiſtres:
De jour en jour l'enfer perd de ſes droits;
Le diable oiſif y ſouffle dans ſes doigts;
On s'y morfond, & ma cour décrépite
Aux vieux damnés va ſe trouver réduite.
Parlez: d'où vient ce terrible fléau,
Par qui périt un royaume ſi beau?
Ainſi parla le ténébreux pontiſe.
Chacun ſe tut. Alors, levant la griffe,
Leviathan, chancelier de l'enfer,
Prit la parole, & dit à Lucifer:
Prince enfumé des ames criminelles,
Ignores-tu que des loix éternelles
Avoient preſcrit le temps de ton pouvoir?
Il eſt venu ce temps: O déſeſpoir!
Du haut du ciel une fille divine
Eſt deſcendue, & jurant ta ruine,
A, malgré nous, aux humains opprimés
Ouvert les cieux tant de ſiécles fermés.
La connois tu, cette fille indomptée?
Tremblez, démons: ſon nom eſt Philothée,
Amour de Dieu. Lucifer frémiſſant,
Pâlit d'horreur à ce nom tout-puiſſant.

Sortez, dit-il: Je connois ma rivale,
C'en eſt aſſez. La brigade infernale
Fuit à ces mots; & le tyran des morts
Court de ſa fille implorer les efforts.
  Près de ce gouffre horrible, épouventable,
Lieu de douleurs, où le triſte coupable
Parmi des flots de bitume enflammé
Brûle à jamais ſans être conſumé;
Séjour de cris & de plaintes funébres,
Eſt l'antre impur des anges de ténébres;
Ecole antique, où dictant ſes leçons,
Le noir Sathan forme ſes nourriſſons.
Tous les démons qui préſident aux vices,
Sous ce recteur y font leurs exercices.
Lui ſeul les dreſſe; & ces monſtres divers,
Qui, répandus dans le triſte univers,
Ont envahi l'empire ſublunaire,
Sont tous ſortis de ce noir ſéminaire:
Tel eſt l'emploi de ces eſprits affreux.
Mais Lucifer, pour les unir entr'eux,
Ayant réglé leur rang hiérarchique,
Mit à leur tête une furie étique.
Monſtre qui ſeul de tous ces faux démons
A réuni les exécrables dons.
Humble au-dehors, modeſte en ſon langage,
L'auſtere honneur eſt peint ſur ſon viſage.
Dans ſes diſcours regne l'humanité,
La bonne-foi, la candeur, l'équité.

Un miel flatteur sur ses lévres distille,
Sa cruauté paroît douce & tranquille,
Ses vœux au ciel semblent tous adressés,
Sa vanité marche les yeux baissés,
Le zèle ardent masque ses injustices,
Et sa molesse endosse les cilices.
Jadis la fraude & l'orgueil fastueux
Mirent au jour cet être monstrueux;
Et se voyant sans espoir de famille,
Le vieux Sathan l'adopta pour sa fille.
On dit qu'alors tout l'enfer s'assembla;
Et que par choix le conseil l'appella
TORTICOLIS, figure symbolique
De son col tors & de sa tête oblique.
Sathan l'aborde, & lui parle en ces mots:
Fille d'enfer, si dans mes noirs cachots
Tu tins toujours la plus illustre place;
Si la fureur, la vengeance, l'audace,
La jalousie & ses tragiques sœurs,
T'ont fait succer leur lait & leurs noirceurs;
Souffriras-tu qu'une rivale altière
Du genre-humain devienne l'héritière?
Que Philothée insultant aux enfers,
De mes captifs ose briser les fers?
Réveille-toi. Venge notre infamie:
Cours détrôner ma superbe ennemie.
Sers mon courroux, ma fille; & montre-toi
Le digne appui d'un pere tel que moi.

A ce diſcours l'infernale harpie
Frémit de rage; & ſur ſa tête impie
Faiſant ſiffler ſes ſerpens furieux,
Prend ſon eſſor vers les terreſtres lieux.
O jours! ô temps féconds en ſaints modèles;
Où tous les cœurs équitables, fidèles,
Ne connoiſſoient de biens purs & parfaits,
Que l'amitié, la juſtice & la paix;
Où le vieillard mouroit dans l'innocence;
Où l'opulent ſignaloit ſa puiſſance
Plus par ſes dons que par ſes revenus:
Siécles heureux! qu'êtes-vous devenus?
Le pauvre alors contemploit ſa miſere
Sans nul effroi; le riche étoit ſon frere.
La convoitiſe étoit un monſtre affreux.
Sur les débris du foible malheureux
Le plus avare eût tremblé de s'accroître.
La charité même regnoit au cloître.
Torticolis & ſes menſonges vains
Etoient alors ignorés des humains.
Mais l'univers, martyr de ſon audace,
A ſon abord changea bientôt de face;
Et par dégrés ce monſtre accrédité,
Chaſſa bientôt & zèle & charité.
Elle eut dans peu trouvé ſon domicile;
Et commençant par le plus difficile,
Ses premiers ſoins au ſortir des enfers
Furent d'aller de déſerts en déſerts.

Empoiſonner ces pieux ſolitaires
Des dons du ciel premiers dépoſitaires.
Par quelle erreur, cénobites obſcurs,
Livrés en proie aux travaux les plus durs,
Vivre enterrés au fond d'une chaumière,
Loin des humains & loin de la lumière?
Le ciel, ce ciel l'objet de vos amours,
Eſt-il donc fait pour l'homme ou pour les ours?
Venez, venez vous montrer dans les villes:
Ne laiſſez pas vos vertus inutiles;
Et par l'exemple inſtruiſant les mondains,
Allez peupler les cieux de nouveaux ſaints.
Sous cet appât déguiſant ſa malice,
Elle aſſembla ſa premiere milice.
Mais c'étoit peu de ces foibles eſſais;
Son cœur aſpire à de plus hauts ſuccès.
Déjà l'on voit les chefs du ſacerdoce
D'elle acheter & la mitre & la croſſe:
Des biens du ſiécle avares moiſſonneurs,
Suivre à grands flots ſes drapeaux ſuborneurs;
Et ſur l'autel, au pied du ſanctuaire,
Ne portant plus qu'un zèle mercénaire,
Faire ſervir l'arche d'humilité
De marchepied à leur cupidité.
Dès ce moment plus d'amour paternelle,
Plus de devoirs, plus d'ardeur, plus de zèle:
Dans leurs paſteurs, les troupeaux innocens
Ne trouvent plus que des loups raviſſans.

La vérit é du commerce eſt chaſſée
L'équité fuit honteuſe & délaiſſée ;
Et l'intérêt de ſon nom revêtu,
Sous l'étendard de la fauſſe vertu,
Attire enfin à la fille infernale
Tous les ſujets qu'avoit eus ſa rivale.
Torticolis voyant tous les mortels
De Philothée abjurer les autels,
Le front paré d'un riche diadême,
Prend ſon manteau, ſon ſceptre & ſon nom même;
Venez à moi, venez, peuples chéris :
Je tiens les clefs du céleſte lambris ;
C'eſt moi qui ſuis cette vierge ſacrée,
Fille du ciel, des anges adorée.
Voyez ce teint pâle & mortifié,
Ces yeux roulans, ce front ſanctifié ;
Cette ferveur, dont les aigres cenſures
N'épargnent pas les vertus les plus pures ;
Ces fiers ſourcils de la joie offenſés,
Et ces ſoupirs en public élancés:
C'eſt moi, vous dis-je. A cette fauſſe pompe
Chacun la croit. Elle-même s'y trompe ;
Et ſe croyant vrai rejetton des cieux,
Sur les humains baiſſe à peine les yeux.
Triſtes captifs, miſérables eſclaves,
Nés pour porter mon joug & mes entraves :
Leurs noms, leurs droits, leurs libertés, leurs biens ;
Tout eſt à moi ; leurs états ſont les miens :

La voix du ciel, qui pour moi se déclare,
M'a commandé d'usurper la thiare,
D'assujettir l'univers sous mes loix,
Et de donner des fers mêmes aux rois.
Je puis sur eux faire éclater la foudre,
Les condamner, les punir, les absoudre,
De leurs états disposer à mon gré,
Les dépouiller de leur bandeau sacré :
De leurs sujets armant les mains impures,
Sanctifier leurs fureurs, leurs parjures,
Et par devoir forcer tous les humains
A violer les devoirs les plus saints.
Tel est l'orgueil de ce monstre sauvage.
L'ambition est son premier partage.
Cent fois la terre a vu, non sans horreur,
Tout ce que peut Tisiphone en fureur
Imaginer d'affreuses tragédies,
Meurtres, poisons, ravages, incendies,
Peres, enfans, l'un par l'autre immolés,
Pour assouvir ses desirs déréglés.
Sur-tout l'objet des traits de sa vengeance
Est la vertu dont la splendeur l'offense.
Qui lui refuse un idolâtre encens,
Se livre en proie à ses glaives perçans ;
Toute vertu doit être sa vassale.
Mais pour servir sa dévote cabale,
Il n'est ressorts, intrigues, ni détours,
Dont sa chaleur n'emprunte les secours.

Jamais

Jamais la Fable & ses burlesques gloses
N'ont approché de ses métamorphoses.
Il n'est faquin si vil, si délabré,
Qui, par son art, ne soit transfiguré;
Et qui, changeant sa mandille en simarre,
Ne puisse atteindre au poste le plus rare.
Il n'est poltron si connu par le dos,
Qu'elle n'érige en superbe héros.
Un Tabarin mordant, caustique & rustre,
Devient par elle un sénateur illustre;
Et d'un pédant barbouillé de Latin,
Elle fabrique un nouvel Augustin.
Ainsi de biens & d'honneurs sans limites
Torticolis comble ses proselytes.
Heureux encor, si ses illusions
N'enfantoient point d'autres confusions,
Et si du moins ses prestiges magiques
Etoient bornés aux seuls êtres physiques!
Mais l'univers n'a rien de si sacré,
Qu'elle ne farde & n'habille à son gré.
On ne sçait plus, grace à ses artifices,
Comment sont faits les vertus ni les vices.
Tout n'est plus rien que problêmes, détours,
Subtilités, sophismes, vains discours;
Et le plus fin doute, en ce trouble étrange,
Si l'ange est diable, ou si le diable est ange.
Démentez-moi, vous, ses chers favoris,
Lâches flateurs, au mensonge aguerris,

Qui, chez les grands étalant vos maximes,
Leur enſeignez l'art de pécher ſans crimes:
Ou qui, cachant vos deſirs vicieux
Sous des dehors ſaintement ſpécieux,
Par la vertu d'un coup-d'œil ſophiſtique
Changez le plomb en or philoſophique:
Si vous l'oſez, dis-je, dementez-moi.
Mais bien plutôt parlez de bonne-foi,
Et confeſſez que la nature humaine
Doit tous ſes maux à votre infame reine;
Que ſa fureur preſque à tous les humains
Du ciel ouvert a fermé les chemins;
Et qu'à la fin, de ſon trône ſublime
Ayant chaſſé leur reine légitime,
L'homme affranchi du tribut des enfers,
Par elle ſeule eſt rentré dans ſes fers.



ALLÉGORIE II.

LA VOLIERE.

Qui voudra voir cicognes attroupées,
Doit naviger ſur l'Hébre Thracien :
Qui veut ſçavoir où ſont poules jaſpées,
Viſitera le bord Numidien ;
Qui ſe fera d'Hymette citoyen,
Verra foiſon d'abeilles & de ruches ;
Et voyageant au pays Indien,
L'air trouvera tout peuplé de perruches ;
Car en ſes loix nature a limité
A chaque eſpèce un climat affecté.
Mais ſi quelqu'un de l'eſpèce emplumée,
Qu'on nomme Amours, a curioſité ;
Paris tout ſeul doit être viſité :
Ville ne ſçais de tant d'Amours ſemée.
Pour ce ſeul point croirois qu'on l'a nommée
Paris ſans pair. Or ſans obſcurité
Expliquons-nous. C'eſt qu'en cette cité,
De cent palais, de cent hôtels fournie,
Eſt un hôtel entre tous exalté,
Non pour loger richeſſe & vanité,

Lambris dorés, peinture bien finie,
Lits de brocard, ou telle autre manie;
Mais pour loger la nymphe Vaubanie,
En qui reluit gentilleſſe, beauté,
Nobleſſe d'ame, hilarieux génie,
Et don d'eſprit par-deſſus l'or vanté.
En ce lieu donc Amours de tout plumage,
De tout pays, de tout poil, de tout âge,
Des bords de l'Elbe & des rives du Tage,
De toutes parts viennent ſe rallier,
Tels que pigeons volant au colombier.
Il en arrive & de France & d'Eſpagne,
Et d'Italie & du Nord d'Allémagne.
Ceux-là petits, mais alertes & vifs:
Ceux-ci plus grands, mais lourds, froids & maſſifs.
Et ce qui plus l'attention réveille,
Quand vous voyez ces petits enfançons,
C'eſt qu'ils ſont tous différens à merveille;
Car il en vient de toutes les façons:
Amours pimpans, friſques & beaux garçons:
Petits Amours à face rechignée;
Amours marquis & de haute lignée;
Amours d'épée, Amours de cabinet;
Amours de robe & portant le bonnet;
(D'iceux pourtant eſt petite poignée)
Tous vont chez elle employer la journée.
Amours barbons y ſont même leur cours,
De vieux dictons, logique & beaux diſcours

Tout hériſſés. Enfin toute l'année,
Dimanche ou non, s'y tient foire d'amours,
Comme l'on voit en l'Automne premiere
Feuilles à tas dans l'Ardenne pleuvoir;
Ou bien oiſeaux voler par fourmilliere
Sur un grand pin qui leur ſert de dortoir:
Ainſi voit-on du matin juſqu'au ſoir
Petits Amours, oiſeaux de ſa voliere,
Pleuvoir en foule en ce gentil manoir.
Et fait bon voir attroupés autour d'elle
Tous ces oiſeaux leur plumage étaler,
Se rengorger, piaffer, caracoller,
Toujours ſifflant chanſon & ritornelle,
Et petits airs, langage de ruelle;
Puis Jeux badins, volatile nouvelle,
De gentilleſſe avec eux diſputer,
Voler Soupirs, & Petits-Soins trotter
Par le logis, or' fretillant de l'aîle,
Or' de la queue; or' des pieds tricotter,
Danſer, baller, tripudier, ſauter.
Oncques ne fit le vrai Polichinelle
Semblables tours. Ainſi dans la maiſon
Joyeuſetés, farces, badineries,
Inventions, & telles drôleries,
Hiver, Été, ſont toujours de ſaiſon.
Momus lui-même avec ſes momeries
Ne nous rendroit à rire plus enclins.
Car en tout temps ces petits Trivelins

Vont inventant nouvelles ſingeries;
Et prend la nymphe au viſage vermeil
A leurs ébats paſſe-temps nompareil.
Mais après tout un point me ſcandaliſe;
Et ſuis honteux, s'il faut que je le diſe,
De voir comment ces pauvres inſenſés,
Qui, pour l'honneur d'être ſes domeſtiques,
On laiſſé là leurs meilleures pratiques,
De leur travail ſont mal récompenſés.
Car ne croyez qu'ils aient gros appanages:
Ains y ſont tous très-chichement payés,
Ne gagnant rien, fors quelques arrérages
De mots dorés, ou tels menus ſuffrages;
Et les croit-on encor ſalariés
Trop graſſement. Maints la ſervent ſans gages:
Maints la ſervant ſont baffoués, honnis,
Mocqués, bernés, traités comme Zanis.
Pour tout guerdon on les pille, on les tance;
Et quelquefois ſoufflets d'entrer en danſe:
Mieux aimerois être eſclave à Tunis.
Partant, Amours, qui n'avez point de nids,
Cherchez ailleurs; mal ſûr eſt cet hoſpice:
Dehors ſont beaux, & beau le frontiſpice:
Mais le dedans, autre eſt la queſtion.
Je m'en irai ſi l'on me fait outrage,
Me direz vous? Hé, pauvre alérion,
Quand une fois on eſt en cette cage,
On n'en ſort plus: c'eſt l'antre du lion.

Pour échapper de si forte bastille,
Vous chercheriez en vain porte ou guichet :
Tout votre effort feroit pure vétille.
Plus fin que vous sont pris au trébuchet.



ALLÉGORIE III.

LA LITURGIE DE CYTHÈRE.

LE dieu d'Amour en faiſant ſa viſite,
Comme doit faire un paſteur bien appris,
Voulut revoir ſa ville favorite,
Et terminer ſa courſe dans Paris.
Là contemplant le progrès de ſes flâmes,
Il jette l'œil ſur ſon petit troupeau,
Joyeux, refait, ſéjourné, gras & beau,
Et reconnoît toutes ces bonnes ames
Qu'il inſtruiſit au ſortir du berceau.
Mais au milieu de ces ſaintes ouailles,
Il eſt ſurpris de voir une beauté
Qu'il ignoroit, & qui dans nos murailles
A depuis peu ſon ſéjour tranſporté.
De toutes parts autour de l'inconnue
Il voit tomber comme grêle menue
Moiſſon de cœurs ſur la terre jonchés,
Et des dieux même à ſon char attachés.
Ouais, qu'eſt-ceci, dit l'enfant de Cythère?
Ce jeune objet plus vermeil que corail
A notre loi voudroit-il ſe ſouſtraire?
Oh! par Vénus nous verrons cette affaire.

Si s'en retourne aux cieux dans son serrail,
En ruminant comment il pourra faire
Pour attirer la brebis au bercail.
Or il avint que la nymphe, en goguettes,
Et ne sçachant, comme on dit, rien de rien,
En disputant sur certaines fornettes,
Que quelques-uns appuyoient mal ou bien,
Fit de sa bouche échapper par fortune
Un certain mot.... Comment dire ceci ?
Un mot.... Ce mot que le dévot Neptune
N'acheva pas; vous m'entendez d'ici.
La belle alors de rougeurs infinies
Se colora. Mais du plus haut des cieux
Amour l'ouit, & cria tout joyeux :
Bon, la voilà qui dit nos litanies;
Elle est à nous; voilà les propres mots
Que de tout temps dame Vénus ma mère
A consacrés à ce joyeux mystère,
Que l'on célèbre à Cythère & Paphos.
Jeune beauté par qui je vois reluire
D'un feu nouveau mes antiques autels,
Je veux toujours te protéger, t'instruire :
Je t'apprendrai de quel ton il faut dire
Ces autres mots graves & solemnels
Qui sont marqués dans mes saints Rituels;
Et si déjà le pouvoir de tes armes
Force des dieux à te faire leur cour,
Que ne doit-on attendre de tes charmes,
Quand tu seras instruite par l'Amour?..

ÉCLAIRCISSEMENS SUR L'ALLÉGORIE SUIVANTE.

CETTE piéce fut composée au mois de Décembre de l'année 1713. Les propheties allégoriques de Merlin sembloient alors toucher d'assez près à leur accomplissement ; & le prince qui en fait le sujet, n'avoit pas d'autre nom que celui de roi dans le pays où je suis né : mais comme les choses ont pris maintenant une face très différente, peut-être n'aurois-je point songé à publier un ouvrage qui ne sçauroit plus être du goût de tout le monde, si ce même ouvrage n'avoit déjà été rendu public par les copies qui en ont couru dans le temps qu'il fut fait. Je le donne ici tel qu'il est, persuadé qu'il y a encore plus de honte à désavouer ce qu'on a une fois écrit, que de prudence à s'en dédire.

Le reproche qu'on peut me faire d'avoir mal deviné, m'est commun avec tous ceux qui jugeoient alors comme moi ; & je ne pense pas qu'on puisse m'en faire d'autres, n'étant jusqu'à présent lié par aucun engagement contraire à mes premieres idées, & mon principal soin ayant été, comme on le peut voir, d'éviter tout ce qui peut blesser le respect dû aux puissances, & en particulier à une nation composée de tant de personnes également recommandables par l'élévation de leur courage & la profondeur de leur génie.

ALLÉGORIE IV.

LA GROTTE DE MERLIN (a).

CETTE Isle noble, antique & renommée,
Qui de Neptune à tel point fut aimée (*b*),
Qu'un de ses fils voulut s'y renfermer
Et de son nom Albion la nommer,
Mainte merveille en son sein fait reluire
Qu'en ces vers-ci je ne prétends déduire

(*a*) J'ai changé le titre de ROCHES de SALISBURY, sous lequel cette Allégorie a été d'abord donnée dans le monde. Ces roches passent pour une des merveilles de l'Angleterre ; on les appelle *Gonds ou Portes de pierre*, comme je l'ai marqué plus bas ; parce qu'il s'en trouve en effet quelques-unes qui ont la figure d'une porte. La fable veut que Merlin les ait transportées d'Irlande au lieu où elles sont : c'est ce qui m'a donné l'idée de placer en cet endroit la grotte de cet enchanteur.

(*b*) La tradition fabuleuse veut qu'un fils de Neptune, appellé Albion, ait le premier regné dans l'isle de Bretagne, à laquelle il donna son nom.

Par le menu ; les chroniqueurs paſſés
En leurs recueils les déduiſant aſſez :
Pour le préſent ſuffit d'en citer une,
Une ſans plus ; mais qui peut mieux qu'aucune
Paſſer pour rare, & que je garantis
Sur le rapport de ces recueils gentils.
Ce ſont ces rocs, autrement gonds de pierre
Qu'on voit ſemés en cette noble terre.
Tout à travers d'un champ verd & fleuri
Que gens du lieu nomment Sarisbery,
Et que Merlin jadis par ſon génie
Fit tranſporter des Marches d'Hibernie ;
Car tels rochers ne ſçauroient bonnement
Se trouver là fors par enchantement.
Or, noterez qu'entre ces roches nues,
Qui, par magie, en ce lieu ſont venues,
S'en trouvent ſept, trois de chacune part,
Une au-deſſus ; le tout fait par tel art
Qu'il repréſente une porte effective,
Porte vraiment bien faite & bien naïve :
Mais c'eſt le tout ; car qui voudroit y voir
Tours ou châtels, doit ailleurs ſe pourvoir ;
Et ne ſçait-on encor pour quel office
Ce haut portail eſt là ſans édifice :
Mais ces ſecrets arcanes & ſacrés
Jà ne ſont faits pour être pénétrés,
Fors de ceux-là que vaillance autoriſe
A pourchaſſer vertueuſe entrepriſe,

L'épée au poing fendant jusqu'aux talons
Traîtres Géans, Endriagues félons,
Tant que par eux soit mis hors de servage
Quelqu'empereur ou roi de franc lignage.
Entre ceux-là furent prisés jadis
Agésilan, Florisel (*c*), Amadis,
Et maints encor, de qui Dieu par sa grace
Jusqu'en nos jours a conservé la race.
Témoin cettui que je vais publier,
Sage entre tous & discret chevalier,
Qui mérita pour sa force invincible
D'être introduit dans la grotte invisible,
Et que l'on tient issu selon la chair,
De Palmerin, le Chevalier sans pair (*d*).
Icelui preux vers les roches décrites (*e*)
Alloit chantant les vertus & mérites
Du Prince Artus, des bons tant regretté (*f*),
Et récitoit sur son luth argenté

(*c*) Ce sont deux chevaliers très-célèbres dans le XII tome du Roman des Amadis.

(*d*) Le Roman de Palmerin d'Angleterre est assez connu. Voyez l'éloge que Michel Cervantes en fait dans le I. volume de D. Quichotte.

(*e*) Il est aisé de voir de qui j'entens parler, pour peu qu'on ait de connoissance de l'histoire du temps.

(*f*) Le roi Artus est le Charlemagne des Anglois, & le grand héros de leurs Romans, comme celui-ci

Ce Lai plaintif: « O rives Britanniques !
» O roi, dompteur des Saxons tyranniques!
» Si, comme on dit, par don ſurnaturel
» Tu dois revoir ce monde temporel,
» Et revenir chaſſer hors de nos terres
» Rébellions, débats, troubles & guerres;
» Que tardes-tu ? viens revoir ton palais,
» Viens de priſon tirer la douce Paix
» Qui las, hélas! déſolée & chétive,
» Chez Faction languit toujours captive (g).
Ainſi chantoit le chevalier dolent.
Lors lui ſembla qu'une voix l'appellant

---

l'a été des nôtres. On peut voir dans Lancelot du Lac une partie des merveilles que la fable a ajoutées à l'hiſtoire pour illuſtrer ce prince : elle prétend même qu'il n'eſt point mort, qu'il n'a fait que diſparoître, & qu'il doit venir un jour regner encore une fois ſur l'Angleterre & y ramener le ſiécle d'or. Ce qui eſt de vrai, c'eſt que ſon règne fut très-glorieux, & qu'il défit les Saxons en beaucoup de combats. J'ai cru que le ſtyle que j'ai choiſi m'autoriſoit à faire deſcendre de ce héros le prince dont je parle ; d'autant mieux que cette imagination eſt aſſez vraiſemblablement fondée ſur l'hiſtoire, comme on le verra dans la ſuite.

(g) On entend aſſez que je veux parler des deux fameux partis qui diviſent aujourd'hui l'Angleterre.

Par ſon vrai nom, lui parla de la ſorte :
» Si les eſprits qui gardent cette porte
» En paroiſſant n'effarouchent tes yeux,
» Tu peux entrer. Le Paladin joyeux
A qui frayeur n'entra jamais dans l'ame,
Prend ſon écu, ſe commande à ſa dame,
Approche, arrive; & démons de hurler,
De tempêter, crier, ſiffler, voler,
Mais pour néant : car ſans crainte ni doute
Le champion pourſuit toujours ſa route.
Si qu'euſſiez vu tous ces diables cadets,
Larves, Lutins, Lémures, Farfadets,
Spectres volans, Ténébrions, Génies,
En moins de rien ceſſer leurs litanies,
Et s'éclipſer à tout leur carillon,
Comme étourneaux devant l'émérillon.
Eux départis, ô merveille imprévue !
La terre s'ouvre, & ne s'offre à la vue
Qu'un antre ſombre, enfumé, caverneux,
Où d'un brandon l'éclat fuligineux
Semble éclairer par ſes lueurs funèbres
L'affreux manoir du prince des ténèbres.
A la clarté du flambeau Stygial
Par cent dégrés le chevalier loyal
Deſcend au creux de la ſpélonque obſcure,
Et trouve enfin, pour l'hiſtoire conclure,
Un huis fermé qui s'ouvre ſur l'inſtant
Et lui découvre un palais éclatant;

Palais, non pas; mais Grotte émerveillable,
Telle que l'œil n'en vit onc de ſemblable,
Et que jamais ſage n'obtint pour don
Telle demeure, horſmis Apollidon (*h*).
Car c'eſt illec que la troupe des Gnomes
Dominateurs des terreſtres royaumes,
A raſſemblé, pour leur prince honorer,
Tout ce qui peut ſon ſéjour décorer;
Ambre, corail, ivoire, marguerites,
Perles, ſaphirs, jacintes, chryſolites,
Riches métaux, azur Corinthien,
Jaſpe, porphyre, & marbre Phrygien,
Sans oublier mainte fine eſcarboucle,
Et diamans proprement mis en boucle
Tout à l'entour, de qui l'éclat riant
Pâlir feroit le ſoleil d'Orient.
Or, entendez qu'en ce lieu de lumière,
Où l'art encor ſurmonte la matière,
Brille ſur-tout, de rubis étoilé,
Un ſiége d'or finement cizelé,
Où repoſoit le très-noble prophete
Qui cette grotte a choiſi pour retraite,
Et fut jadis ſous le roi Pendragon (*i*)
Des enchanteurs clamé le parangon.

(*h*) Voyez la deſcription du palais d'Apollidon, dans le ſecond & le quatrième Livre des Amadis.

(*i*) Utter Pendragon étoit le pere du roi Artus, & Merlin vivoit dans le cinquiéme ſiècle ſous ces deux rois, & ſous Vortiger leur prédéceſſeur.

Bien

Bien paroiſſoit être icelui prud'homme
Prince de ceux que ſages on renomme (*k*),
Tant à le voir ſembloit homme de bien,
Vieillard honnête & de noble maintien ;
Si qu'eux voyant ſeulement ſon viſage
Euſſent pour chef accepté cettui ſage,
Qui tout à l'heure en ſon ſéant dreſſé
Ayant trois fois éternué, touſſé,
Les yeux luiſans comme deux girandoles
Au damoiſel adreſſa ces paroles :
Je ſuis Merlin, qu'en vulgaire ſermon
Vos vieux conteurs prêchent né du démon (*l*),
Attribuant par malice groſſière
L'extraction des enfans de lumière
A la vertu de cet eſprit vilain
Qui de l'enfer fut créé châtelain :
J'ai viſité là-haut vos colonies,
Suivant les us de nous autres génies,
Et fus longtemps prophete en Albion,
Dont je plorai l'inique oppreſſion

(*k*) Merlin eſt le plus ancien auſſi bien que le plus conſidérable de tous les enchanteurs, dont les romans faſſent mention.

(*l*) On a dit que Merlin étoit né d'un démon incube & d'une princeſſe Angloiſe, religieuſe à Kaer-Merlin.

Quand Vortiger (*m*) dans le ſein Britannique
Eut attiré le ſerpent Teutonique (*n*).
O mon pays ! O Bretons redoutés !
Défiez-vous des peuples allaités
Loin de vos bords. fuyez leur parentage,
Car c'eſt d'iceux qu'eſt né votre eſclavage.
Je diſparus en ce conflict amer
Et par mon art tranſportai d'outre-mer
Les hauts rochers qui ſervent de barrière
A cette grotte, où bornant ma carrière,
Démogorgon notre roi ſouverain (*o*)
M'a fait ſeigneur du peuple ſouterain.
C'eſt cette gent dont l'eſprit tutélaire (*p*)
Va parcourant votre monde polaire,

(*m*) Ce fut ce prince qui attira les Saxons en Angleterre, & on prétend que Merlin lui fit voir par ſes enchantemens, que ces nouveaux venus lui ôteroient la couronne & la vie.

(*n*) Les Anglo-Saxons qui uſurperent la Grande-Bretagne, venoient de la baſſe Germanie, où ils habitoient le long des bords de l'Elbe & du Weſer, autrefois la demeure des Cimbres & des Teutons.

(*o*) Démogorgon eſt le prince des Génies & des Fées. Voyez ce qu'en dit Arioſte dans ſon 46 Chant.

(*p*) Les viſions de la cabale & de la fable moderne, ne ſont qu'une extenſion vicieuſe des principes

Où je l'envoie en invisibles corps
Examiner les troubles & discords
Qui par l'engin du pere d'impostures,
Vont affligeant mortelles créatures.
Par eux adonc m'ont été rapportés
Tous vos débats, maux & calamités,
Qui, par révolte & ruses infernales
Ont affolé vos provinces natales,
Si que la paix onques n'y peut meurir,
Tant qu'y verrez iniquité fleurir;
Car ne croyez pouvoir par artifice
Paix rétablir sans l'aide de justice;
Par quoi d'abord détruire vous convient
L'enchantement où Fraude la détient;
Fraude, sans qui rebelle Félonie
N'eût engendré superbe Tyrannie,
Et Faction mere de tous les maux
Qui sont sortis des paluds infernaux.
Or, puisqu'en toi n'est encore effacée
La souvenance & mémoire passée
Du prince Artus, la merveille des rois,
Je veux du sort t'interprêter les loix,

---

de la philosophie des Anciens, & de la religion même, qui reconnoît entre Dieu & l'homme des intelligences moyennes, lesquelles observent tout ce qui se fait sur la terre, & examinent toutes les actions des hommes.

Et t'expliquer les divins caractères
Qui sont enclos au livre des mystères.
Ces mots finis, le vieillard s'arrêta,
Puis se signant quelques mots marmota
En feuilletant son grand antiphonaire,
Où, par comment & glose interlinaire,
Se touche au doigt & se montre éclairci
Tout l'avenir ; lors poursuivit ainsi :
Ce brave Artus de qui l'ardente épée
Au sang Germain tant de fois fut trempée,
De ses hauts faits le monde récréant,
Usurpateurs eût mis tous à néant,
Si d'Atropos la colere félonne
N'eût d'Albion renversé la colonne.
Ah ! male mort, tes larronnesses mains
Nous l'ont tollu les plus grand des humains !
Et rien n'y font ceux-là dont le bon zèle
Dans les hauts cieux, comme Enoch le récèle,
D'où quelque jour à les ouïr narrer,
Il reviendra son pays bienheurer.
Tous ces rébus d'antiques prophéties
Ne sont qu'amas de vieilles facéties,
Dont le droit sens & mystère caché
Est sans emblême en ce livre épluché.
De ce bon roi l'héroïque lignée (q)
Au fonds des bois réduite & consignée

(q) Tout ce qui suit est fondé sur la vérité de

Donna longtemps aux fidèles Gallois
Chefs ſouverains & magnanimes rois,
Tant qu'une ſœur de ces généreux princes (*r*)
Dont le Germain détenoit les provinces,
Le grand Walter en ſes flancs enfanta,
Qui leur vrai ſang chez les Pictes porta.
Ici d'Artus la tige eſt mi-partie
Entre les rois de l'antique Scotie,
Puis ſe rejoint dans le ſang bien aimé (*s*)
Du bon Henri, le Sage ſurnommé,
Qui, s'uniſſant à la royale race
Du preux Walter, fait revivre la trace

---

l'hiſtoire. Les deſcendans d'Artus pourſuivis par les Saxons, ſe réfugierent dans les montagnes du pays de Galles, où ils fonderent un huitième Royaume, indépendant des ſept autres, qui partageoient l'Angleterre ſous la domination Saxonne.

(*r*) Vers le milieu du XI ſiécle, Fléante, fils de Banco, s'étant réfugié dans le Royaume de Galles, pendant que le tyran Macbet regnoit en Ecoſſe, y épouſa la ſœur du roi, & en eut le fameux Walter ou Gaultier, le premier des Stwarts, de qui ſont deſcendus les rois qui ont regné depuis en Ecoſſe & en Angleterre.

(*s*) Henri VII, ſurnommé le Sage, étoit petit-fils d'Aventider, ſeigneur du pays de Galles, iſſu par Cadovallare des ſouverains qui avoient regné ſur

Des rois Bretons, dans la douce union
De l'Albanie (*t*) au regne d'Albion (*u*).
Or, entends moi. Quoique maint docte livre
Conte qu'un jour Artus doive revivre
Pour les destins de votre Isle amender,
Si ne devez ce discours regarder
Que comme un type ou sermon prophétique
Qui vous décrit l'avénement mystique
D'un jeune Roi de son sang descendu,
Qui par justice à son peuple rendu,
Doit extirper discordes intestines,
Guerres, débats, scandales & rapines;
Si que pourrez par lui revoir encor
En Albion triompher l'âge d'or:

---

cette principauté depuis que les descendans d'Artus s'y furent retirés. Marguerite, fille de Henri, épousa Jacques IV, roi d'Ecosse; & c'est en vertu de cette alliance que les Stwarts ont hérité de la couronne d'Angleterre.

(*t*) C'est ainsi que l'Ecosse est souvent nommée par les anciens auteurs. L'Albanie n'est plus qu'une province particuliere, avec le titre de duché, qui a été quelquefois donné aux fils aînés des rois d'Ecosse.

(*u*) On sçait que le mot de *regne* en vieux langage se prend souvent pour royaume, comme *regnum* en Latin.

Et retourner profpérité, richeffe,
Dilection, paix, amour, & lieffe.
Il, de vos bords en naiffant difparu,
Terres & mers dès l'enfance a couru
Et s'eft appris par épreuve importune
A fupporter l'une & l'autre fortune,
Afin qu'un jour par fon exemple inftruit
De tout le mal qu'iniquité produit,
Juftice & droit à tous il fçache rendre,
Aider le foible, & l'opprimé défendre.
La noble fée, & le fage devin
Qui de ce prince ont par vouloir divin
Jufqu'à ce jour régi la deftinée,
Jà dès longtemps fa naiffance ont ornée
L'une, des dons qui le corps font chérir;
L'autre, de ceux qui font l'ame fleurir;
Tant qu'à le voir nul prefque ne peut dire
Lequel en lui plus de tendreffe infpire,
Grace ou vertu, ne qui réuffit mieux
A l'admirer, ou le cœur ou les yeux.
Déjà le dieu qui des combats décide,
De près a vu comment ce jeune Alcide
Sçait manier les inftrumens de Mars,
Ecus, hauberts, lances & braquemarts,
Et méprifer dans le champ des batailles
Repos oifif, périls & funérailles:
Dont aifément fe peut imaginer
Comme en fon temps il fçaura gouverner

Ses ennemis, ſi quelqu'un s'en eſcrime;
Non pas les ſiens, car ſon cœur magnanime
Ne connoîtra pour ſes vrais ennemis
Que ceux du peuple en ſa garde remis.
Auſſi dans peu ce peuple refractaire
Réparera ſa coulpe involontaire;
Et pour bientôt Faction enterrer
Le jeune roi n'aura qu'à ſe montrer.
Car quel eſprit, tant ſoit-il intraitable
Et for-iſſu du manoir délectable
D'entendement, pourroit à mon aſpect
N'être ſaiſi d'amour & de reſpect?
Eſt-il lion, tigre ou ſerpent d'Afrique
Qui, contemplant le regard héroïque,
Le noble éclat & la douce fierté,
Qui ſur ce front rempli de majeſté
Marque ſi bien ce qu'il eſt & doit être,
Ne s'amollît & connût ſon maître?
Partant croyez qu'encontre ſes regards
Point ne tiendront les gentils léopards (x),
[Point n'y tiendroient ogres anthropophages]
Tous ſeront bons, tous ſeront beaux & ſages:
Antiques mœurs il reſſuſcitera,
Gloire & vertu triompher il fera;
Que dirai plus? Il fermera le temple
Du vieux Janus, & ſera ſon exemple,

(x) Ce ſont les armes d'Angleterre.

Des

Des bons l'amour, & des méchans l'effroi ;
Finalement ce légitime roi
Fera par-tout fleurir paix & justice,
Justice & paix, meres de tout délice,
Sans qui richesse, honneur, prospérité
Font plus de mal que honte & pauvreté.
Alors banquets & festins domestiques,
Danses, chansons, épinices rustiques,
Tournois, béhours & tous autres ébats
Retourneront francs de noise & débats ;
Et durera cette joie établie
En Albion, jusqu'au retour d'Elie.
O de tout bien principe & fondement !
O lors en terre, & non point autrement,
Repos, douceur, allégresse, innocence,
Déduit, soulas, désirs & jouissance !
Levez vos cœurs & tendez vos esprits,
Peuples heureux, à ces ordres prescrits
Par le vouloir de la Fée immortelle
Qui vos destins a pris en sa tutelle.

A tant se tut le Vieillard nonpareil.
Lors s'inclina le chevalier vermeil,
Qui, méditant, en extase profonde,
Ce grand oracle & mystère où se fonde
Tout gentil cœur ami de son devoir,
Fut transféré par magique pouvoir

Dans le palais de la haute Pairie (*y*),
Palais où gît tout l'art de Faërie,
Comme celui qui fait par ſa ſplendeur
De toute l'iſle admirer la grandeur,
Mais qui pourtant, quoiqu'il joigne & raſſemble
De ce climat les ſages tous enſemble,
Si ne reluit & n'a d'éclat en ſoi
Que par le trône & les yeux de leur roi (*z*).

(*y*) La chambre haute ou la chambre des pairs. Le chevalier dont il eſt parlé, eſt un des pairs que la reine Anne créa dans les deux dernieres années de ſon regne.

(*z*) C'eſt que les actes du Parlement ne paſſent en loi, que quand ils ſont approuvés par le ſouverain.



ALLÉGORIE V.

MIDAS.

Du dieu Plutus tâchez d'être cheri,
Des autres dieux vous ſerez favori ;
Le coup eſt ſûr. Mais ſi l'impertinence
Par ſupplément ſe joint à la finance,
Mal-aiſément tromperez-vous les yeux
Du genre-humain plus malin que les dieux.
Car le brillant d'une fortune illuſtre
A vos défauts ſert de phare & de luſtre ;
Et de ces dieux la faveur, entre nous,
N'eſt fort ſouvent qu'un piége pour les fous.
A ce ſujet, il faut que je rapporte
L'exemple antique ou moderne, il n'importe,
D'un Phrygien riche & bien emplumé,
Mais de ſon temps le fou le plus pommé.
Plus d'un Calot fameux dans la Phrygie
S'eſt égayé ſur ſa plate effigie,
Et nul encor n'a manqué ſon portrait ;
Il eſt partout figuré trait pour trait :
L'air affairé, le regard ſombre & fixe,
La barbe rare & le menton prolixe,

Un large nez de boutons diapré,
De petits yeux, un crâne fort ſerré,
Le pied rentrant, la jambe circonflexe,
Le ventre en pointe, & l'échine convexe,
Quatre cheveux flottans ſur ſon chignon ;
Voilà quel eſt en bref le compagnon.
Au demeurant, aſſez haut de ſtature,
Large de croupe, épais de fourniture :
Flanqué de chair, gabionné de lard :
Tel, en un mot, que la nature & l'art,
En maçonnant les remparts de ſon ame,
Songerent plus au fourreau qu'à la lame ;
Trop négligens à polir les reſſorts
De ſon eſprit plus charnu que ſon corps,
Bien eſt-il vrai qu'ils mirent à ſa ſuite
Deux aſſiſtans chargés de ſa conduite,
Dont les bons ſoins lui firent concevoir
Qu'il ſçavoit tout, même ſans rien ſçavoir.
L'un fut l'Orgueil, champion d'Ignorance,
Grand ſerrailleur, & brave à toute outrance ;
Et l'autre fut l'Opiniâtreté,
Dame d'atour de la Stupidité.
Or, je ne ſçais ſi notre deſtinée
Par quelque étoile eſt ſans nous dominée ;
Ou ſi les ſots, pour venir à leurs fins,
Ont des ſecrets inconnus aux plus fins :
Mais le fait eſt que ſans travail ni peine,
Il plut au dieu nourriſſon de Silène,

Qui pour tenter peut-être ſa vertu,
Lui dit : Garçon, que me demandes-tu ?
Un honnête-homme auroit dit, la ſageſſe.
Notre galant demanda la richeſſe.
Il devint riche ; & fit de beaux ſtatuts
Pour gouverner les tréſors de Plutus,
Les diviſant en deux portioncules,
Dont la première entroit dans ſes locules,
Et le reſtant s'adminiſtroit ſi bien,
Qu'en fin de compte on ne trouvoit plus rien ;
Car ſous couleur d'appaiſer les murmures,
Et de venger les torts & les injures,
Les vexateurs, ainſi que les vexés,
Furent, ſans rire, également pincés.
Il les fauchoit de la même faucille,
Les étrilloit avec la même étrille,
Frappant ſur eux comme ſur ſeigle vert,
Sûr de ſon fait, & bien clos & couvert,
En qualité d'écumeur titulaire
Des écumeurs du menu populaire.
Le voilà donc de tréſors regorgeant,
Roulant ſur l'or, vautré ſur ſon argent,
Gonflé d'orgueil, bourſoufflé d'inſolence,
Et ſe mirant dans ſa vaſte opulence :
Palais pompeux, ameublemens exquis,
Terres, châteaux ſur l'orphelin conquis ;
Chez ſes amis, un vrai roi de théatre ;
Chez les Phrynés agréable & folâtre ;

Toujours prodigue, & jamais épuisé ;
Par conséquent d'un chacun courtisé :
Environné de cliens mercenaires,
D'admirateurs, amis imaginaires,
Qui, tout le jour, lui baisant le genou,
Sçurent le rendre enfin tout-à-fait fou.
L'un de son corps vante l'air héroïque ;
L'autre, les dons de son ame angélique.
Pour l'achever, un maniveau d'auteurs
Vient l'étourdir de concerts séducteurs.
A le chanter lui-même il les anime :
Allons, faquins, il me faut du sublime.
Et violons aussi-tôt de ronfler,
Voix de glapir, chalumeaux de s'enfler.
Tout le fretin des petits dieux terrestres
Forme pour lui mille petits orchestres.
On n'entend plus que chants & triolets;
Faunes, Sylvains, prennent leurs flageolets :
Leur chef lui-même à le chanter s'occupe.
Mais, qui l'eût cru ? Phœbus en est la dupe.
Le grand Phœbus, le divin Apollon,
Pour ce falot monta son violon.
Il fit bien plus : il eut la déférence
De l'établir juge de préférence
Entre sa lyre & les grossiers pipeaux
Du dieu lascif qui préside aux troupeaux ;
Il s'en croit digne ; & d'un ton de coq-d'inde :
Ça commençons, dit-il au dieu du Pinde.

Phœbus commence ; & devant ce limier,
La lyre en main, prélude le premier.
A ſes accords les chênes reverdiſſent ;
A ceux de Pan, leurs feuilles ſe flétriſſent :
Mais par Midas, malgré ce préjugé,
Au dieu cornu le prix fut adjugé.
Le châtiment tomba ſur ſes oreilles,
Qui, tout-à-coup, s'allongeant à merveilles,
Par leur figure & leur mobilité,
Servent d'enſeigne à ſa fatuité.
Depuis ce temps, leur ridicule ſigne,
Pour tel qu'il eſt le note & le déſigne.
Grands & petits par un rire exceſſif,
Rendent hommage à ſon eſprit maſſif :
Brocards ſur lui tombent, dieu ſçait la joie.
Chacun le court, chacun ſe le renvoie,
Comme un chevreuil traqué dans les taillis,
Et mieux lardé qu'un lapin de Senlis.
Mais ce mépris du profane vulgaire
Ne trouble point ſon repos. Au contraire,
Il s'extaſie, il admire les dieux
Dans les talens, dans l'eſprit radieux
Qu'il a reçu de leur grace infinie ;
Et s'il ſçavoit que le premier génie
De l'univers fût de mort menacé,
Son teſtament d'abord ſeroit dreſſé.
Le pis de tout, c'eſt qu'avec ſon air buffle,
Il porte un cœur auſſi noir qu'une truffle :

Bas & rampant, quand tout ne va pas bien;
Fier & hardi, dès qu'il ne craint plus rien:
Se retranchant ſur ſes prééminences,
Sur ſon crédit, enfin ſur ſes finances;
Et, convaincu que le monde ébranlé
Pourroit tomber ſans qu'il fût accablé.
Je n'en crois rien. C'eſt choſe très-commune
Qu'un grand revers. La maligne Fortune
Sçut attraper au fond de ſon palais
L'heureux Créſus, à qui Dieu faſſe paix.
Il la ſoutint en homme de courage:
Devenant pauvre, il devint homme ſage,
Et corrigea dans les calamités
Le fol abus de ſes proſpérités.
L'exemple eſt dur, & l'Avarice en gronde:
Mais les Midas ſemés en ce bas monde
Feroient beaucoup pour eux & pour autrui,
S'ils devenoient malheureux comme lui.



ALLÉGORIE VI.

LE TEMPS.

Que, par amour, fretillante déeſſe,
Comme Vénus, ou telle autre jeuneſſe,
Coure les champs; je le conçois très-bien;
Age le veut, dignité n'y fait rien.
Mais voir Cybèle, honorable matrône,
Mere des dieux, deſcendre de ſon thrône
Pour un garçon; je la reſpecte fort,
C'eſt mon devoir : mais je crois qu'elle a tort.
Auſſi le crut ſon vieil mari Saturne,
Prince du Temps, qui dans l'ombre nocturne
La découvrit (le Temps découvre tout)
Avec Atys, autrement que debout.
Grand altercas, grand bruit dans le ménage,
L'amant s'enfuit; le dieu mugit de rage :
Ha ſafranière ! Ha vieille lourpidon !
De ma franchiſe eſt-ce là le guerdon?
Mais d'autre part, ſur ſes ergots hauſſée,
Cybèle crie & hurle en inſenſée,
Tant & ſi bien, que l'époux déplaiſant
Demeura court. Cupidon là préſent

A leur requête en arbitre s'érige,
Peu ſagement ; car en fait de litige
Et de procès entre femme & mari,
Perrin Dandin perd toujours le pari.
Un tiers ne doit entrer dans leurs ſornettes ;
Tiréſias en perdit ſes lunettes.
Le bon Amour, comme il eſt quelquefois
Impertinent, & ſans égard aux loix
De chaſteté, ni de foi d'hyménée,
Sans héſiter donna cauſe gagnée
A la déeſſe ; & le dieu ſuranné
Se vit encore aux dépens condamné.
Pauvres maris ! Tel eſt votre ſalaire.
Le bon vieillard fut fâché : mais qu'y faire ?
En appeller ? Il eût perdu l'appel.
Il fit bien mieux ; & ſon bonheur fut tel,
Qu'en peu de mois par le ſeul privilège
De dieu du Temps, ſans autre ſortilège,
Il ſe vengea très-magnifiquement
De tous les trois ; & fit premierement,
Qu'Atys laſſé de ſa ſempiternelle,
Un beau matin fut prendre congé d'elle,
La régalant, pour dernier paroli,
D'un beau ſermon *de fuga ſæculi* :
Dont il avint que la vieille lamproie
D'un fer tranchant le priva de ſa joie,
Et le rendit, au défaut du pourpoint,
Un Origène accompli de tout point.

Je ſuis déjà vengé de mes parties,
Dit le vieillard, & les voilà loties
A mon ſouhait; le juge aura ſon tour.
Et dit & fait: le maupiteux Amour
Depuis alors, ſans eſpoir d'allégeance,
Du dieu chronique a ſenti la vengeance,
Toujours véxé ſans tréve ni demi:
En quelque lieu qu'il ſe trouve affermi,
Pour bien qu'il ſoit, il faut changer de gite,
Et ſans tarder. Car s'il ne part bien vîte,
Le Temps le ſuce, & le rend ſi chétif,
Que fort ſouvent, pour tout confortatif,
On vous le met dehors à l'improviſte,
Nud comme un ver, & gueux comme un chymiſte.
Vingt fois Amour a demandé repos;
Toujours le Temps a dit: *Neſcio vos.*
Il eſt écrit qu'aux cieux, comme ſur terre,
Amour & Temps ſeront toujours en guerre,
Et ne verront de trente Jubilés
Par bon accord finir leurs démêlés.
Mais tous ces tours ne ſont que bagatelle
Près de celui qu'il a joué chez celle
Que j'aimois tant. Oncques ne vis ſéjour,
Où tant ſe plut le joli dieu d'Amour.
Las! Rien ne ſert que je le diſſimule,
Ce beau ſoleil n'eſt plus qu'un crépuſcule.
Ses yeux charnus ont perdu leur clarté;
Son ſein flétri prêche l'humilité:

Bref, ce n'eſt plus qu'un corps de demi-toiſe ;
Ratatiné dans ſa taille Chinoiſe :
Et le faux dieu du Temps s'en eſt ſaiſi,
Pour l'enlaidir en diable cramoiſi.
Le pauvre Amour, quelque-temps par morale,
A tenu bon ; mais en ſomme finale,
Il s'eſt enfui, pied chauſſé, l'autre nu,
Et Dieu ſçait las ! ce qu'il eſt devenu.



ALLEGORIES.

LIVRE SECOND.

ALLÉGORIE I.

SOPHRONYME.

DIEUX souverains des demeures profondes;
Que le Cocyte arrose de ses ondes;
Pâles tyrans de ces lieux abhorrés,
Que l'œil du jour n'a jamais éclairés;
Chaos, Erébe, Euménides, Gorgones,
Styx, Achéron, Parques & Tisiphones,
Terrible Mort, effroi de l'univers;
Et si Pluton souffre encore aux enfers
Quelque puissance aux mortels plus fatale;
Que tardez-vous? Venez, troupe infernale;
Puisque le ciel a remis en vos mains
Le châtiment des coupables humains;
Venez plonger leur race criminelle
Dans les horreurs de la nuit éternelle,

Car ce n'eſt plus ce temps, cet heureux temps,
Qui de la terre a vû les habitans
Faire fleurir, ſous l'empire de Rhée,
Les ſaintes loix de Thémis & d'Aſtrée.
Ces déïtés, loin des terreſtres lieux,
Avoient déjà pris leur vol vers les cieux;
Et dès long-temps, par l'Envie exilée,
Dans les déſerts la Vertu déſolée,
Loin des cités rebelles à ſa loi,
Avoit caché la Juſtice & la Foi :
Lorſque le dieu qui lance le tonnerre,
Prit, par pitié, le ſceptre de la terre,
Et vint enfin, terrible en ſa fureur,
A la licence oppoſer la terreur.
Alors du moins à la triſte innocence
Ce Dieu permit l'eſpoir de la vengeance;
Et ſes carreaux, ſur le crime éprouvés,
Ne furent point impunément bravés.
Vous le ſçavez, orgueilleux Salmonées,
Porphyrions, Eurites, Capanées.
Mais aujourd'hui ſes foudres émouſſés,
Au gré des vents ſur la terre pouſſés,
Loin de ſervir les vengeances céleſtes,
Frappent ſouvent de leurs flâmes funeſtes
Les temples même, où ce dieu languiſſant
Reçoit encor les vœux de l'innocent.
L'humble Vertu fugitive & tremblante,
Implore en vain ſa juſtice indolente.

La Vérité ſans ſecours, ſans appui,
N'oſe élever ſa voix juſques à lui :
Son cœur pour elle eſt devenu de glace ;
Et cependant le menſonge & l'audace
Juſqu'à ſes yeux ſtérilement ouverts,
Le bras levé gourmandent l'univers.
O juſtes Dieux ! qui ſur les rives ſombres
Faites trembler tout le peuple des ombres :
Puiſque le ciel n'a plus de tribunaux,
Ouvrez, ouvrez vos gouffres infernaux :
Faites ſortir de vos brûlans abîmes
Ces feux vengeurs allumés pour les crimes :
Anticipez les tourmens éternels,
Que le Tartare apprête aux criminels ;
Et prévenez par de nouveaux ſpectacles,
Ce feu du ciel prédit par tant d'oracles,
Dont à la fin l'univers enflammé
Doit être un jour détruit & conſumé.
Ainſi, non loin de ces rives fécondes,
Où l'Aar épand ſes libérales ondes,
Au fond d'un bois, dont le nom révéré
Au jeune Atys eſt encor conſacré,
Les yeux au ciel, le triſte Sophronyme
Injurioit le deſtin qui l'opprime.
Il étoit ſeul. Ces aziles ſecrets,
Ne ſouffrent point de témoins indiſcrets.
Les zéphirs même écartés dans la plaine
Faiſoient au loin murmurer leur haleine ;

Et du Soleil les regards curieux
En reſpectoient l'abord myſtérieux :
Quand tout-à-coup, (ô merveille inſenſible
A tout eſprit, qui du monde inviſible
Ne connoît point les céleſtes reſſorts,
Et qui ne voit que par les yeux du corps!)
Une lumière éclatante, imprévûe,
Frappe, ſaiſit, épouvante ſa vûe.
Ces noirs cyprès à la nuit conſacrés
Semblent noyés dans les flots azurés
D'un Océan de clartés immortelles,
D'où, ſoutenu par le vent de ſes aîles,
Un jeune dieu prend ſon vol juſqu'à lui.
Car ce grand nom de tout temps fut celui
De ces eſprits de nature éthérée,
Qui, revêtus de ſubſtance aërée,
Daignent ſouvent aux terreſtres mortels
Communiquer les ſecrets éternels.
Telle en ce bois voiſin des murs d'Eliſe,
Vénus ſurprend les yeux du fils d'Anchiſe;
Et tel Ulyſſe, au fort de ſes malheurs,
Voit par Minerve appaiſer ſes douleurs.
C'eſt trop long-temps, lui dit l'eſprit céleſte;
Nous fatiguer d'un reproche funeſte,
Et ravaler par des diſcours ingrats
L'ordre éternel que tu ne connois pas.
O vils mortels, qui nous livrez la guerre,
Eſprits rampans & courbés vers la terre,

Homme

Hommes charnels, levez, levez les yeux,
Et contemplez dans les decrets des dieux
De vos destins les immuables causes:
Entens-moi donc, & plains-toi si tu l'oses.

Cet univers, dont l'immense grandeur
Enferme tout en sa vaste rondeur;
Ces élémens de la sphère du monde,
Le feu léger, l'air, & la terre & l'onde,
Dont le mélange, en des cieux différens,
Fait subsister tant de globes errans:
Cette ame enfin dans leurs corps répandue,
Qui fait mouvoir leur masse suspendue;
Et pour descendre aux spectacles offerts,
Et sur la terre & dans le sein des mers,
Ces doctes jeux de la sage Nature,
Ces animaux de diverse structure,
L'homme, en un mot, le seul être ici-bas
Doué d'une ame exempte du trépas;
Tout cet amas d'éclatantes merveilles,
Dont le récit étonne tes oreilles,
Ne fut jamais l'ouvrage de ces dieux
Subordonnés au monarque des cieux,
Et dont l'erreur appuyant les faux titres,
De l'univers fit jadis les arbitres.
Dans le néant, dont vous êtes sortis,
Tous ont été, comme vous, engloutis.
Quoiqu'immortels, ils ont commencé d'être;
Quoique puissans, ils révérent un maître,

Source de vie & d'éternels bienfaits,
Qui fit tout naître, & ne nacquit jamais.
Par sa vertu tout se meut, tout opère;
Il est lui seul, & son fils, & son pere.
Les yeux du corps jamais n'ont sçu le voir.
L'œil de l'esprit ne peut le concevoir.
L'amour lui seul, l'amour a la puissance
De s'élever à sa divine essence,
Et de percer la sainte obscurité,
Qui le dérobe à notre infirmité.
Tel est cet Etre invisible, ineffable,
Ame de l'ame, éternel, immuable,
Qui de nos jours règle tous les instans,
Et dont la voix créa l'être & le temps.
Mais lorsqu'enfin sa parole féconde
Eut enfanté la matière du monde,
Quand de l'accord des élémens divers
Il eut formé ce brillant univers,
Et varié la pompe sans égale
Des ornemens que la nature étale:
Alors, prodigue en miracles nouveaux,
Pour animer tous ces rians tableaux,
Il produisit les invisibles causes,
Dont la vertu pénétre toutes choses,
Et mit en eux ces ressorts ignorés,
A l'étendue unis, incorporés,
Qui procréant en elle un second être,
La font mouvoir, vivre, sentir, renaître.

Mais ce concours de principes mouvans,
Qui donnent l'ame à tant d'êtres vivans;
Cette chaleur agiſſante, inviſible,
De la matière eſprit indiviſible,
Et dont le corps eſt la baſe & l'appui,
Fut condamnée à périr avec lui.
Il fallut donc, ô Sageſſe profonde,
Que ton pouvoir créât un nouveau monde,
De la matière & des ſens dégagé,
D'intelligence & d'amour partagé,
Qui, de ta gloire incorruptible image,
Sçut dans ſon être admirer ton ouvrage;
Et pour toi ſeul uniquement élu,
Prît ſur les corps un empire abſolu.
Dans ce deſſein, ta lumière ſuprême
Fit avant tout éclore d'elle-même
Ces purs eſprits, ombres de ſa ſplendeur,
Nés pour connoître & chanter ta grandeur.
Ce fut ainſi qu'exerçant ſa puiſſance,
Ta volonté créa l'intelligence.
L'homme & les dieux de ton ſouffle animés,
Du même eſprit diverſement formés,
Furent doués par ta bonté fertile
D'une chaleur plus vive ou moins ſubtile,
Selon les corps, ou plus vifs, ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans.
Par ces dégrés de lumière inégale
Tu ſçus remplir le vuide & l'intervale

Qui ſe trouvoit, ô magnifique roi,
De l'homme aux dieux, & des dieux juſqu'à toi;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des dieux,
Et tu mis l'homme en ces terreſtres lieux,
Comme le terme & l'équateur ſenſible
De l'univers inviſible & viſible.

Aprrenez donc, vains mortels, que ſéduit
Ce foible éclair de raiſon qui vous luit;
Apprenez tous que dans l'ordre des Etres,
Si parmi ceux dont le ciel vous fit maîtres,
Votre nobleſſe a pris le premier pas,
Vous ne tenez que le rang le plus bas
Entre tous ceux que l'arbitre ſuprême
Voulut créer ſemblables à lui-même;
Et que ſur vous d'irrévocables droits
Les font regner, ſelon les mêmes loix,
Qu'aux animaux ſoumis à votre empire
Votre puiſſance eſt en droit de preſcrire.

Car dès le jour que nacquit l'univers,
Après avoir aſſemblé dans les airs
Ces légions céleſtes, épurées,
Du nom de dieux ſur la terre honorées,
L'Etre ſuprême en ces mots paternels,
Leur annonça ſes ordres ſolemnels:
O vous, eſprits, que ma toute-puiſſance
A revêtus d'une immortelle eſſence,

Sçachez quel eſt le glorieux emploi
Que vous preſcrit mon éternelle loi.
Je vous choiſis pour inſtruire la terre
Des volontés du maître du tonnerre ;
Et vous ſerez chez les frêles humains
De mes decrets miniſtres ſouverains.
Chacun de vous à ſon devoir fidèle,
De chacun d'eux embraſſant la tutelle,
Sera chargé de lui ſervir d'appui,
De le conduire, & d'agir avec lui,
Non en ſuivant ſes paſſions brutales,
Mais ſelon l'ordre & les loix générales,
Dont j'ai réglé l'invariable cours,
Et que je veux maintenir pour toujours.
Souvenez-vous, interprêtes ſincères,
De leur donner les ſecours néceſſaires
Pour pratiquer les loix de l'équité,
Et pour chérir en moi la vérité,
Afin qu'un jour, la mort frappant leurs têtes,
Ils ſoient admis dans le rang où vous êtes,
Ou que celui qui mépriſe vos ſoins,
De ſon forfait ait vos yeux pour témoins,
Quand vous ſerez appellés l'un & l'autre
Au tribunal de ſon juge & du vôtre.
  Ainſi parla le ſouverain des cieux.
Vous donc, mortels, qui cenſurez les dieux,
Quand les arrêts de leur lente juſtice
Ne ſuivent pas votre aveugle caprice,

Ceſſez, ceſſez, orgueilleux ſcrutateurs,
D'en accuſer vos ſacrés conducteurs.
Ne jugez point l'obſcure providence
Suivant les loix de l'humaine prudence;
Et ſans vouloir de ſes decrets profonds
Sonder en vain les abîmes ſans fonds,
Contentez-vous, admirateurs modeſtes,
D'apprendre ici que les eſprits céleſtes
Ne ſont point faits pour conſulter vos vœux,
Mais pour vous luire, & pour vous rendre heureux:
Que ce bonheur, l'objet de votre envie,
N'eſt point le fruit des douceurs de la vie:
Que les travaux, les pénibles vertus,
Par des ſentiers eſcarpés, peu battus,
Seules ont droit de diriger vos ames
Vers le ſéjour des immortelles flâmes;
Et qu'en un mot, ce déſordre apparent,
Dont ici-bas le chaos vous ſurprend,
Eſt un nuage, un voile néceſſaire,
Qui, confondant votre orgueil téméraire,
Cache à vos yeux de ténébres couverts,
L'ordre réglé qui régit l'univers.
Vous concevrez ces merveilles cachées,
Quand de vos ſens vos ames détachées
Auront enfin dans le ſéjour des dieux
Repris leurs droits & leur rang glorieux.
Vous connoîtrez qu'à la gloire où nous ſommes,
L'humble vertu peut élever les hommes,

Lorſque la mort allumant leur flambeau,
A démoli leur terreſtre tombeau.
  Moi-même, avant que mon ame exilée
Dans ſa patrie eût été rappellée,
Foible mortel, je naquis d'Ariſton :
Et chez les Grecs, ſous le nom de Platon,
Déjà rempli d'une flâme divine,
Je publiai cette ſainte doctrine.
Je leur appris à reſpecter la main
Et les arrêts d'un juge ſouverain,
Qui quelquefois permet à la licence
De triompher de la foible innocence,
Pour aveugler l'orgueilleux abruti,
Ou réveiller le juſte rallenti :
Que c'eſt ainſi que ſes loix équitables
A ſes deſſeins font ſervir les coupables :
Mais qu'à la fin ſi leur iniquité
Fut l'inſtrument de ſa ſévérité,
Leur faux triomphe & leurs vaines délices
Sont tôt ou tard celui de leurs ſupplices.
Je leur appris que le ciel outragé
Ne s'adoucit qu'après qu'il eſt vengé ;
Que les ennuis, le trouble & les ſouffrances
Sont réſervés pour les moindres offenſes,
Dont l'homme épris d'une ſincère ardeur
Peut ſur la terre effacer la laideur :
Mais que le crime, ami de la fortune,
Libre du joug d'une crainte importune,

N'eſt expié dans les grands criminels,
Que par l'horreur des tourmens éternels;
Dont à jamais en ſes cavernes ſombres
L'enfer punit les infidelles ombres.
Là, ſans retour, dans les fers, dans les feux;
Sont tourmentés tous ces monſtres affreux,
Dont le venin préparé par l'envie
Oſa noircir la vertu pourſuivie.
Là ſont plongés les juges tranſgreſſeurs,
De l'innocence infâmes oppreſſeurs,
Qui, profanant un pouvoir légitime,
Se ſont voués à protéger le crime,
Et dont l'orgueil aveugle en ſa fureur
Par l'impudence a conſacré l'erreur.
Tous ceux enfin, qui, pour couvrir leur rage;
De la juſtice ont emprunté l'image,
Et qui, cachés ſous un voile pieux,
A leur vengeance ont fait ſervir les cieux,
Sont à leur tour dans ces gouffres funeſtes
Le juſte objet des vengeances céleſtes.
Faites donc tréve à vos cris indiſcrets;
Et, plus ſoumis aux éternels decrets,
Sçachez enfin, créatures mortelles,
Que tout l'éclat des grandeurs temporelles
N'eſt qu'un faux bien, dont le ciel irrité
Punit ſouvent l'aveugle impiété;
Et que toujours les maux qu'il vous diſpenſe,
Sont des effets de ſa juſte clémence.

Ces mots finis, plus prompt que les éclairs,
Le jeune dieu s'éclipsa dans les airs ;
Et le mortel, tout plein de sa lumière,
Ayant repris sa fermeté première,
Depuis ce jour, insensible aux douleurs,
Attend en paix la fin de ses malheurs.
Héros toujours présent à ma pensée,
Prince, dont l'ame, aux vertus exercée,
Fit de ces dieux, dont vous tenez le jour,
Le plus doux charme & le plus tendre amour :
Ce fut le soin d'assurer votre gloire,
Qui dans les champs où regne la victoire,
Leur fit sans cesse attacher à vos pas
L'heureux démon qui préside aux combats.
Ces mêmes dieux embraserent votre ame
De ce beau feu, de cette noble flâme,
Qui, tant de fois, au prix de votre sang,
Justifia l'honneur de votre rang.
Mais cette ardeur, ce courage d'Achille,
N'égale point le courage tranquille,
Qui, si long-temps de vos destins vainqueur,
A sçu contre eux munir votre grand cœur ;
Et qui, bravant leur attaque importune,
A vos vertus asservit la fortune.
D'un vrai héros, d'un mortel généreux,
Prince, c'est-là l'effort le plus heureux ;
Et c'est un don que les dieux tutélaires
N'accordent point aux héros populaires.

De leurs faveurs le glorieux trésor
Vous fut ouvert : ils vous l'ouvrent encor.
C'est à leurs soins, c'est à leur assistance,
Que vous devez cette rare constance,
Ce noble calme & cette illustre paix,
Qui de l'envie affronte tous les traits ;
Présent du ciel, grandeur vraiment solide,
Et mieux vertu que les vertus d'Alcide.
Ainsi guidés par de plus doux penchans,
Consolons-nous du bonheur des méchans.
De leur fureur tôt ou tard les victimes,
Ils auront beau voir triompher leurs crimes :
Leur vain succès, leur triomphe n'est rien,
S'il est des Dieux, nos affaires vont bien.



ALLÉGORIE II.

LE JUGEMENT DE PLUTON.

QUAND les humains dépouillés de leurs marques,
Viennent s'inſcrire au regiſtre des Parques,
Et réſervés à des deſtins nouveaux,
De l'Achéron boire les froides eaux :
De leur priſon leurs ames dégagées,
Après la mort ſont encore ombragées
D'un corps nouveau, qui, de leurs premiers corps,
Retient toujours la forme & les dehors ;
Mais qui n'eſt plus qu'une image ſubtile,
Un foible voile au menſonge inutile,
Dont tous les fils tranſparens, entr'ouverts,
Laiſſent voir l'ame & ſes replis divers.
Si la vertu fut jadis ſon partage,
Elle y paroît dans tout ſon avantage :
Mais ſi le crime a ſouillé ſa candeur,
Il brille auſſi dans toute ſa laideur.
Les mouvemens, les ſecrettes penſées,
Les actions préſentes & paſſées,

Tout s'y découvre, & rien n'échape aux yeux.
O privilége aux mortels précieux,
Si Prométhée à l'homme plus fidèle,
En le créant, eût suivi ce modèle !
Mais des enfers le monarque jaloux
Ne souffre point un partage si doux.
Juge éternel de tous tant que nous sommes,
Le seul Pluton lit dans le cœur des hommes,
C'est le plus grand, le plus beau de ses droits ;
Et c'est par-là qu'il prévint autrefois
Un grand désordre, & peut-être le pire
De tous les maux soufferts dans son empire.

Depuis long-temps par l'âge appesanti,
Dans le repos ce vieux prince abruti,
A ses flatteurs, comme tant d'autres princes,
Laissoit régir ses obscures provinces.
Entretenu dans son stupide ennui
Par une Cour aussi morne que lui,
Vous eussiez cru qu'une vapeur magique
Eût assoupi son ame léthargique.
Quand tout-à-coup ranimant sa vigueur :
C'est trop, dit-il, oui, c'est trop de langueur ;
Assez long-tems une lâche mollesse
A de mon rang démenti la noblesse.
Suis-je donc roi, pour croupir enchanté
Dans l'indolence & dans l'oisiveté ?
Quoi ! Sous son nom le monarque des Manes
Verra regner des ministres profanes,

Du bien public raviſſeurs affamés,
Ivres du ſang des peuples opprimés;
Et qui, tyrans de mes royaumes ſombres,
Semblent formés pour dégraiſſer les ombres?
Non, non; je eux reprendre enfin mes droits,
Voir par mes yeux, & parler par ma voix.
De ce pas même, il faut que je viſite
Tous les états qu'entoure le Cocyte.
Partons. Il dit: l'Enfer frémit d'effroi;
Les noires Sœurs marchant devant leur roi,
A la clarté de leurs torches funèbres
Marquent ſa route au travers des ténèbres.
Son char s'éloigne; &, des vaſtes enfers
Ayant franchi les lugubres déſerts,
Arrive enfin dans le ſéjour tranquille,
Du doux repos inviolable azile,
Où les mortels de Jupiter chéris
De leurs vertus vont recevoir le prix,
Lorſqu'Atropos à ſes loix aſſervie
Tranche le fil de leur mortelle vie.
Un ciel plus pur, des aſtres plus ſereins,
Furent créés pour ces champs ſouterreins.
Ils ont auſſi leur ſoleil, leurs étoiles;
La nuit pour eux n'a point de triſtes voiles,
Dans des forêts de lauriers toujours verds,
Sur des gazons de fleurs toujours couverts,
Parmi les jeux ces ombres fortunées
Coulent en paix leurs ſaintes deſtinées.

Là dans les nœuds d'un amour fraternel
Elles goûtoient un bonheur éternel,
Lorsqu'aux enfers non encor affoiblies,
Les saintes loix par les dieux établies
Distribuoient aux morts épouvantés
Les châtimens ou les dons mérités.
La vertu seule aux ames généreuses
Ouvroit alors ces demeures heureuses.
Mais à la fin Rhadamante & Minos,
Las du travail, & voués au repos,
Ayant remis la balance infernale
Entre les mains d'une troupe vénale
D'ombres sans nom, de citoyens obscurs;
Tout se vendoit sous ces juges impurs.
Leur tribunal autrefois si rigide
N'étoit plus rien qu'une banque sordide;
Et l'équité, leur ayant dit adieu,
Dans les enfers n'avoit ni feu ni lieu.

Pluton aborde en cette isle chérie.
Mais ce n'est plus la tranquille patrie
Des purs esprits, des mortels glorieux,
Dont les travaux du temps victorieux
De l'avenir perçant la nuit profonde,
Ont fait l'honneur & l'exemple du monde.
Dans ces beaux lieux aux seuls héros promis,
Il cherche en vain ses antiques amis:
Ceux qui jadis par des loix équitables
Ont adouci des peuples intraitables,

Ou qui cherchant la guerre & les hazards,
Pour leur pays sont morts au champ de Mars.
Il cherche en vain tous ceux dont la mémoire
S'est consacrée au temple de la gloire
Par des écrits après eux admirés,
Ou par des arts avant eux ignorés.
Quel changement! Quelle horreur pour sa vûe!
Il ne voit plus qu'une foule imprévûe
De charlatans, de héros inconnus,
Par la cabale en ces lieux soutenus:
De courtisans dévorés par l'envie,
De vils flatteurs flattés pendant leur vie;
D'ambitieux d'un faux honneur frappés,
Et d'imposteurs au Tartare échapés.
Ceux-là cherchant leur gloire dans leurs crimes,
Pour maintenir des droits illégitimes,
Brigands réels sous le nom de héros,
Du monde entier ont troublé le repos.
Ceux-ci payés de leur zèle hypocrite
Par mille biens obtenus sans mérite,
Ont de leurs rois par un plus lâche orgueil
Trahi la cendre & souillé le cercueil.
Comment décrire & nombrer les intrigues,
Les noirs complots, les monstrueuses ligues,
Qui, dans ce lieu d'innocence & de paix
Ont par la brigue introduit les forfaits!
L'un trafiquant sa couche aliénée
A sa fortune a vendu l'hymenée;

L'autre abjurant ſes amis malheureux,
Ne s'eſt hauſſé qu'en s'élevant contr'eux.
Ce flagorneur doucereux & perfide,
Du faux mérite encenſeur inſipide,
Pour avoir ſçu le vice fêtoyer,
De ſon miel fade a reçu le loyer.
Ce monſtre enfin plus noir qu'une momie,
Chargé d'opprobre & couvert d'infamie,
A trouvé l'art, aveuglant ſes cenſeurs,
De ſe blanchir à force de noirceurs.

A ces objets, à ce ſpectacle infame,
Le Dieu qui voit dans les plis de leur ame
De tant d'excès l'inconcevable horreur:
Ah! c'en eſt trop; je céde à ma fureur:
Vengeons, dit-il, la gloire de mon thrône.
Venez, Mégère, Alecton, Tiſiphone,
Venez punir l'attentat odieux
De ces Typhons maſqués en demi-dieux.
Changez leur joie en ſupplices terribles:
Ouvrez pour eux vos cavernes horribles;
Et par des feux trop long-temps retardés
Juſtifiez mes arrêts éludés.
Vous ſubirez, ombres abominables,
La peine dûe au bonheur des coupables.
Mais avant tout, du ſénat infernal
Examinons l'inſolent tribunal:
Je veux ſçavoir quels honteux artifices
Dans l'Elyſée ont inſtalé les vices.

Guerre mortelle à ces juges pervers ;
Et ſoient comme eux au plus creux des enfers
Précipités tous ceux dont la licence
A confondu le crime & l'innocence.
Dans un recoin des royaumes obſcurs,
Non loin du Styx, ſe préſentent les murs
D'un vieux palais tout peuplé d'ombres noires,
Qui dans ce lieu tenant leurs auditoires,
A tous les morts jugés par leur ſcrutin
Font acheter les arrêts du Deſtin.
Au centre ouvert de ce fameux Dédale,
Séjour ſacré du trouble & du ſcandale,
S'offre d'abord un portique enfumé,
De la Diſcorde aſyle renommé,
Où chaque jour ſous ſes loix enrôlées,
Viennent mugir les ombres déſolées,
Qu'attire en foule en ce triſte manoir
La froide crainte ou le douteux eſpoir.
Tout à l'entour ſont les ſombres cavernes
Des noirs Griffons, écumeurs ſubalternes,
Par qui les morts dépouillés & ſéduits
Sont à grands frais au ſénat introduits.
Par les détours de cent routes obſcures
On entre enfin ſous ces voutes impures,
Où des enfers l'Aréopage aſſis
Fait retentir ſes oracles concis.
Un long tableau des miſères publiques
Fait l'ornement de leurs murs ſymboliques.

Les ſénateurs y liſent en tout temps
De leur emploi les devoirs importans,
La calomnie & l'infame parjure,
L'impiété, le blaſphême, l'injure,
Légitimés en cet antre hideux,
Inceſſamment frémiſſent autour d'eux.
L'aveugle erreur à leurs côtés préſide,
Et par leur voix le menſonge y décide.
C'eſt dans ce gouffre à l'audace frayé,
Que le monarque, interdit, effrayé,
Voit, de la pourpre inſolemment parée
L'iniquité pompeuſe & révérée,
De la juſtice uſurpant le pouvoir,
Fouler aux pieds les loix & le devoir.
Il voit placés au rang le plus ſublime
Des malheureux élevés dans le crime,
Enfans impurs de peres diffamés,
Qui du limon dont ils furent formés,
Ne ſont ſortis que par le brigandage,
L'exaction, le vol & le pillage;
Par leurs forfaits illuſtrés & connus,
Et par l'opprobre aux honneurs parvenus.
Voilà des dieux les arbitres auguſtes,
Les protecteurs toujours ſaints, toujours juſtes,
De l'équité confiée en leurs mains.
C'eſt devant eux que les pâles humains,
Doivent répondre à la fin de leur courſe,
Pour être abſous ou punis ſans reſſource.

Le bien, le mal, également prisés,
Le vrai, le faux avec art déguisés,
Par le censeur de la troupe damnée
Sont mis au fond d'une urne empoisonnée;
Où par l'effort de son subtil sçavoir
Tout noir blanchit, & tout blanc devient noir.
Ce fier démon, l'effroi de l'innocence,
Au nom du dieu, prend de tout connoissance;
Porte sur tout ses regards ambigus,
Et des enfers est le public Argus.
D'un zèle ardent sa fureur prétextée
Dans ses excès est toujours respectée.
Sa haine aveugle est un amour du bien;
Son fade orgueil est un grave maintien;
Son impudence une noble franchise,
Et sa malice une sagesse exquise.
  Pluton l'observe, en son parquet assis,
Tout entouré de parchemins noircis.
O des enfers la plus damnable peste,
Dit le monarque, & d'autant plus funeste,
Qu'une hypocrite & trompeuse douceur
De ses forfaits cache à tous la noirceur?
Déchiffre-nous ces pancartes difformes:
Voyons, voyons les jugemens énormes
Dont tu salis tes papiers clandestins.
Lisons. Il lit: ORACLES DES DESTINS.
Voici les noms & les gestes insignes
Des criminels qui nous ont paru dignes

De recevoir, à fond examinés,
De nos faveurs les gages fortunés.
Leurs lâchetés ont fait rougir la terre;
Ils ont cent fois mérité le tonnerre;
Mais à la cour ils étoient les plus forts;
Ils gouvernoient Plutus & ses trésors:
Ce dieu sur nous a versé sa rosée;
C'en est assez. Conclu pour l'Elysée.
Voici tous ceux qui fidèles aux loix,
Du devoir seul ont écouté la voix.
D'impureté leurs ames préservées
Sont aux enfers sans reproche arrivées:
Mais ils n'avoient pour toute sûreté,
Que l'innocence & la simple équité;
Ou, tout au plus, le mérite bizare
De leurs vertus. Renvoyés au Tartare.
Quoi! scélérats? Quoi! monstres insolens,
Poursuit le dieu, les yeux étincelans,
C'est donc ainsi, traîtres, qu'en mon absence
Vous exercez mes droits & ma puissance?
Je verrai donc par vos noirs attentats,
Bouleverser l'ordre de mes états?
Ah, Némésis, jadis si vigilante,
Mais aujourd'hui déesse nonchalante,
Pourquoi, pourquoi me cacher si long-temps
L'impiété de ces nouveaux Titans?
J'aurois d'abord, exterminant leur race,
Par leur supplice arrêté leur audace;

Et leurs forfaits au comble parvenus
Seroient déjà punis ou prévenus.
Roi des enfers, monarque inaccessible,
Répond alors la déesse infléxible,
Si les excès dont tu te prends à moi
Te sont cachés, n'en accuse que toi.
Quel cri perçant, quelle voix formidable
Peut aborder un thrône inabordable,
Où de flatteurs le prince environné,
Par leurs douceurs nuit & jour suborné,
N'est attentif qu'à bannir & distraire
Tous les objets qui pourroient lui déplaire;
La Vérité viendra-elle à ses yeux
Offrir en vain son visage ennuyeux,
Et l'affliger au milieu de sa gloire
Par des récits qu'il ne voudra pas croire?
Mais à vrai dire, un mal plus dangereux
A pris racine en ce royaume affreux;
Et tu le sçais. Sous l'heureux ministère
Du vieux Eaque & de Minos son frere,
De Jupiter tous deux fils adorés,
Et tous deux rois sur la terre honorés,
La vertu seule & la haute naissance
Etoient en droit de régir ta balance.
Car quel emploi requiert plus de splendeur,
De dignité, de gloire & de grandeur,
Que le pouvoir de rendre ses semblables,
Par un seul mot, heureux ou misérables?

Chacun alors maintenu dans ſes droits,
Etoit péſé ſuivant ſon propre poids.
Point de retour, point de ruſe ſubtile,
Point de préſens. Autre temps, autre ſtyle;
Tout eſt changé, depuis que l'équité
Fut dévolue à la vénalité.
Un vil amas d'ombres intéreſſées,
Parmi le peuple au hazard ramaſſées,
Souilla bientôt d'un air contagieux
Le tribunal de ces enfans des dieux,
Et crut avoir, en payant leur office,
Acquis le droit de vendre la juſtice.
Tout triomphant de ce titre uſurpé,
Leur noir eſſain d'un ſot orgueil pipé,
Oſe oublier ſa premiere baſſeſſe,
Et conteſter un pouvoir qui les bleſſe,
Aux demi-dieux, dont le ſuprême rang
N'eſt dû qu'aux droits du mérite & du ſang.
Pour attendrir cette troupe barbare,
De ſon bon droit vainement on ſe pare:
Si l'équité n'emprunte le ſecours
De quelque intrigue, ils ſont muets & ſourds;
Nulle vertu n'émeut leur cœur farouche.
Il faut, il faut pour leur ouvrir la bouche,
Que l'intérêt ou les ſuggeſtions
Faſſent parler ces noirs Amphictyons.
Que ſi quelqu'un plus juſte & plus fidèle
Pour l'équité montre encor quelque zèle,

Ce vain gloſeur triſtement rebuté
Fait bande à part, & n'eſt point écouté.
Tel eſt l'eſprit de leur cour infernale.
Entens-moi donc. Veux-tu de leur cabale
Punir enfin les complots turbulens,
Et garantir tes états chancelans
De toute injuſte & maligne entrepriſe ?
Fais appeller le juge de Cambyſe;
Il eſt ici, cet eſprit malheureux.
Tes yeux verront dans ſon ſupplice affreux
De ma juſtice un témoin ſans reproche.
Oui, je le veux, dit Pluton : qu'il approche.
A ce diſcours, un cadavre ſouillé,
Couvert de ſang, & de chair dépouillé,
S'offre à ſa vûe, & d'une horreur ſoudaine
Fait friſſonner la troupe ſouterraine.
Pluton le voit; & de couleur changé,
Quel eſt ton nom ? Sizame l'affligé.
Ta qualité ? Juge, indigne de l'être.
Et ton pays ? La Perſe m'a vû naître.
Mais qui t'a mis en ce tragique état ?
Ce fut le roi : ce juſte potentat
Me fit ſubir cette peine équitable;
Et pour laiſſer un monument capable
D'intimider tout miniſtre vénal,
Fit de ma chair couvrir le tribunal,
Où, par mes mains, la juſtice vendue
Après ma mort devoit être rendue,

C'en eſt aſſez, reprit le dieu content :
Par cet exemple, à mon peuple important,
Faiſons trembler l'audace & l'injuſtice ;
Même forfait requiert même ſupplice.
Marchez, démons. Et vous, filles d'enfer,
Exécutez ſur ces ames de fer
Une ſentence à leurs crimes trop dûe ;
Et que leur peau ſur ces bancs étendue,
A l'avenir conſacrant leurs noirceurs,
Serve de ſiége à tous leurs ſucceſſeurs.



ALLÉGORIE III.

LA MOROSOPHIE.

A Contempler le monde & ses richesses,
Et ces amas de fécondes largesses,
Que jour & nuit la mere des humains
Sur ses enfans répand à pleines mains;
Qui ne croiroit que la tendre nature,
En paîtrissant l'homme sa créature,
Ne l'a tiré du néant ténébreux,
Que pour le rendre infiniment heureux?
Mais, d'autre part, ces fléaux innombrables
Accumulés sur nos jours misérables,
Tristes mortels, nous font regarder tous
Comme l'objet de son plus noir courroux.
D'où peut venir ce mélange adultère
D'adversités, dont l'influence altère
Les plus beaux dons de la terre & des cieux?
L'antiquité nous mit devant les yeux
De ce torrent la source emblématique,
En nous peignant cette femme mystique,
Fille des dieux, chef-d'œuvre de Vulcain,
A qui le ciel prodiguant par leur main

Tous les préfens dont l'Olympe s'honore ;
Fit mériter le beau nom de Pandore.
L'urne fatale où les afflictions,
Les durs travaux, les malédictions
Jufqu'a ce temps des humains ignorées ;
Avoient été par les dieux refferrées,
Pour le malheur des mortels douloureux ;
Fut confiée à fes foins dangereux.
Fatal defir de voir & de connoître !
Elle l'ouvrit ; & la terre en vit naître
Dans un inftant tous les fléaux divers,
Qui, depuis lors, inondent l'univers.
Quelle que foit, ou vraie ou figurée,
De ce revers l'hiftoire aventurée,
N'en doutons point, la curiofité
Fut le canal de notre adverfité.
Mais de ce mal déterrons la racine,
Et remontons à la vraie origine
De tant d'ennuis, dont le trifte concours
De notre vie empoifonne les jours.
Avant que l'air, les eaux & la lumière,
Enfévelis dans la maffe première
Fuffent éclos par un ordre immortel
Des vaftes flancs de l'abîme éternel,
Tout n'étoit rien. La Nature enchaînée,
Oifive & morte avant que d'être née,
Sans mouvement, fans forme, fans vigueur,
N'étoit qu'un corps abattu de langueur,

Un ſombre amas de principes ſtériles,
De l'exiſtence élémens immobiles.
Dans ce chaos, ainſi par nos aïeux
Fut appellé ce déſordre odieux,
En pleine paix ſur ſon thrône affermie
Regna long-temps la Diſcorde ennemie;
Juſques au jour pompeux & floriſſant
Qui donna l'être à l'univers naiſſant,
Quand l'Harmonie, architecte du monde;
Développant dans cette nuit profonde
Les élémens pêle-mêle diffus,
Vint débrouiller leur mêlange confus,
Et variant leurs formes aſſorties,
De ce grand Tout animer les parties.
Le ciel reçut en ſon vaſte contour
Les feux brillans de la nuit & du jour:
L'air moins ſubtil aſſembla les nuages,
Pouſſa les vents, excita les orages:
L'eau vagabonde en ſes flots inconſtans
Mit à couvert ſes muets habitans:
La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens ſage modératrice,
Inépuiſable en principes féconds,
Fut arrondie, & tourna ſur ſes gonds;
Pour recevoir la céleſte influence
Des doux préſens que ſon ſein nous diſpenſe.
Ainſi des dieux le ſuprême vouloir
De l'Harmonie établit le pouvoir.

Elle éteignit par ce ſublime exorde,
Le règne obſcur de l'affreuſe Diſcorde.
Mais cet eſſai de ſes ſoins généreux
Eût été peu, ſi ſon empire heureux
N'eût conſommé l'ouvrage de la terre
Par le bonheur des êtres qu'elle enſerre.
Aux mêmes loix elle les ſoumit tous.
Le foible agneau ne craignit point les loups,
Et ſans péril il vit paître ſur l'herbe
Le tigre & l'ours près du lion ſuperbe.
Entretenus par les mêmes accords,
Tous les mortels ne formerent qu'un corps
Vivifié par la force infinie
D'un même eſprit & d'un même génie,
Et dirigé par les mêmes concerts,
Dont la cadence anime l'univers.
Par le ſecours de cette intelligence,
Riches ſans biens, pauvres ſans indigence,
Ils vivoient tous également heureux,
Et la nature étoit riche pour eux.
Toute la terre étoit leur héritage;
L'égalité faiſoit tout leur partage.
Chacun étoit & ſon juge & ſon roi;
Et l'amitié, la candeur & la foi
Exerçoient ſeuls en ce temps d'innocence
Les droits ſacrés de la toute-puiſſance.
Tel fut le regne à la terre ſi doux,
Que l'Harmonie exerça parmi nous.

Du vrai bonheur nous fûmes les ſymboles,
Tandis qu'exemt de paſſions frivoles,
Le genre humain dans les ſages plaiſirs
Sçut contenir ſes modeſtes deſirs.
Mais cependant la Diſcorde chaſſée,
Chez les mortels furtivement gliſſée,
Comme un ſerpent ſe cachoit ſous les fleurs;
Et par l'eſprit empoiſonnoit les cœurs.
Chacun déjà s'interrogeant ſoi-même,
De l'univers éplluchoit le ſyſtême.
Comment s'eſt fait tout ce que nous voyons?
Pourquoi ce ciel, ces aſtres, ces rayons?
Quelle vertu dans la terre enfermée
Produit ces biens dont on la voit ſemée,
Quelle chaleur fait meurir ſes moiſſons,
Et rajeunir ſes arbres, ſes buiſſons?
Mais ces hivers, dont la triſte froidure
Gerce nos fruits, jaunit notre verdure,
Que ſervent-ils? Et que ſervent ces jours
Tous inégaux, tantôt longs, tantôt courts?
Ah! que la terre en ſeroit bien plus belle,
Si du printems la douceur éternelle
Faiſoit regner des jours toujours réglés!
Ainſi parloient ces mortels aveuglés,
Qui, pleins d'eux-même, & ſortant des limites
Par la nature à leur être preſcrites,
Oſoient ſonder, ſcrutateurs criminels,
La profondeur des ſecrets éternels.

Folle raiſon ! lumiére déplorable,
Qui n'inſinue à l'homme miſérable
Que le mépris d'une ſimplicité
Si néceſſaire à ſa félicité !
Par ce ſuccès la Discorde amorcée ;
Conçut dès-lors l'orgueilleuſe penſée
D'exterminer l'Harmonie & ſes loix ;
Et raſſemblant à ſa fatale voix
Ces inſenſés prêts à lui rendre hommage ;
Prit la parole, & leur tint ce langage :
Eh quoi, mortels, c'eſt donc aſſez pour vous
De contenter vos appétits jaloux ;
Et le bonheur des animaux ſauvages
Sera le ſeul de tous vos avantages ?
Car dans quel ſens êtes-vous plus heureux ?
Comme pour vous, le monde eſt fait pour eux ;
Mêmes deſirs, mêmes ſoins vous inſpirent :
Vous reſpirez le même air qu'ils reſpirent ;
L'aſtre du jour comme vous les chérit,
Et comme vous la terre les nourrit.
Répondez donc ? Quel bien, quelle opulence
De votre rang peut fonder l'excellence ?
Notre raiſon, direz-vous. J'en conviens.
C'eſt le plus grand, le plus doux de vos biens ;
Mais ce tréſor, cette flâme ſacrée,
Quelle lumière en avez-vous tirée ?
L'invention de quelques arts dictés
Par l'embarras de vos néceſſités,

La faim cruelle inventa la culture
Des champs marqués pour votre nourriture.
Vous ne devez qu'aux rigueurs des ſaiſons
L'art d'élever vos paiſibles maiſons;
Et le beſoin d'un commerce facile
A rendu l'onde à vos rames docile.
Votre raiſon ne vous a rien appris
Qu'à captiver l'eſſor de vos eſprits;
A regarder cet univers ſenſible,
Comme l'objet d'une étude impoſſible;
Ou, tout au plus, en voyant ſes attraits,
A reſpecter les dieux qui les ont faits.
Mais ſi ces dieux, auteurs de tant de choſes,
Avoient voulu vous en cacher les cauſes,
Vous auroient-ils inſpiré ces élans,
Ce feu divin, ces deſirs vigilans,
Et cette ardeur d'apprendre & de connoître,
Qui conſtitue & diſtingue votre être?
Souffrez qu'enfin vos yeux ſoient déſſillés,
Et ſervez-vous des feux dont vous brillez.
Pour ſeconder en vous un ſi beau zèle,
J'amène ici ma compagne fidèle:
Moroſophie eſt ſon titre adopté;
Et ſon vrai nom, la Curioſité.
Recevez-la. Sa lumière divine
Vous apprendra votre vraie origine;
Vous connoîtrez le principe & la fin
De toute choſe; & vous ſerez enfin,

En lui rendant vos ſoins & votre hommage,
Pareils aux dieux dont vous êtes l'image.
A ce diſcours qui charme les humains,
Tout applaudit de la voix & des mains.
Moroſophie en tous lieux approuvée,
Et ſur un trône en public élevée,
Dicte de-là ſes oracles menteurs,
Ses argumens, ſes ſecrets impoſteurs;
Et dans le monde inondé d'aphoriſmes,
De queſtions, de doutes, de ſophiſmes,
A la Sageſſe on vit en un clin d'œil
Subſtituer la Folie & l'Orgueil.
Mais pour ſervir ſa perfide maîtreſſe,
Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſés
De ſentimens l'un à l'autre oppoſés;
D'embarraſſer leurs eſprits téméraires
D'opinions & de dogmes contraires;
Et d'annoblir du nom de vérités,
Ce fol amas de contrariétés.
De cette mer agitée, incertaine,
Sortit alors la Diſpute hautaine,
Les yeux ardens, le viſage enflammé,
Et le regard de colère allumé:
Monſtre hargneux, ſuperbe, acariâtre,
Qui de ſoi même orateur idolâtre,
Combat toujours, ne recule jamais,
Et dont les cris épouvantent la Paix.

D'elle

D'elle bientôt nâquirent les ſcandales,
Les factions, les brigues, les cabales:
A ſon erreur chacun aſſujetti,
Ne ſongea plus qu'à former ſon parti,
Pour s'appuyer de la foule & du zèle
Des défenſeurs de ſa ſecte nouvelle;
Et les mortels ſous divers concurrens
Suivirent tous des drapeaux différens.
En cet état, il n'étoit plus poſſible
Que cette race orgueilleuſe, infléxible,
Vécût long-temps ſous une même loi.
Ainſi chacun ne ſongeant plus qu'à ſoi,
On eut beſoin, pour prévenir les guerres,
De recourir au partage des terres;
Et d'un ſeul peuple on vit dans l'univers
Naître en un jour mille peuples divers.
Ce fut ainſi que la folle ſageſſe,
Chez les humains ſouveraine maîtreſſe,
Les ſéparant d'intérêts & de biens,
De l'amitié rompit tous les liens.
Mais des tréſors dont la terre eſt chargée,
La jouiſſance avec eux partagée
Leur fit ſentir mille beſoins affreux.
Il fallut donc qu'ils convinſſent entr'eux
D'un bien commun dont l'utile mélange
Des autres biens facilitât l'échange;
Et l'or, jadis ſous la terre caché,
L'or de ſes flancs par leurs mains détaché,

Fut par leur choix & leur commun ſuffrage
Deſtiné ſeul à ce commode uſage.
Mais avec lui ſortit du même ſein
De tous nos maux le véritable eſſain.
L'inſatiable & honteuſe Avarice,
Du genre-humain pâle dominatrice,
Chez lui reçue avec tous ſes enfans,
Rendit par-tout les vices triomphans.
Sous l'étendard de cette reine impure,
Les trahiſons, le larcin, le parjure,
Le meurtre même, & le fer, & le feu,
Tout fut permis, tout ne devint qu'un jeu.
L'Intérêt ſeul fut le dieu de la terre :
Il fit la paix, il déclara la guerre ;
Pour ſe détruire arma tous les mortels,
Et des dieux même attaqua les autels.
Pour mieux encore établir ſon empire,
Moroſophie inventa l'art d'écrire,
Des longs procès inſtrument éternel,
Et du menſonge organe criminel,
Par qui la fraude en preſtiges fertile,
Seme en tous lieux ſa doctrine ſubtile,
Et chez le peuple, ami des nouveautés,
Change en erreurs toutes les vérités.
Mille autres arts encor plus déteſtables
Furent le fruit de ſes ſoins redoutables;
Et d'eux nâquit à ſes ordres ſoumis,
Le plus mortel de tous nos ennemis,

Le luxe, ami de l'oiſive molleſſe,
Qui parmi nous ſignalant ſa ſoupleſſe,
Introduiſit par cent divers canaux
La pauvreté, le plus dur de nos maux.
Ainſi l'aimable & divine Harmonie
De tous les cœurs par dégrés fut bannie :
Mais en partant pour remonter aux cieux,
Elle voulut, dans ſes derniers adieux,
De ſa bonté pour la race mortelle
Laiſſer encore une marque nouvelle.
Si vos eſprits étoient moins prévenus,
Et ſi vos maux vous étoient mieux connus,
J'aurois, dit-elle, encor quelque eſpérance
De réuſſir à votre délivrance ;
Mais la Diſcorde ébloüiſſant vos yeux,
Vous a rendu ſon joug trop précieux,
Pour me flatter que vos clartés premières
Puiſſent renaître à mes foibles lumières,
Et préſumer qu'une ſeconde fois
L'affreux chaos ſe débrouille à ma voix.
Pour être heureux vous reçutes la vie,
Et ce bonheur fit ma plus chere envie.
Aux immortels j'oſai ravir pour vous
Ce feu du ciel dont ils ſont ſi jaloux,
Cette raiſon dont la ſplendeur divine
Vous fait ſentir votre vraie origine.
Qu'avez-vous fait d'un partage ſi doux ?
C'eſt elle, hélas ! qui vous a perdu tous.

Par votre orgueil, corrompue, altérée,
Dans votre cœur elle a donné l'entrée
Aux vanités, aux folles visions,
Germe éternel de vos divisions;
Et s'échappant du cercle des idées
A vos besoins par les dieux accordées,
Elle a porte ses regards élevés
Jusqu'aux secrets pour eux seuls réservés.
Funeste essor, malheureuse chimère,
Qui vous ravale au-dessous de la sphère
Des animaux les plus défectueux:
D'autant plus vils, que plus présomptueux,
Vous ne suivez, au lieu de la nature,
Qu'une ombre vaine, une fausse peinture;
Et qu'à vos yeux, trompés par cet écueil,
Votre misere est un sujet d'orgueil.
Adieu. Je pars, de vos cœurs exilée,
Et sans espoir de m'y voir rappellée.
Mais ma pitié ne peut vous voir périr;
Et si mes soins n'ont pû vous secourir,
Si mon pouvoir sur tout ce qui respire
N'a pû sur vous conserver son empire,
Pour vous du moins j'entretiendrai toujours
L'ordre constant & l'immuable cours,
Qu'à l'univers, en lui donnant naissance,
Sçut imposer ma suprême puissance.
Vous jouirez toujours par mes bienfaits
De tous les dons que le ciel vous a faits;

Et cette terre à vos vœux ſi facile
Sera pour vous un éternel aſyle,
Juſqu'au moment prévu par vos aïeux,
Qui confondra la terre avec les cieux,
Lorſque la flamme en ravages féconde,
Viendra ſapper les fondemens du monde,
Pour reproduire en ſes vaſtes tombeaux
De nouveaux cieux & des hommes nouveaux.
Ainſi parla l'immortelle déeſſe;
Et dès l'inſtant, fidèle à ſa promeſſe,
Elle quitta ce terreſtre ſéjour,
Et prit ſon vol vers la céleſte cour.
Depuis ce temps, la Diſcorde ſauvage
Vit les humains nés pour ſon eſclavage,
De l'Harmonie oubliant les concerts,
Courir en foule au-devant de ſes fers;
Et déſormais maîtreſſe de la terre,
Y fit regner, au mépris du tonnerre,
Vengeur tardif de nos impiétés,
Tous les malheurs par le vice enfantés.



ALLÉGORIE V.

MINERVE.

FOIBLES humains, ſi fiers de vos grandeurs,
De votre ſort vantez moins les ſplendeurs.
Des immortels ſi vous êtes l'ouvrage;
Les animaux ont le même avantage:
La même main qui forma votre corps,
De leur machine aſſembla les accords.
Ainſi ſur eux l'honneur de la naiſſance
N'eût jamais dû fonder votre puiſſance,
Si la raiſon, par un ſecours heureux,
N'eût établi votre empire ſur eux,
Et ſoumettant la force à la foibleſſe,
De votre rang diſtingué la nobleſſe.
Mais ce rayon parmi vous ſi vanté
N'eſt rien en ſoi qu'ombre & qu'obſcurité.
L'uſage ſeul en fait un bien ſuprême;
Et cet uſage eſt la ſageſſe même,
Le plus divin, le plus beau, le plus doux
De tous les biens, mais qui n'eſt point en nous.
Des dieux du ciel c'eſt le grand héritage.
Les animaux ont l'inſtinct pour partage:

De ſa raiſon l'homme eſt plus glorieux ;
Mais la ſageſſe eſt la raiſon des dieux :
Sans ſes clartés, la nôtre dégradée
Eſt toujours foible & toujours mal guidée ;
Et, par malheur, nul n'obtient ſon ſecours
Que rarement, & jamais pour toujours.
La main des dieux la donne & la retire,
Selon les loix qu'elle veut ſe preſcrire :
Mais nul ne peut compter ſur ſes conſeils,
Ni plus long-temps, ni plus que ſes pareils ;
Et c'eſt pourquoi dans l'enfance du monde,
Lorſque le ciel, par ſa vertu féconde,
Eut fait ſortir l'univers de ſes flancs,
Le vieux Saturne, aîné de ſes enfans,
Ayant connu qu'étant tels que nous ſommes,
L'homme n'eſt point né pour régir les hommes,
Donna la terre, indigente d'appui,
A gouverner à des dieux comme lui.
Cet ordre heureux fit régner la juſtice,
Et fut pour nous l'époque & le ſolſtice
Du vrai bonheur, qui, depuis ces beaux jours,
Fut de la terre exilé pour toujours,
Quand Jupiter, uſurpateur ſévère,
Changeant les loix preſcrites par ſon père,
Pour maintenir ſon empire odieux,
Mit les humains à la place des dieux.
De tous nos maux ce mal ourdit la trame.
Le premier règne étoit celui de l'ame :

Mais le nouveau fut le régne des ſens ;
Et ſon auteur, des mortels trop puiſſans
Faiſant par-là germer l'orgueil ſuprême,
Les trahit tous, & ſe trahit lui-même.
Car les géans fiers d'avoir de leurs mains
Forgé des fers au reſte des humains,
Et de ſe voir par la force & la guerrre
Vainqueurs du monde & tyrans de la terre ;
A Jupiter, par de nouveaux excès,
Firent encor redouter leurs ſuccès ;
Et leur orgueil s'élevant une route
Pour le détruire, ils l'euſſent fait ſans doute,
Si tous les dieux, par lui-même bannis,
Pour le ſauver ne s'étoient réunis,
Et renverſant les maſſes entaſſées
Par ces ingrats juſqu'aux cieux exhauſſées,
N'euſſent enfin ſous ces monts embraſés
Enſéveli leurs reſtes écraſés.
Le haut Olympe en ſes antres humides
Vit bouillonner le ſang des Aloïdes :
Sous Pélion Mimas fut abîmé ;
Et dans le creux de ſon gouffre enflâmé,
Le mont voiſin de l'amante d'Alphée
S'ébranle encore aux fureurs de Typhée.
Mais votre cœur facile à s'irriter,
Dieux outragés, ne put ſe contenter
D'une pénible & douteuſe victoire,
Où le péril fut plus grand que la gloire.

Des immortels le redoutable roi,
Jupiter même avoit pâli d'effroi;
Et ce monarque auſſi puiſſant que juſte,
Vous aſſemblant devant ſon thrône auguſte,
En ce diſcours conforme à vos ſouhaits,
Vous fit à tous entendre ſes decrets:
 Enfans du ciel, aſſemblée immortelle,
Dont le courage intrépide & fidelle
Contre l'effort d'un complot inſolent
Vient d'affermir mon thrône chancelant:
Par vos efforts ſoutenus du tonnerre,
Les attentats des enfans de la terre
Viennent enfin de retomber ſur eux;
Et les horreurs d'un châtiment affreux
Ont expié l'audace forcenée
Contre les cieux ſi long-temps mutinée.
Mais un affront par les dieux enduré,
Bien que puni, n'eſt jamais réparé;
Et je ne puis mettre en oubli l'injure
Faite à mon rang par leur race parjure,
Qu'en m'éloignant d'un ſéjour déteſté,
Théâtre impur de leur impiété.
Suivez moi donc: venez, troupe choiſie,
Goûter en paix la céleſte ambroſie,
Loin d'une terre importune à nos yeux;
Et chez le ciel, pere commun des dieux,
Allons chercher dans un plus noble étage
Notre demeure & notre vrai partage.

A ce discours chacun fait éclater
Son allégresse; & sans plus consulter,
Tout ce grand chœur qu'un même zèle anime
A se rejoindre à son auteur sublime,
Part, vole, arrive; & semblable à l'éclair,
Ayant franchi les vastes champs de l'air,
Au firmament, demeure pacifique
Du dieu des cieux, reprend sa place antique.
Le ciel les voit inclinés devant lui;
Et d'un souris, garant de son appui,
Rendant le calme à leur ame incertaine:
Je sçais, dit-il, quel motif vous amene;
Et je consens à régler entre vous
Le grand partage où vous aspirez tous.
Dans mes états, comme aîné de ma race,
Saturne aura la plus illustre place;
Un vaste globe élevé jusqu'à moi
Est le séjour dont je l'ai nommé roi.
Entre les dieux nés pour lui rendre hommage,
Trois seulement auront leur appanage:
Le reste en cercle autour de lui placés,
A le servir ministres empressés,
Lui formeront une cour sans égale,
Digne d'un dieu que ma faveur signale.
Au second rang Jupiter & sa cour,
Plus loin de moi, mais plus voisins du jour,
Etabliront leur régne & leur puissance;
Et près de lui postés pour sa défense,

Quatre grands dieux marchant ſous ſes drapeaux,
Lui ſerviront de garde & de flambeaux.
Mars & Vénus, & Mercure ſon frere,
Iront, comme eux, régir chacun leur ſphere.
Phœbus enfin de mes feux éclairé,
Phœbus, l'honneur de l'Olympe ſacré,
Ira ſur vous, ſur la nature entière,
Dans le Soleil répandre ſa lumière.
Telle eſt pour vous la faveur de mes loix :
Jouiſſez-en. Partez. Mais toutefois
En vous donnant de ſi pompeux domaines,
Ne croyez pas que j'adopte vos haines,
Ni que je veuille au gré de vos chagrins
Abandonner la terre à ſes deſtins.
Aux dieux créés les paſſions permiſes
Sont devant moi tremblantes & ſoumiſes ;
Le ciel, auteur de tant d'êtres ſemés,
N'obéit point aux ſens qu'il a formés.
Je prétends donc que l'unique déeſſe,
Qui, ſous mes loix, préſide à la ſageſſe,
Minerve, dis-je, appui de mes autels,
Au lieu de vous, reſte près des mortels,
Pour éclairer de ſes vives lumières
L'obſcurité de leurs foibles paupières.
Allez, ma fille, allez chez les humains
Faire obſerver mes ordres ſouverains :
Guidez leurs pas, ſoutenez leur foibleſſe ;
Dans leurs eſprits verſez votre richeſſe :

Daignez enfin dans les terreſtres lieux
Leur tenir lieu de tous les autres dieux.
Ils trouveront en vous leur bien ſolide.
Nul dieu ne manque où Minerve réſide.
  Il dit : Minerve attentive à ſa voix,
Sans répliquer, ſe ſoumet à ſes loix,
Vient ſur la terre, & cherchant un aſyle
Où ſes clartés puiſſent la rendre utile
Au bien commun de tous ſes habitans,
Choiſit la cour de ces rois éclatans,
Race des dieux, que le ciel par ſa grace
Voulut choiſir pour regner en ſa place.
Dans ces conſeils, dont les directions
Font le deſtin de tant de nations,
Elle s'avance, & cherchant à leur luire :
Je viens, dit-elle, ici-bas vous inſtruire
A rendre heureux tous les peuples divers,
Qui ſous vos loix rempliſſent l'univers.
Vous apprendrez ſous mes ordres ſuprêmes
A les régir, à vous régir vous-mêmes.
Je ſuis Minerve : Ecoutez mes leçons.
Quoi ! vous fuyez, & mépriſez mes ſons ?
Ah, je le vois ; la Politique injuſte
A déjà pris chez vous ma place auguſte !
Hélas, mortels, je pleure votre ſort.
L'autorité n'eſt point de mon reſſort ;
Et je ne puis de mes céleſtes flâmes,
Malgré vous-même, illuminer vos ames.

Allons chercher au séjour de Thémis
D'autres mortels plus doux & plus soumis.
Mais, juste ciel ! Quelle Gorgone horrible
Tient son empire en cet antre terrible ?
C'est la Chicane. Autour d'elle assemblés
De sa fureur cent ministres zélés
Viennent tous d'elle apprendre la science
De devenir fourbes en conscience,
Doux sans douceur, justes sans équité,
Et scélérats avec intégrité.
Fuyez, déesse, un gouffre si profane,
De l'injustice abominable organe.
Votre sagesse, ô divine Pallas,
Ne doit point être où l'équité n'est pas.
Chez les humains cherchez d'autres asyles;
Et dans des lieux plus nobles, plus tranquilles,
Allez trouver ces sages épurés,
De vos rayons par l'étude éclairés,
Qui dans le sein de la philosophie
A vous chercher ont consumé leur vie:
Mortels divins, qui n'aspirant qu'à vous,
Méritent seuls vos regards les plus doux.
Minerve y court; mais, ô soin inutile !
De ses vapeurs la Chimère subtile,
Reine absolue, avoit déjà surpris
Ces vains mortels d'illusions nourris,
Qui sur la foi de leurs foibles systêmes,
Connoissant tout, sans se connoître eux-mêmes,

Cherchent hors d'eux, privés des vrais ſecours,
La Vérité qui les fuira toujours.
Ainſi par-tout, dans les cours, dans les villes,
Ne trouvant plus que des ames ſerviles,
De foibles cœurs, eſclaves enchantés
Des paſſions leurs ſeules déïtés,
L'humble Minerve, au bout de ſa carrière,
Choiſit enfin pour retraite dernière
Ces lieux divins, ces temples fortunés,
A la Sageſſe aſyles deſtinés,
Où chaque jour du ciel même ſon père
Portant ſur eux l'auguſte caractère,
De ſes autels les miniſtres ſacrés
Viennent dicter ſes ordres révérés.
Mais elle y voit l'ambition perfide
Fouler aux piés la piété timide,
La piété, ſon unique ſoutien,
Sans qui vertus, ſageſſe, tout n'eſt rien.
Après ce coup, la retraite céleſte
Eſt deſormais la ſeule qui lui reſte.
Le ciel lui-même approuve ſon deſſein :
Venez, ma fille, & rentrez dans mon ſein ;
Soyez, dit-il, ma compagne éternelle.
L'homme a trahi ma bonté paternelle ;
Il a rendu mes bienfaits ſuperflus.
Mais, c'en eſt fait, il n'en jouira plus.
Tous les mortels ont mérité ma haine :
Et ſi jamais ma bonté ſouveraine

Sur quelqu'un d'eux daigne répandre encor
De vos clartés le précieux tréſor ,
Je veux du moins que ce rayon de gloire
Ne ſoit pour lui qu'un ſecours tranſitoire ,
Et qu'il n'en ait , au gré de ma bonté ,
Que l'uſufruit ſans la propriété.



ALLÉGORIE V.

LA VÉRITÉ.

AU pied du mont où le fils de Latone
Tient son empire, & du haut de son thrône
Dicte à ses sœurs les sçavantes leçons,
Qui de leurs voix régissent tous les sons,
La main du Temps creusa les voûtes sombres
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là de serpents nourrie & dévorée
Veille l'Envie honteuse & retirée,
Monstre ennemi des mortels & du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troubles & clignotans,
De feux obscurs sont chargés en tout temps.

Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui les gêle & les brûle,
Et qui de-là porté dans tout ſon corps,
En fait mouvoir les horribles reſſorts.
Son front jaloux, & ſes lèvres éteintes,
Sont le ſéjour des ſoucis & des craintes:
Sur ſon viſage habite la pâleur,
Et dans ſon ſein triomphe la douleur,
Qui, ſans relâche, à ſon ame infectée
Fait éprouver le ſort de Prométhée.
Mais tous les maux, dont ſa rage s'aigrit,
N'égalent point le mal qu'elle ſouffrit,
Lorſqu'au milieu des nymphes du Parnaſſe
L'humble Vertu venant prendre ſa place,
Le front couvert des lauriers d'Apollon,
Parut au haut de leur double vallon.
Quoi! dans des lieux où j'ai reçu naiſſance,
Où, de tout temps, j'exerce ma puiſſance,
Une étrangère, au mépris de mes droits,
Viendra régner, & m'impoſer des loix?
Ah! renonçons au titre d'immortelle,
Et périſſons, ou vengeons-nous, dit-elle.
De ſa caverne elle ſort à l'inſtant,
Et de ſanglots le cœur tout palpitant,

Devant la Fraude impie & meurtrière
Heurle en ces mots sa dolente prière :
Ma chere sœur, car dans ses flancs hideux
L'obscure Nuit nous forma toutes deux,
Ton ennemie insultant à nos haines
Va pour jamais nous charger de ses chaînes:
Si tu ne viens par d'infaillibles coups
Prêter main-forte à mon foible courroux,
Par ton maintien si tranquille & si sage,
Par la douceur de ton humble langage,
Par ton sourire & par tes yeux dévots;
Enfin, ma sœur, pour finir en deux mots,
Par ce poignard, qui sous ta vaste robe
A tous les yeux se cache & se dérobe.
Du temps qui vole, employons les momens:
Joins ton adresse à mes ressentimens;
Et prévenons par notre heureuse audace
Le déshonneur du coup qui nous menace,
A te servir je cours me préparer,
Reprend la Fraude; & sans plus différer,
La nuit éclose, elle assemble autour d'elle
Les Trahisons, sa légion fidèle,
Et le Mensonge aux regards effrontés,
Et le Désordre aux bras ensanglantés,

Qui, ſecondés du Silence timide,
Volent au temple où la Vertu réſide.
Dans un déſert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert ſur ſes autels,
Et des douceurs de ſon humble retraite
Elle vivoit contente & ſatisfaite.
Là pour défenſe & pour divinité
Elle n'avoit que ſa ſécurité.
L'aimable Joie à ſes régles ſoumiſe,
La Liberté, l'innocente Franchiſe,
L'Honneur enfin, partiſan du grand jour,
Faiſoient eux ſeuls & ſa garde & ſa cour.
En cet état, imprudente, endormie,
Contre les traits de ſa noire ennemie,
Sur quel ſecours appuyer ſon eſpoir?
On prévient mal ce qu'on n'a ſçu prévoir.
Bientôt l'effort de la troupe infernale
Sans nul péril contre elle ſe ſignale.
Pour tout appui ſes compagnes en pleurs
Avec ſes cris confondent leurs douleurs.
On lui ravit encor tout ce qu'elle aime:
On les diſſipe, on la chaſſe elle-même.
De ſon bandeau, de ſes voiles ſacrés,
Ses oppreſſeurs pompeuſement parés,

Chez les humains courant de place en place,
Font en tous lieux reſpecter leur grimace.
Mais c'eſt trop peu de cette ſeule erreur,
Pour aſſouvir leur maligne fureur.
De ſes habits par leurs mains dépouillée,
Des leurs encore elle ſe voit ſouillée;
Et l'univers ſimple & peu ſoupçonneux
Les hait en elle, & la chérit en eux.
Ainſi par-tout, ſolitaire, bannie,
Traînant ſa peine & ſon ignominie,
De tant de dons il ne lui reſte plus
Que la conſtance & des vœux ſuperflus.
Alors la Fraude encor plus enflâmée,
S'en va trouver la folle Renommée,
Le plus léger de ces oiſeaux pervers,
De qui la voix afflige l'univers:
Obéis-moi, pars, vole, lui dit-elle;
Cours en tous lieux chez la race mortelle
Envenimer les eſprits & les cœurs
Contre l'objet de mes chagrins vengeurs.
Va: devant toi marchera mon génie.
A ce diſcours, l'infâme Calomnie,
Peinte des traits de l'Ingénuité,
Remplit l'oiſeau de ſon ſouffle empeſté;

Et de concert ces deux monſtres agiles
Vont de leurs cris épouvanter les villes.
L'étonnement, le trouble, les clameurs,
Le bruit confus, les ſecrettes rumeurs,
Les faux ſoupçons, & les plaintes amères,
Du peuple, ami des abſurdes chimères,
Etourdiſſant l'eſprit & la raiſon,
Lui font ſans peine avaler le poiſon;
Et la Vertu, victime de l'Envie,
Abandonnée, errante, pourſuivie,
Sans nul eſpoir à ſes malheurs permis,
Eprouve enfin qu'entre les ennemis
Que l'intérêt ou la colère inſpire,
Les plus cruels ſont ceux qu'elle s'attire.
Mais à l'excès ce déſordre porté
Réveille enfin la juſte Vérité.
Du haut des cieux découvrant les cabales,
Et les forfaits de ſes ſombres rivales,
L'œil enflammé, le dépit dans le ſein,
Elle deſcend ſon miroir à la main.
De ſes attraits l'éclatant aſſemblage
Se montre à tous ſans ombre & ſans nuage:
D'un vol leger la victoire la ſuit,
Le jour l'éclaire, & le temps la conduit.

Diſparoiſſez, dit la vierge céleſte,
Voiles trompeurs, ajuſtement funeſte,
Dont ſi long-temps le crime déguiſé
Trompa les yeux du vulgaire abuſé.
Dans ſon vrai jour, de ſa troupe ſuivie,
Laiſſez enfin reparoître l'Envie;
Et de ce monſtre impur & déteſté
Ne cachez plus l'affreuſe nudité.
Voici le temps, fantômes déteſtables,
De vous montrer ſous vos traits véritables.
Dépouillez-vous de vos faux ornemens.
Et toi, reprens tes premiers vêtemens,
Humble Vertu; tes honteux adverſaires
S'offrent déjà ſous leurs vrais caractères:
Pour achever d'abattre leurs ſoutiens,
Il en eſt temps, produis-toi ſous les tiens.
Tous les objets veulent qu'on les compare;
A l'œuvre enfin l'ouvrier ſe déclare.
Relève-toi. Tous ceux dont la raiſon
Eſt le vrai guide, & l'unique horiſon,
Par une illuſtre & glorieuſe eſtime,
Te vengeront de la haine du crime.
Par eux bientôt ſur ſa tête fanés
Reverdiront tes lauriers fortunés.

Et tes rivaux perdant leur avantage,
N'oseront plus te prêter leur visage.
Mais de ton sort l'infaillible bonheur
Sera sur-tout l'inestimable honneur
D'avoir sçu plaire à ce prince adorable,
A ce héros généreux, secourable,
Le plus zélé de mes adorateurs,
Et le plus grand de tous tes protecteurs.
Sous cet appui ton triomphe est facile,
Noble Vertu; son cœur est ton asyle.
C'est dans ce temple où la noble candeur,
La dignité, la solide grandeur,
La foi constante & l'équité suprême,
La Vérité, je me nomme moi-même,
Viennent t'offrir un tribut immortel,
Et nuit & jour encensent ton autel.
C'est-là qu'on trouve au milieu des allarmes
Une ame libre, & sourde au bruit des armes,
Toujours active, & toujours en repos:
Et l'homme encor plus grand que le héros.
A ces couleurs tu dois le reconnoître:
Ce trait suffit. Le temps viendra peut-être
Où je pourrai te peindre ses exploits,
Ses ennemis terrassés tant de fois,

Ce long amas de palmes entassées
Sur les débris de cent villes forcées,
Ses grands destins, & ceux de tant d'états,
Le fruit certain de tant d'heureux combats.
Dans ce moment quelle vaste carrière
Vient de s'ouvrir à sa valeur guerrière!
Ce fier rempart du thrône des Sultans,
Qui défendu par vingt mille Titans,
Sembloit devoir braver Jupiter même,
Rend son hommage au sacré diadême
Du potentat le plus chéri des cieux,
Dont l'univers ait rendu grace aux dieux.
Pour son secours cette Numance altière
A vû l'Europe armer l'Asie entière.
Vain appareil d'un impuissant effort!
Leurs légions, victimes de la mort,
D'un sang impur ont arrosé les herbes;
Tout meurt, ou fuit: & leurs restes superbes
Vont annoncer au Bosphore incertain
Sa délivrance & son bonheur prochain.



ÉPIGRAMMES.

EPIGRAMMES,

LIVRE PREMIER.

EPIGRAMME I.

LE dieu des vers sur les bords du Permesse
Aux deux Vénus m'a fait offrir des vœux:
L'une à mes yeux fit briller la sagesse;
L'autre les ris, l'enjoûment & les jeux.
Lors il me dit : Choisis l'une des deux;
Leurs attributs Platon te fera lire.
Docte Apollon, dis-je au dieu de la lyre,
Les séparer, c'est avilir leur prix:
Laissez-moi donc toutes deux les élire;
L'une pour moi, l'autre pour mes écrits.



EPIGRAMME II.

Ce traître Amour prit à Vénus ſa mère
Certain bijou pour donner à Pſyché :
Puis dans les yeux de celle qui m'eſt chère ,
S'enfuit tout droit , ſe croyant bien caché.
Lors je lui dis : Te voilà mal niché ,
Petit larron ; cherche une autre retraite :
Celle du cœur ſera bien plus ſecrette.
Vraiment , dit-il , ami , c'eſt m'obliger ;
Et pour payer ton amitié diſcrette ,
C'eſt dans le tien que je me veux loger.

EPIGRAMME III.

Prest à deſcendre au manoir ténébreux ,
Jà de Caron j'entrevoyois la barque ,
Quand de Thémire un baiſer amoureux
Me rendit l'ame , & vint frauder la Parque.
Lors de ſon livre Eacus me démarque ,
Et le Nocher tout ſeul l'onde paſſa.
Tout ſeul ? Je faux : mon ame traverſa
Le fleuve noir ; mais Thémire , Thémire ,
En ce baiſer dans mes veines gliſſa
Part de la ſienne , avec quoi je reſpire.

EPIGRAMME IV.

LE bon vieillard qui brûla pour Bathylle,
Par amour ſeul étoit ragaillardi :
Auſſi n'eſt-il de chaleur plus ſubtile,
Pour réchauffer un vieillard engourdi.
Pour moi qui ſuis dans l'ardeur du midi,
Merveille n'eſt que ſon flambeau me brûle ;
Mais quand du ſoir viendra le crépuſcule,
Temps où le cœur languit inanimé,
Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer encor, même ſans être aimé.

EPIGRAMME V.

QUELS ſont ces traits qui font craindre Caliſte
Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois ?
Quel eſt ce feu qui brûle à l'improviſte,
Ravage tout, & met tout aux abois ?
Seroit-ce feu ſaint-Elme, ou feu Grégeois ?
Nenni. Ce ſont fléches, ou je m'abuſe.
Encore moins. C'eſt donc feu d'arquebuſe ?
Non. Et quoi donc ? Ce ſont regards coquets,
Jeux de prunelle, en qui flamme eſt incluſe,
Qui brûle mieux qu'arquebuſe & mouſquets.

EPIGRAMME VI.

SUR ſes vieux jours la déeſſe Vénus
S'eſt retirée en un ſaint monaſtère,
Et de ſes biens, propres & revenus,
Ainſi que vous, m'a nommé légataire.
Or de ce legs ſigné devant notaire,
L'exécuteur fut l'aîné de ſes fils.
Mais le matois n'en prit point ſon avis;
Et ſe laiſſa corrompre par vos charmes.
Il vous donna les plaiſirs & les ris,
Et m'a laiſſé les ſoucis & les larmes.

EPIGRAMME VII.

SOUCIS cuiſans au partir de Caliſte
Jà commençoient à me ſupplicier,
Quand Cupidon qui me vit pâle & triſte,
Me dit : Ami, pourquoi te ſoucier ?
Lors m'envoya, pour me ſolacier,
Tout ſon cortége & celui de ſa mère,
Songes plaiſans & joyeuſe chimère,
Qui, m'enſeignant à rapprocher les temps,
Me font jouir, malgré l'abſence amère,
Des biens paſſés, & de ceux que j'attens.

EPIGRAMME VIII.

JE veux avoir, & je l'aimerai bien,
Maîtresse libre & de façon gentille,
Qui soit joyeuse & de plaisant maintien,
De rien n'ait cure, & sans cesse fretille,
Qui, sans raison, toujours cause & babille,
Et n'ait de livre autre que son miroir ;
Car ne trouver pour s'ébattre le soir
Qu'une matrone honnête, prude & sage,
En vérité ce n'est maîtresse avoir ;
C'est prendre femme, & vivre en son ménage.

EPIGRAMME IX.

CERTAIN huissier étant à l'audience,
Crioit toujours : Paix-là, Messieurs, paix-là :
Tant qu'à la fin tombant en défaillance,
Son teint pâlit, & sa gorge s'enfla.
On court à lui. Qu'est-ceci ? Qu'est-ce là ?
Maître Perrin ! à l'aide ! il agonise !
Bessière * vient : on le phlébotomise.
Lors ouvrant l'œil clair comme un basilic :
Voilà, Messieurs, dit-il, sortant de crise,
Ce que l'on gagne à parler en public.

* *Fameux chirurgien.*

EPIGRAMME X.

SUR leurs ſantés un bourgeois & ſa femme
Interrogeoient l'opérateur Barri,
Lequel leur dit : Pour vous guérir, Madame,
Baume plus sûr n'eſt que votre mari.
Puis ſe tournant vers l'époux amaigri :
Pour vous, dit-il, femme vous eſt mortelle.
Las ! dit alors l'époux à ſa femelle,
Puiſqu'autrement ne pouvons nous guérir,
Que faire donc ? Je n'en ſçais rien, dit-elle ;
Mais, par ſaint Jean, je ne veux point mourir.

EPIGRAMME XI.

ELLE a, dit-on, cette bouche & ces yeux
Par qui d'Amour Pſyché devint maîtreſſe ;
Elle a d'Hébé le ſouris gracieux,
La taille libre, & l'air d'une déeſſe.
Que dirai plus ? on vante ſa ſageſſe ;
Elle eſt polie & de doux entretien,
Connoît le monde, écrit & parle bien,
Et de la cour ſçait tout le formulaire.
Finalement il ne lui manque rien,
Fors un ſeul point. Et quoi ? Le don de plaire.

EPIGRAMME XII.

PRÈS de ſa mort une vieille incrédule
Rendoit un moine interdit & perclus :
Ma chere fille, une ſimple formule
D'acte de foi, quatre mots & rien plus.
Je ne ſçaurois. Mon Dieu, dit le reclus,
Inſpirez-moi ! Çà, voudriez-vous être
Perſuadée ? Oui ; je voudrois connoître,
Toucher au doigt, ſentir la vérité.
Hé bien, courage, allons, reprit le prêtre ;
Offrez à Dieu votre incrédulité.

EPIGRAMME XIII.

CERTAIN ivrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur Galénique
Fut appellé. Je trouve ici deux cas,
Fiévre adurante, & ſoif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique,
Qu'il faut guérir la ſoif premiérement.
Lors le fiévreux lui dit : Maître Clément,
Ce premier point n'eſt le plus néceſſaire :
Guériſſez-moi ma fiévre ſeulement ;
Et pour ma ſoif, ce ſera mon affaire.

EPIGRAMME XIV.

CE monde-ci n'eſt qu'une œuvre comique,
Où chacun fait ſes rôles différens.
Là ſur la ſcène, en habit dramatique,
Brillent prélats, miniſtres, conquérans.
Pour nous, vil peuple, aſſis aux derniers rangs,
Troupe futile, & des grands rebutée,
Par nous d'en-bas la pièce eſt écoutée.
Mais nous payons, utiles ſpectateurs;
Et quand la farce eſt mal repréſentée,
Pour notre argent nous ſifflons les acteurs.

EPIGRAMME XV.

A un pied-plat, qui faiſoit courir de faux bruits contre moi.

VIL impoſteur, je vois ce qui te flatte.
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes diſcours : & nouvel Eroſtrate,
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce deſſein tu ſemes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne impoſture.
Mais dans mes vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne ſera proféré ;
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illuſtrer un faquin ignoré.

EPIGRAMME XVI.

PAR passe-temps un cardinal oyoit
Lire les vers de Psyché, comédie ;
Et les oyant, pleuroit & larmoyoit,
Tant qu'eussiez dit que c'étoit maladie.
Quoi, Monseigneur, à cette rapsodie,
Lui dit quelqu'un, tant nous semblez touché ;
Et l'autre jour, au martyre prêché
De saint Laurent, parûtes si paisible ?
Ho, ho, dit-il, tudieu, cette Psyché
Est de l'histoire, & l'autre est de la bible.

EPIGRAMME XVII.

Contre un voleur médisant.

LORSQUE je vois ce moderne Sisyphe
Nous abboyer, je trouve qu'il fait bien.
Mieux vaut encor porter l'hiéroglyphe
D'impertinent, que celui de vaurien.
Il est sauvé, s'il peut trouver moyen
Qu'au rang des sots Phœbus l'immatricule ;
Et semble dire : Auteurs, à qui Catulle
De badiner transmit l'invention,
Par charité rendez-moi ridicule,
Pour rétablir ma réputation.

EPIGRAMME XVIII.

CERTAIN curé, grand enterreur de morts,
Au chœur aſſis récitoit le ſervice.
Certain frater, grand diſſéqueur de corps,
Tout vis-à-vis chantoit auſſi l'office.
Pour un procès tous deux étant émus,
De maudiſſons lardoient leurs *oremus.*
Hom, diſoient l'un, jamais n'entonnerai-je
Un *requiem* ſur cet opérateur ?
Dieu paternel, dit l'autre, quand pourrai-je
A mon plaiſir diſſéquer ce paſteur ?

EPIGRAMME XIX.

*Pour madame *** étant à la chaſſe.*

QUAND ſur Bayard par bois ou ſur montagne
A giboyer vous prenez vos ébats,
Dieux des forêts d'abord ſont en campagne,
Et vont en troupe admirer vos appas.
Amis Sylvains, ne vous y fiez pas.
Car ſes regards ſont ſouvent pires niches
Que feu ni fer ; & cœurs en tel pourchas
Riſquent du moins autant que cerfs & biches.

EPIGRAMME XX.

Pour la même, étant à la représentation de l'opéra d'ALCIDE.

NON, ce n'est point la robe de Nessus
Qui consuma l'amoureux fils d'Alcmène;
Ce fut le feu de cent baisers reçus,
Qui dans son sang couloit de veine en veine.
Il en mourut; & la nature humaine
En fit un dieu que l'on chante aujourd'hui.
Que de mortels, si vous vouliez, Climène,
Mériteroient d'être dieux comme lui!

EPIGRAMME XXI.

Sur la même qui s'occupoit à filer.

CE ne sont plus les trois sœurs de la Fable,
Qui de nos jours font tourner le fuseau.
Une déesse aux mortels plus affable
Leur a ravi le fatal écheveau.
Mais notre sort n'en sera pas plus beau
D'être filé pas ses mains fortunées:
L'Amour, hélas! armé de leur ciseau,
Mieux qu'Atropos tranchera nos années.

EPIGRAMME XXII.

CEPHALE un foir devoit s'entretenir
Avec l'Aurore, au retour de la chaffe :
Il vous rencontre ; & de fon fouvenir,
En vous voyant, le rendez-vous s'efface.
Qui n'eût pas fait même chofe en fa place?
J'euffe failli comme lui fur ce point.
Mais le pauvret, mal tient qui trop embraffe,
Perdit l'Aurore, & ne vous gagna point.

EPIGRAMME XXIII.

ENTRE Racine & l'aîné des Corneilles,
Les Chryfogons fe font modérateurs.
L'un à leur gré paffe les fept merveilles ;
L'autre ne plaît qu'aux verfificateurs.
Or maintenant veillez, graves auteurs,
Mordez vos doigts, ramez comme corfaires,
Pour mériter de pareils protecteurs,
Ou pour trouver de pareils adverfaires.



EPIGRAMME XXIV.

UN maquignon de la ville du Mans
Chez ſon évêque étoit venu conclure
Certain marché de chevaux bas-Normands,
Que l'homme ſaint louoit outre meſure.
Vois-tu ces crins ? Vois-tu cette encolure ?
Pour chevaux Turcs on les vendit au roi.
Turcs, Monſeigneur ? A d'autres. Je vous jure
Qu'ils ſont chrétiens, ainſi que vous & moi.

EPIGRAMME XXV.

UN magiſter, s'empreſſant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil ſe fit apoſtropher,
Dont il tomba, faiſant laide grimace.
Lors un frater s'écria : Place, place :
J'ai pour ce mal un baume ſouverain.
Perdrai-je l'œil, lui dit meſſer Pancrace ?
Non, mon ami ; je le tiens dans ma main.



EPIGRAMME XXVI.

NE vous fiez, bachelettes rusées,
A ce galand qui vous vient épier,
Et que j'ai vu dans nos champs Elisées *
Se promener grave comme un chapier.
Car bien qu'il ait poil noir, teint de pourpier,
Echine large, & poitrine veluë,
Si sçai-je bien qu'Amour en son clapier
Onc n'eut lapin de si mince valuë.

* *Promenade de Paris.*

EPIGRAMME XXVII.

LE teint jauni comme feuilles d'Automne,
Et n'invoquant autre dieu qu'Atropos,
Amour s'en vint, qui me la baillant bonne :
Tais-toi, dit-il, tu trouveras repos.
Je me suis tû, croyant sur ce propos
De ses mignons aller grossir la liste.
Mais c'est pitié. Loin que ce dieu m'assiste,
En me taisant, mon mal devient plus fort.
J'entens, Amour : vous êtes bon sophiste ;
J'aurai repos, oui, quand je serai mort.

EPIGRAMME XXVIII.

Sur une Ode compoſée par un miſérable poëte ſatyrique, à la louange de M. de Catinat.

O Catinat, quelle voix enrhumée
De te chanter oſe uſurper l'emploi ?
Mieux te vaudroit perdre ta renommée,
Que los cueillir de ſi chétif aloi.
Honni ſeras, ainſi que je prévoi,
Par cet écrit. Et n'y ſçais, à vrai dire,
Remède aucun, ſinon que contre toi
Le même auteur écrive une ſatyre.

EPIGRAMME XXIX.

Sur le Dialogue de Platon, intitulé le Banquet.

LORSQU'A Pluton le meſſager Mercure
ut apporté le Banquet de Platon,
fit venir le maître d'Epicure,
t lui dit : Tien, lis-moi ce rogaton.
ors Démocrite, abuſé par le ton,
ut cet écrit, le croyant d'un ſophiſte.
ui fut penaut ? Ce fut le bon Pluton ;
ar ſon rieur devint Panégyriſte.

EPIGRAMME XXX.

DE haut ſçavoir Phœbus ne m'a doté,
Mais des neuf Sœurs je ſçais toucher la lyre ;
Groſſe chevance oncques ne m'a tenté,
Mais peu de biens ont de quoi me ſuffire ;
Amour me tint long-temps ſous ſon empire,
J'ai retrouvé repos & liberté :
Mais ce bien-là, certes je le puis dire,
Si c'en eſt un, je l'ai bien acheté.

Fin du premier Livre.



EPIGRAMMES,

LIVRE SECOND.

EPIGRAMME I.

QUAND pour ravoir ſon épouſe Euridice,
Le bon Orphée alla juſqu'aux enfers,
L'étonnement d'un ſi rare caprice
En fit ceſſer tous les tourmens divers.
On admira bien plus que ſes concerts
D'un tel amour la bizarre ſaillie;
Et Pluton même embarraſſé du choix,
La lui rendit pour prix de ſa folie,
Puis la retint en faveur de ſa voix.



EPIGRAMME II.

DEUX grands Amours, fripons de même race,
S'étoient nichés dans les yeux de Doris ;
Un tiers ſurvient, qui leur a dit : De grace,
Recevez-moi, le reſte eſt déjà pris :
Tant pis pour toi, dirent ces mal-appris,
Qui tout-à-l'heure en deux ou trois bourrades
Le firent cheoir ſur un ſein de criſtal.
Lors il leur dit : Grand-merci, camarades.
Vous êtes bien : moi, je ne ſuis pas mal.

EPIGRAMME III.

ENTREZ, Amours, votre reine s'éveille.
Venez, mortels, admirer ſes attraits.
Déjà l'enfant, qui près d'elle ſommeille,
De ſa toilette a rangé les apprêts.
Mais gardez-vous d'approcher de trop près ;
Car ce fripon, caché dans ſa coëffure,
De temps en temps décoche certains traits,
Dont le trépas guérit ſeul la bleſſure.

EPIGRAMME IV.

De ce bonnet, façonné de ma main,
Je te fais don, me dit un jour ma belle :
Sçache qu'il n'est roi ni prince Romain,
Qui n'enviât faveur si solemnelle.
Malheur plutôt, dis-je, à toute cervelle
Que vous coëffez : le grand diable s'y met.
Va, va, j'en coëffe assez d'autres, dit-elle,
Sans leur donner ni toque ni bonnet.

EPIGRAMME V.

Qui vous aimant, ô fantasque beauté,
Veut obtenir amitié réciproque,
Y parviendra par mépris affecté,
Mieux que par soins, ni gracieux colloque.
Car je connois votre cœur équivoque,
Respect le cabre, amour ne l'adoucit;
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque;
Plus on l'échauffe, & plus se rendurcit.

*

EPIGRAMME VI.

CE pauvre époux me fait grande pitié.
Inceſſamment ſon diable le promène :
Au moindre mot que nous dit ſa moitié,
Il ſe tourmente, il ſuë, il ſe démène.
Fait-elle un pas ? Le voilà hors d'haleine :
Il cherche, il rode, il court deçà, delà.
Hé, mon ami, ne prens point tant de peine :
Tu ſerois bien dupé ſans tout cela.

EPIGRAMME VII.

Pour une Dame nouvellement mariée.

SEIGNEUR Hymen, comment l'entendez-vous ?
Diſoit l'aîné des enfans de Cythère.
De cet objet qui ſemble fait pour nous,
Penſez-vous ſeul être dépoſitaire ?
Non, dit l'Hymen, encor qu'à ne rien taire,
Pour mon profit vous ſoyez peu zélé.
Hé, mon ami, reprit l'enfant aîlé,
Conſerve-nous, ainſi que ta prunelle :
Quand une fois l'Amour s'eſt envolé,
Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aîle.

EPIGRAMME VIII.

JEAN s'eſt lié par conjugal ſerment
A ſon Alix, ſi long-temps recherchée.
Mais quatre mois après le ſacrement,
D'un fruit de neuf elle s'eſt dépêchée.
Jean ſe lamente; Alix eſt bien fâchée:
Mais le public varie à leur égard.
L'un dit qu'Alix eſt trop tôt accouchée,
L'autre que Jean s'eſt marié trop tard.

EPIGRAMME IX.

J'Ai depuis peu vu ta femme nouvelle,
Qui m'a paru ſi modeſte en ſon air,
Si bien en point, ſi diſcrette, ſi belle,
L'eſprit ſi doux, le ton de voix ſi clair,
Bref, ſi parfaite & d'eſprit & de chair,
Que ſi le ciel m'en donnoit trois de même,
J'en rendrois deux au grand diable d'enfer,
Pour l'engager à prendre la troiſiéme.



EPIGRAMME X.

CERTAIN Marquis, fameux par le grand bruit
Qu'il s'eſt donné d'homme à bonne fortune,
Se plaint par-tout que des voleurs de nuit
En ſon logis ſont entrés ſur la brune :
Ils m'ont tout pris, bagues, joyaux, pécune ;
Mais ce que plus je regrette, entre nous,
C'eſt un recueil d'amoureux billets-doux
De cent beautés dont mon cœur fit capture.
Seigneur Marquis, j'en ſuis fâché pour vous ;
Car ces coquins connoîtront l'écriture.

EPIGRAMME XI.

LE vieux Ronſard ayant pris ſes beſicles,
Pour faire fête au Parnaſſe aſſemblé,
Liſoit tout haut ces Odes par articles,
Dont le Public vient d'être régalé.
Ouais, qu'eſt-ceci, dit tout-à-l'heure Horace,
En s'adreſſant au maître du Parnaſſe ?
Ces Odes-là friſent bien le Perrault ;
Lors Apollon bâillant à bouche cloſe :
Meſſieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut ;
C'eſt que l'auteur les devoit faire en proſe.

EPIGRAMME XII.

LE traducteur qui rima l'Iliade,
De douze chants prétendit l'abréger :
Mais par ſon ſtyle auſſi triſte que fade,
De douze en ſus il a ſçu l'allonger.
Or le lecteur, qui ſe ſent affliger,
Le donne au diable, & dit, perdant haleine :
Hé, finiſſez, rimeur à la douzaine !
Vos abrégés ſont longs au dernier point.
Ami lecteur, vous voilà bien en peine ;
Rendons-les courts en ne les liſant point.

EPIGRAMME XIII.

HOUDART n'en veut qu'à la raiſon ſublime,
Qui dans Homère enchante les lecteurs :
Mais Arrouet veut encor de la rime
Déſabuſer le peuple des auteurs.
Ces deux rivaux érigés en docteurs,
De poëſie ont fait un nouveau code :
Et banniſſant toute règle incommode,
Vont produiſant ouvrages à foiſon,
Où nous voyons que pour être à la mode,
Il faut n'avoir ni rime ni raiſon.

EPIGRAMME XIV.

LEGER de queuë & de ruses chargé,
Maître Renard se proposoit pour règle:
Léger d'étude & d'orgueil engorgé,
Maître Houdart se croit un petit aigle.
Oyez-le bien : vous toucherez au doigt
Que l'Iliade est un conte plus froid
Que Cendrillon, Peau-d'âne ou Barbe bleuë.
Maître Houdart, peut être on vous croiroit :
Mais par malheur vous n'avez point de queuë.

EPIGRAMME XV.

DEPUIS trente ans un vieux berger Normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modele ;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout. Chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison ;
Et n'est Caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, Caillettes ont raison ;
C'est le pédant le plus joli du monde.

EPIGRAMME XVI.

PAR trop bien boire, un curé de Bourgogne
De son pauvre œil se trouvoit déferré.
Un docteur vient : Voici de la besogne
Pour plus d'un jour : Je patienterai.
Çà vous boirez.... Hé bien soit, je boirai.
Quatre grands mois.... Plutôt douze, mon maître.
Cette ptisanne. A moi ? reprit le prêtre.
Vade retrò. Guérir par le poison ?
Non, par ma soif. Perdons une fenêtre,
Puisqu'il le faut ; mais sauvons la maison.

EPIGRAMME XVII.

A un Critique moderne.

APRÈS avoir bien sué pour entendre
Vos longs discours doctement superflus,
On est d'abord tout surpris de comprendre
Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.
Monsieur l'Abbé, dont les tons absolus
Seroient fort bons pour un petit monarque,
Vous croyez être au moins notre Aristarque :
Mais apprenez, & retenez-le bien,
Que qui sçait mal, vous en êtes la marque,
Est ignorant plus que qui ne sçait rien.

EPIGRAMME XVIII.

A Son portrait, certain rimeur braillard
Dans un logis se faisoit reconnoître :
Car l'ouvrier le fit avec tel art,
Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.
Ha le voilà : c'est lui, dit un vieux reître ;
Et rien ne manque à ce visage-là
Que la parole. Ami, reprit le maître,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

EPIGRAMME XIX.

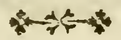
UN viel abbé sur certains droits de fief
Fut consulter un juge de Garonne,
Lequel lui dit : Portez votre grief
Chez quelque sage & discrete personne.
Conseillez-vous au Palais, en Sorbonne.
Puis quand vos cas seront bien décidés,
Accordez-vous, si votre affaire est bonne ;
Si votre cause est mauvaise, plaidez.

EPIGRAMME XX.

TRois choſes ſont que j'admire à part moi :
La probité d'un homme de finance,
La piété d'un confeſſeur du roi,
Un riche abbé pratiquant l'abſtinence.
Pourtant, malgré toute leur diſſonance,
Je puis encor ces trois points concevoir.
Mais pour le quart, je m'y perds, plus j'y penſe.
Et quel eſt-il ? L'orgueil d'un manteau noir.

EPIGRAMME XXI.

L'HOMME créé par le fils de Japet,
N'eut qu'un ſeul corps, mâle enſemble & femelle.
Mais Jupiter de ce tout ſi parfait
Fit deux moitiés, & rompit le modelle.
Voilà d'où vient qu'à ſa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit, ah ! la voilà, c'eſt elle !
Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'eſt point.



EPIGRAMME XXII.

AVEC les gens de la cour de Minerve
Desirez-vous d'entretenir la paix ?
Louez les bons, pourtant avec réserve :
Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.
On ne doit point pour semblables méfaits,
En purgatoire aller chercher quittance ;
Car il est sûr qu'on ne mourut jamais
Sans en avoir fait double pénitence.

EPIGRAMME XXIII.

SI de Noé l'un des enfans maudit
De son Seigneur perdit la sauve-garde,
Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,
Surpris son pere en posture gaillarde :
Mais c'est qu'ayant fait cacher sa guimbarde
Au fond de l'arche, en guise de relais,
Il en tira cette espèce bâtarde,
Qu'on nomme Gens de robe & de palais.



EPIGRAMME XXIV.

MONSIEUR l'abbé, vous n'ignorez de rien,
Et ne vis onc mémoire ſi féconde.
Vous perorez toujours, & toujours bien,
Sans qu'on vous prie & ſans qu'on vous réponde.
Mais le malheur c'eſt que votre faconde
Nous apprend tout, & n'apprend rien de nous.
Je veux mourir, ſi pour tout l'or du monde
Je voudrois être auſſi ſçavant que vous.

EPIGRAMME XXV.

AMI, croi-moi : cache bien à la cour
Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître;
C'eſt le moyen d'y devenir un jour
Puiſſant Seigneur, & favori peut-être.
Et favori ? qu'eſt cela ? C'eſt un être,
Qui ne connoît rien de froid ni de chaud,
Et qui ſe rend précieux à ſon maître,
Par ce qu'il coûte, & non par ce qu'il vaut.

EPIGRAMME XXVI.

Tout plein de ſoi, de tout le reſte vuide,
Le petit homme étale ſon ſçavoir;
Jaſe de tout, gloſe, interrompt, décide,
Et ſans eſprit veut toujours en avoir;
Car ſon babil qu'on ne peut concevoir,
Tient toujours prêts contes bleus à vous dire,
Ou froids dictons que pourtant il admire.
Et de là vient que l'archigodenot
Depuis trente ans que ſeul il ſe fait rire
N'a jamais ſçu faire rire qu'un ſot.

EPIGRAMME XXVII.

Doctes héros de la ſecte moderne,
Comblés d'honneurs & de gloire enfumés,
Défiez-vous du temps qui tout gouverne;
Craignez du ſort les jeux accoutumés.
Combien d'auteurs, plus que vous renommés,
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage?
Non que n'ayez tout l'eſprit en partage
Qu'on peut avoir; on vous paſſe ce point.
Mais ſçavez-vous qui fait vivre un ouvrage?
C'eſt le génie; & vous ne l'avez point.

EPIGRAMME XXVIII.

GACON, rimailleur ſubalterne,
Vante Perſon le barbouilleur ;
Et Perſon, peintre de taverne,
Prône Gacon le rimailleur.
Or en cela certain railleur
Trouve qu'ils ſont tous deux fort ſages ;
Car ſans Gacon & ſes ouvrages,
Qui jamais eût vanté Perſon ?
Et ſans Perſon & ſes ſuffrages,
Qui jamais eût prôné Gacon ?

EPIGRAMME XXIX.

Aux Journaliſtes de Trévoux.

PETITS auteurs d'un fort mauvais Journal,
Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
Pour dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal ;
Ou taiſez-vous ſur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, & l'y trouvez très-bien :
Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres,
De quoi louer, & nous n'y trouvons rien.

EPIGRAMME XXX.

Aux mêmes.

GRANDS reviſeurs, courage, eſcrimez-vous:
Apprêtez-moi bien du fil à retordre.
Plus je verrai fumer votre courroux,
Plus je rirai; car j'aime le déſordre.
Et je l'avoue, un auteur qui ſçait mordre,
En m'approuvant peut me rendre joyeux:
Mais le venin de ceux du dernier ordre
Eſt un parfum que j'aime cent fois mieux.

Fin du ſecond Livre.



EPIGRAMMES,

LIVRE TROISIÈME.

EPIGRAMME I.

EST-ON héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux? Tibere eut cet honneur.
Eſt-on héros en ſignalant ſes haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Eſt-on héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler, juſqu'à ſon maître.
Mais de ſon ire éteindre le ſalpêtre,
Sçavoir ſe vaincre, & réprimer les flots
De ſon orgueil, c'eſt ce que j'appelle être
Grand par ſoi-même; & voilà mon héros.



EPIGRAMME II.

A M. le Duc de Bourgogne.

MARS & l'Amour au jour de votre fête,
De même ardeur pour vous se sont épris;
L'un de lauriers ornera votre tête,
L'autre y joindra ses myrthes favoris.
Jeune héros, l'un & l'autre ont leur prix:
Mars fut toujours ami de Cythérée.
Vous trouverez les myrthes plus fleuris,
Et les lauriers de plus longue durée.

EPIGRAMME III.

A Madame d'Ussé: les deux dons.

LEs dieux jadis vous firent pour tributs
Deux de leurs dons d'excellente nature:
L'un avoit nom, Ceinture de Vénus,
Et l'autre étoit la Bourse de Mercure.
Lors Apollon dit, par forme d'augure:
De celle-ci largesse elle fera,
De l'autre non; car jamais créature
De son vivant ne la possédera.

EPIGRAMME IV.

Les Souhaits.

ETRE l'Amour quelquefois je desire,
Non pour régner sur la terre & les cieux ;
Car je ne veux régner que sur Thémire :
Seule elle vaut les mortels & les dieux.
Non pour avoir le bandeau sur les yeux ;
Car de tout point Thémire m'est fidelle.
Non pour jouir d'une gloire immortelle ;
Car à ses jours survivre je ne veux :
Mais seulement pour épuiser sur elle
Du dieu d'Amour & les traits & les feux.

EPIGRAMME V.

A M. Rouillé.

MYRTHES d'Amour, Pampres du dieu de l'Inde,
Ne sont moissons dont je sois fort chargé ;
En qualité de citoyen du Pinde,
Le laurier seul est le seul bien que j'ai.
Bien qu'en soyez noblement partagé,
Ne dédaignez pourtant notre guirlande ;
Car ce laurier dont je vous fais offrande,
Ressemble assez aux faveurs d'une Iris.
Ce don commun devient de contrebande :
Mais, est-il rare ? il vaut encor son prix.

EPIGRAMME VI.

A M. d'Ussé.

MAÎTRE Vincent, ce grand faiseur de lettres,
Si bien que vous n'eût sçu prosaïser.
Maître Clément, ce grand faiseur de métres,
Si doucement n'eût sçu poëtiser :
Phœbus adonc va se désabuser
De son amour pour la docte fontaine,
Et connoîtra que pour bons vers puiser,
Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hippocrène.

EPIGRAMME VII.

Contre Montfort.

DANS une troupe avec choix ramassée
On produisit certains vers languissans.
Chacun les lut ; on en dit sa pensée :
Mais sur l'auteur on étoit en suspens,
Lorsque Montfort présenta son visage,
Et l'embarras fut terminé d'abord ;
Car par Montfort on reconnut l'ouvrage,
Et par l'ouvrage on reconnut Montfort.

EPIGRAMME VIII.

Contre un Marguillier.

J'AVOIS frondé le culte & les myſtères,
Dont à la Chine on s'eſt embarraſſé,
Et Briſacier dans ſes lettres auſtères
Me paroiſſoit juſtement courroucé.
Mais quand je vois Sire Alain encenſé,
Je ſuis forcé d'abjurer mes paroles,
Et de ſouſcrire à l'hommage inſenſé,
Que les Chinois rendent à leurs idoles.

EPIGRAMME IX.

Contre Longepierre.

LONGEPIERRE le tranſlateur,
De l'antiquité zélateur,
Imite les premiers fidèles,
Qui combattoient juſqu'au trépas
Pour des vérités immortelles,
Qu'eux-mêmes ne comprenoient pas.



EPIGRAMME X.

Contre le même.

A Voir Perrault & Longepierre,
Chacun de ſon parti vouloir régler le pas,
Ne diroit-on pas d'une guerre,
Dont le ſort eſt remis aux ſoins de deux Goujats?

EPIGRAMME XI.

Sur l'aventure de l'évêque de Nîmes, qui s'étoit ſauvé par la fenêtre pour échapper à ſes créanciers.

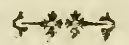
Pour éviter des Juifs la fureur & la rage,
Paul dans la ville de Damas,
Deſcend de la fenêtre en bas :
La Pariſiere, en homme ſage,
Pour éviter ſes créanciers,
En fit autant ces jours derniers.
Dans un ſiécle tel que le nôtre
On doit être ſurpris, je crois,
Qu'un de nos prélats une fois
Ait ſçu prendre ſur lui d'imiter un Apôtre.

EPIGRAMME XII.

Pour disculper ses œuvres insipides,
Danchet accuse & le froid & le chaud.
Le froid, dit-il, fit choir mes *Héraclides*;
Et la chaleur fit tomber mon *Lourdaut*.
Mais le public qui n'est point en défaut,
Et dont le sens s'accorde avec le nôtre,
Dit à cela, taisez-vous, grand nigaud :
C'est le froid seul qui fit choir l'un & l'autre.

EPIGRAMME XIII.

Un gros garçon qui creve de santé,
Mais qui de sens a bien moins qu'une buse;
De m'attaquer a la témérité,
En médisant de ma gentille muse;
De ce pourtant ne me chaut, & l'excuse;
Car demandant à gens de grand renom
S'il peut mon los m'ôter par telle ruse,
Ils m'ont tous dit assurément que non.



EPIGRAMME XIV.

PAUL, de qui la vraie épithète
Eſt celle d'ennuyeux parfait,
Veut encore devenir poëte,
Pour être plus ſûr de ſon fait.
Sire Paul, je crois en effet,
Que cette voie eſt la plus ſûre :
Mais vous euſſiez encor mieux fait
De laiſſer agir la nature.

EPIGRAMME XV.

A Pradon qui avoit fait une ſatyre pleine d'invectives contre Deſpréaux.

AU nom de Dieu, Pradon, pourquoi ce grand courr
Qui contre Deſpréaux exhale tant d'injures ?
Il m'a berné, me direz vous :
Je veux le diffamer chez les races futures.
Et croyez-moi, laiſſez d'inutiles projets.
Quand vous réuſſiriez à ternir ſa mémoire,
Vous n'avanceriez rien pour votre propre gloire,
Et le grand Scipion * ſera toujours mauvais.

* *Tragédie de Pradon.*

EPIGRAMME XVI.

Conte du Pogge.

UN Fat partant pour un voyage,
Dit qu'il mettroit dix mille francs,
Pour connoître un peu par uſage
Le monde avec ſes habitans.
Ce projet peut vous être utile,
Reprit un rieur ingénu :
Mais mettez-en encor dix mille,
Pour ne point en être connu.

EPIGRAMME XVII.

EN ſon lit une Damoiſelle
Attendoit l'inſtant de ſa mort :
Un Capucin brûlant de zèle,
Lui dépêchoit ſon paſſeport.
Puis il lui dit pour reconfort :
Conſolez-vous, ame fidelle ;
La Vierge eſt là qui vous appelle
Dans la ſainte Jéruſalem :
Dites trois fois, pour l'amour d'elle,
Domine, ſalvum fac regem.

EPIGRAMME XVIII.

TU dis qu'il faut brûler mon livre :
Hélas ! le pauvre enfant ne demandoit qu'à vivre ;
Les tiens auront un meilleur ſort :
Ils mourront de leur belle mort.

EPIGRAMME XIX.

Sur les Fables de LA MOTTE.

DANS les Fables de La Fontaine
Tout eſt naïf, ſimple & ſans fard ;
On n'y ſent ni travail ni peine,
Et le facile en fait tout l'art :
En un mot, dans ce froid ouvrage,
Dépourvu d'eſprit & de ſel,
Chaque animal tient un langage
Trop conforme à ſon naturel.
Dans La Motte-Houdart, au contraire,
Quadrupède, inſecte, poiſſon,
Tout prend un noble caractère,
Et s'exprime du même ton.
Enfin par ſon ſublime organe
Les animaux parlent ſi bien,
Que dans Houdart ſouvent un âne
Eſt un académicien.

EPIGRAMME XX.

Sur le même sujet.

QUAND le graveur Gilot & le poëte Houdart,
Pour illustrer la Fable, auroit mis tout leur art;
C'est une vérité très-sûre
Que le poëte Houdart & le graveur Gilot,
En fait de vers & de gravure,
Nous feront regretter La Fontaine & Calot.

EPIGRAMME XXI.

DEUX gens de bien, tels que Vire * en produit,
S'entreplaidoient sur la fausse cédule
Faite par l'un dans son art tant instruit,
Que de Thémis il bravoit la férule.
Or de cet art se targuant sans scrupule,
Se trouvant seuls sur l'huis du rapporteur:
Signes-tu mieux? voi, disoit le porteur:
T'inscrire en faux seroit vaine défense.
M'inscrire en faux? reprit le débiteur,
Tant ne suis sot: tien, voilà ta quittance.

* *Ville de Normandie.*

EPIGRAMME XXII.

QUAND vous vous efforcez à plaire,
On croit voir l'âne contrefaire
Le petit chien vif & coquet ;
Et si vous vous contentiez d'être
Un sot, tel que Dieu vous a fait,
On craindroit moins de vous connoître.

EPIGRAMME XXIII.

CI gît l'Auteur d'un gros livre
Plus embrouillé que sçavant.
Après sa mort il crut vivre ;
Et mourut dès son vivant.

EPIGRAMME XXIV.

CI-dessous gît Monsieur l'abbé Courtois,
Qui mainte Dame en son temps coqueta,
Et par la ville envoya maintes fois
De billets doux plus d'un duplicata.
Jean, son valet, qui très-bien l'assista,
Souvent par jour en porta plus de dix :
Mais de réponse onc il n'en rapporta.
Or prions Dieu, qu'il leur doint Paradis.

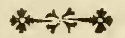
EPIGRAMME XXV.

SOUS ce tombeau gît un pauvre Ecuyer,
Qui tout en eau ſortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vînt eſſuyer,
De Bellegarde ouvrit un premier tome.
Las ! en un rien tout ſon ſang fut glacé.
Dieu faſſe paix au pauvre trépaſſé !

EPIGRAMME XXVI.

A M. le Comte d'ŒTINGUER.

DE tes lectures aſſidues,
Ami, crois-moi, pour quelques jours
Tâche d'interrompre le cours ;
Car pour peu que tu continues,
Je crains, à te parler ſans fard,
Que la mort ſévère & chagrine,
Jugeant peut-être à tout hazard
De ton âge par ta doctrine,
Ne te prenne pour un vieillard.



EPIGRAMME XXVII.

A Monſieur T...

AMI T... ſçais-tu pourquoi
On te fuit comme la Chouette?
Non. Que peut-on reprendre en moi?
Rien, ſinon d'être un peu trop poëte.
Car quelle rage en bonne foi!
Toujours réciter, toujours lire!
Point de paix dedans ni dehors;
Tu me talonnes quand je ſors,
Tu m'attends quand je me retire,
Tu me pourſuis juſques aux bains.
Je lis, tu m'étourdis l'oreille;
J'écris, tu m'arrêtes la main;
Je dors, ton faucet me réveille;
A l'Egliſe je veux prier,
Ton démon me fait renier;
Bref, ſur moi par-tout il s'acharne;
Et ſi je t'enferme au grenier,
Tu récites par la lucarne.
Trop déplorable infirmité!
En veux-tu voir l'énormité?
Bon homme, ingénu, ſerviable;
Tu te fais haïr comme un diable
Avecque toute ta bonté.

EPIGRAMME XXVIII.

TOi qui places impudemment
Le froid Pic au haut du Parnaſſe,
Puiſſes-tu pour ton châtiment
Admirer les airs de Colaſſe !

EPIGRAMME XXIX.

CHRYSOLOGUE toujours opine;
C'eſt le vrai Grec de Juvénal :
Tout ouvrage, toute doctrine
Reſſortit à ſon tribunal.
Faut-il diſputer de phyſique ?
Chryſologue eſt phyſicien.
Voulez-vous parler de muſique ?
Chryſologue eſt muſicien.
Que n'eſt-il point ? Docte critique,
Grand poëte, bon ſcholaſtique,
Aſtronome, grammairien.
Eſt-ce tout ? Il eſt politique,
Juriſconſulte, hiſtorien,
Platoniſte, Cartéſien,
Sophiſte, rhéteur, empyrique.
Chryſologue eſt tout, & n'eſt rien.

EPIGRAMME XXX.

JUSTIFICATION de la précédente Epigramme, à un important de cour qui s'en faifoit l'application.

BIEN que votre ton fuffifant
Prête un beau champ à la fatire,
Ne vous allarmez pas, beau fire ;
Ce n'eft point vous, quant à préfent,
Que ma mufe a voulu décrire.
Et qui donc? Je vais vous le dire :
C'eft un prêtre mal décidé,
Moitié robe, moitié foutane,
Moitié dévot, moitié prophane,
Sçavant jufqu'à l'A B C D,
Et galant jufqu'à la ptifanne.
Le reconnoiffez-vous? Selon.
C'eft celui qui fous Apollon,
Prend foin des haras du Parnaffe,
Et qui fait provigner la race
Des bidets du facré valon.
Le reconnoiffez-vous mieux? Non.
Ouais. Pourtant, fans que je le nomme,
Il faut que vous le deviniez.
C'eft l'aîné des abbés noyés.
Oh, oh, j'y fuis. Ce trait peint l'homme,
Depuis la tête jufqu'aux pieds.

Nam castum esse decet pium Poëtam
Ipsum, versiculos nihil necesse est,
Qui tùm denique habent salem & leporem
Si sint molliculi aut parùm pudici,
Et quod pruriat, incitare possint.

Catull. 16.

EPIGRAMMES,

LIVRE QUATRIÉME.

EPIGRAMME I.

QUAND Prométhée eut les humains formés,
Je veux, dit-il, vous rendre aux dieux pareils;
Par quoi ferez, tels que Priape, armés
De braquemars entre les deux orteils.
Si les forgea tous beaux & bien vermeils:
Les uns petits, & les autres plus grands,
Selon la taille & les corps différens.
Mais fur le point que chaque carabine
S'alloit pofer fur fon vrai parapet,
Survint Bacchus, dont la liqueur mutine
De Prométhée échauffa le toupet.
Dont à la fin le bon fils de Japet
Tout de travers acheva fa befogne;
Et de-là vint, dont c'eft grande vergogne,
Qu'aux corps humains, tant foient-ils apparens,
Harnois d'amour furent mal affortis,
Ayant donné les plus petits aux grands,
Et les plus grands à nous autres petits.

EPIGRAMME II.

D'UN jeune gars de frayeur tout pantois
Frere Remi confeſſoit le péché :
Pere, dit-il, j'ai forniqué ſix fois.
Six fois ? Ho ho ! quel garçon débauché !
Enſuite, ayant ſon tarif épluché,
Pour un roſaire, abſous il le quitta.
Vint un ſecond qui de neuf ſe vanta :
Sa taxe fut d'un roſaire & demi.
Mais le dernier troubla frere Remi,
Car il avoit onze fois fait le cas.
Onze ? Parbieu mon compte n'y vient pas ;
Ce nombre n'eſt dans mes capitulaires.
Lors le frater calculant par ſes doigts,
Morbleu, dit-il, voilà bien des myſtères :
Allez le faire encore une autre fois,
Et pour le tout vous direz deux roſaires.



EPIGRAMME III.

CERTAIN abbé ſe manuéliſoit
Tous les matins, ſongeant à ſa voiſine.
Son confeſſeur l'interrogeant, diſoit :
Vertu de froc, c'eſt donc beauté divine ?
Ha ! dit l'abbé, plus gente chérubine
Ne ſe vit onc : c'eſt miracle d'amour,
Blancheur de lys, cuiſſes faites au tour,
Tetins, dieu ſçait, & croupe de chanoine.
Toujours j'y penſe, & même encore ici
Je fais le cas. Pardieu, çà, dit le moine,
Je le crois bien ; car je le fais auſſi.

EPIGRAMME IV.

D'UN monaſtère à Vénus conſacré
L'abbeſſe étoit prête de rendre l'ame.
Un vieux dragon, de débauche altéré,
Vint en ce lieu pour rafraîchir ſa flâme :
Las ! je me meurs, lui dit la bonne dame,
Je ne ſçaurois. Parbieu, dit le ſoudard,
Voilà de l'or ; envoyez quelque part ;
Mais aviſez pourtant que la donzelle
Ne m'aille ici laiſſer de mauvais fruits.
Ha ! croyez-vous que je veuille, dit-elle,
Tromper quelqu'un en l'état où je ſuis ?

EPIGRAMME V.

AUx pieds d'un moine à barbe vénérable
Un jouvenceau contoit ſes paſſe-temps.
Le jour, bon vin, grand'chere, longue table :
La nuit, tendrons ou veuves de vingt ans.
Le révérend, levant de temps en temps
Les yeux au ciel, diſoit : Vierge Marie !
Quel chien de train ! Quelle chienne de vie !
Las, j'en conviens, & ne ſuis en ce lieu
Pour conteſter, reprit le bon apôtre.
Hé ! ce n'eſt pas la tienne, de pardieu,
Dit le frater; je parle de la nôtre.

EPIGRAMME VI.

DEux Bernardins de diverſes Provinces
De leurs couvens faiſoient deſcription.
Chez nous, dit l'un, moines vivent en princes ;
Cave & cuiſine ont à diſcrétion :
Item, nonains, avec permiſſion
De s'en ſervir quatre fois la journée.
Quatre ? Parbleu, c'eſt pitance bornée,
Dit l'autre moine : on nous le permet huit :
Cinq le matin, & trois l'après-dinée ;
Et ſi j'enrage encor toute la nuit.

EPIGRAMME VII.

UN compagnon difoit fa ratelée
A certain Carme, & s'accufoit à Dieu
D'avoir donné trente fois l'accolée
A fon amie, en même jour & lieu.
Le moine dit : Trente fois vertudieu !
Ouï, dit le gars, par la vertu fecrette
D'une racine. Ami, dit le billette,
A tout pécheur Dieu fait rémiffion :
Or baille-moi ta joyeufe recette,
Et te promets mon abfolution.

EPIGRAMME VIII.

CERTAINS huffarts, ufant du droit de guerre,
Chez un meûnier entrerent fans pitié ;
Puis à fes yeux levant leur cimeterre,
Mirent à mal fa dolente moitié.
Pourtant la fotte, en figne d'amitié,
Du croupion remuoit la charnière.
Dont le mari lui dit : Ha ! boucanière,
Je fuis cocu, tu prens plaifir au cas.
Hélas, mon fils, repartit la meûniere,
C'eft pour fortir plus vîte d'embarras.

EPIGRAMME IX.

UNE nonain par un moine requiſe
Du jeu d'amour, lui dit : Pere Cordon,
Si me faut-il d'abord, peur de ſurpriſe,
Par la chatière aûner votre bourdon ;
Venez ce ſoir à l'heure du pardon.
L'autre n'étant ſûr de ſon allumelle,
Le ſoir venu, fait à la jouvencelle,
Au lieu de lui, tâter ſon compagnon.
Nenni, nenni, je m'y connois, dit-elle ;
C'eſt de pardieu celui de frere Ognon.

EPIGRAMME X.

UN cavalier de Landau revenu,
Très-mal en point, chopinoit chez un Carme.
En chopinant, vit ſur ſon bras charnu
Toile de lin dont la beauté le charme.
Par la mort-bieu, s'écria le gendarme,
Onc tiſſerand ne ſçut avec tel art
Filer chemiſe. Ami, dit le frapart,
Trouſſant ſa robe, il n'eſt que d'être habile:
Vois-tu bien là meſſire Jean Chouart?
C'eſt la quenouille avec quoi je les file.

EPIGRAMME XI.

UN médecin s'accusoit d'avoir fait
De sa Vénus un petit Ganymède.
Le confesseur lui dit : Ha ! bouc infect,
Tison d'enfer, quel démon te possède ?
Pourquoi, trouvant un innocent remède
Contre la chair, te damner pour si peu ?
L'autre répond, qu'il a lû que ce jeu
Rend l'œil plus clair, les visières plus nettes.
Hé gros butor, reprit le moine en feu,
S'il étoit vrai, porterois-je lunettes ?

EPIGRAMME XII.

EN plein chapitre, un moine à son retour
Compte rendoit des frais de son voyage ;
Tant pour le coche, & tant pour le séjour,
Tant pour le vin, & tant pour autre usage.
Puis quand ce vint aux frais du culetage,
Le papelard mit vingt livres tournois.
Lors le prieur lui dit : Par Saint François,
C'est trop payé. Trop payé, dit le drôle ?
Je l'ai tant fait mort-bieu, que chaque fois
Ne coûte pas au couvent une obole.

EPIGRAMME XIII.

UNE fillette accorte & bien apprise
En pleine rue un jour se laissa choir :
Grand vent soufloit, dont sa blanche chemise
De voltiger fit très-bien son devoir ;
Si que chacun sans lunettes put voir
A découvert sa gentille chapelle.
Lors un béat, pour cacher à la belle
Ce que sçavez, mit son chapeau dessus.
Chapeaux à moi ? tirez, tirez, dit-elle :
C'est bien assez d'une main tout au plus.

EPIGRAMME XIV.

DIANTRE soit fait, disoit un passager,
Et de la ville & des dames de Rome.
Chez la donzelle, on poivre l'étranger ;
Chez la matrône, un mari vous assomme.
Et chez qui diable ira donc un pauvre homme ?
Chez les Gitons ? Ami, vous dites bien,
Reprit d'abord un prêtre Italien :
Et n'aurions tous rien de meilleur à faire,
Si ce n'étoit la bulle d'Adrien,
Qui, par malheur, ordonne le contraire.

EPIGRAMME XV.

UN jeune peintre étant dans une église
A contempler certains tableaux connus,
Dit: Je voudrois pour plus de mignardise,
Féminiser un peu ces anges nûs.
Lors une vieille achevant ses agnus,
Lui répliqua: Tai-toi, Jean de Nivelle,
Vois-tu pas bien que si mince allumelle
Jamais ne peut nous faire succomber?
Mais les joyaux, vertuchou de femelle
Plus sont petits, plus vous font regimber.

EPIGRAMME XVI.

CERTAIN chanoine, à la taille légere,
Se confessoit d'avoir fait bricoler
Une nonain. Passons, lui dit le pere:
C'est du Seigneur la vigne travailler.
Plus, une veuve. Allons, c'est consoler
Les affligés. Oui: mais, dit le chanoine,
Ce n'est le tout. Comment? Par Saint Antoine,
Poursuivit-il, j'ai fourbi contre un mur....
Qui? Votre sœur. Ma sœur, reprit le moine;
Et moi ta mere. Adieu. *Remittuntur.*

EPIGRAMME XVII.

UN précepteur logé chez un Génois
Tant procéda, que de fil en aiguille
Il exploita la niéce du bourgeois,
Èt le difciple, & la mere, & la fille.
Le cas fit bruit, & le chef de famille,
Homme prudent, tira mon drôle à part.
Çà, çà, dit il, venez, meffire Oudart,
Sur notre peau confommer vos ouvrages.
C'eft bien raifon que j'en tire ma part,
Puifque c'eft moi qui vous donne des gages.

EPIGRAMME XVIII.

CERTAIN miniftre inftruifant la jeuneffe
D'une nonain qui venoit d'abjurer,
Approchez-moi le vafe de lieffe,
Dit-il, nature eft prête d'opérer;
Venez, Sara, venez, fans différer,
Faire un élu dans la loi proteftante,
Pour me prouver votre converfion.
Las! non pas un, dit-elle, mais cinquante.
Lors le miniftre: O fille de Sion,
S'écria-t-il, que la grace eft puiffante!

EPIGRAMME XIX.

A Deux genoux, une gente pucelle
Se confeſſoit aux pieds d'un cordelier,
Et lui montroit par-deſſous ſa dentelle
L'échantillon d'un tetin régulier.
Lors de la chair le démon familier
Se fit ſentir. Par quoi l'homme d'égliſe
Lui mit ès mains ſon joyeux éguillon.
O qu'eſt ceci, dit la fille ſurpriſe ?
Prenez, prenez, reprit le pénaillon :
C'eſt le cordon de Saint François d'Aſſiſe.

EPIGRAMME XX.

Pour une dame vêtue en cavalier.

Un Caſtillan zélé pour les Laïs
En leur faveur chantoit comme un Orphée.
Un Florentin, pour l'honneur du pays,
Aux ſeuls Gitons élevoit un trophée.
Mais vous voyant en cavalier coëffée,
Chacun changea de goût & de diſcours,
L'Italien jura que pour toujours
Il quitteroit ſa premiere pratique;
Et l'Eſpagnol promit, tout au rebours
De n'exercer que l'amour Socratique.

EPIGRAMME XXI.

UN mandarin de la Société
A des Chinois prêchoit le culte nôtre.
Un bonze ayant quelque temps diſputé,
Sur certains points convint avec l'apôtre.
Dont à part ſoi fort contens l'un & l'autre,
Chacun ſortit en ſe congratulant.
Le moine dit : Graces à mon talent,
De ce Chinois j'ai fait un proſélite :
Béni ſoit Dieu, dit l'autre, en s'en allant,
J'ai converti cet honnête Jéſuite.

EPIGRAMME XXII.

UN Barnabite exploitoit ſœur Colette
Mal à ſon aiſe au travers du parloir.
Ah ! quel travail, lui diſoit la nonette !
Bien mieux au lit ferions un tel devoir.
Ma chere ſœur, reprit le moine noir,
Un tel penſer vient de l'eſprit immonde :
Dieu ne nous fit pour nos aiſes avoir
En ce bas lieu, comme les gens du monde.

*

EPIGRAMME XXIII.

Une novice accusoit un curé
A son prélat d'avoir cueilli sa rose :
Avez-vous là, lui dit l'homme sacré,
Quelque témoin qui contre lui dépose ?
Las ! monseigneur, la cellule étoit close,
Et ne voulus crier, tant j'avois peur
De réveiller madame qui répose
Toutes les nuits avec le promoteur.

EPIGRAMME XXIV.

En un marché passoient avec maint sbire
Deux Florentins que pour crime on brûla ;
Crime galant, tel que l'aurez pu lire
Du beau * Catule & de Caligula.
Peuple assemblé, disoit l'un, me voilà ;
Je suis l'agent, que tu ne t'y méprennes.
Ha ! dit le prêtre, ami, laissons cela :
Ne songez plus aux vanités humaines.

* *Valerius Catulus.*

EPIGRAMME XXV.

UN maître moine exerçoit une sœur
Pendant la nuit, comme on disoit matine.
Mere Christine, en s'en allant au chœur,
Les apperçut avec sœur Clémentine.
Dont celle-ci faisant la diablotine,
Voulut crier & sonner le tocsin.
Laissez, laissez, lui dit mere Christine;
Ne troublons point le service divin.

EPIGRAMME XXVI.

UN verd-galant se confessoit n'aguere,
D'avoir réduit mainte fille aux abois.
Et des garçons? dit le moine. Ah! mon pere,
Je ne suis homme à semblables exploits.
Tant mieux, mon fils: poursuis, si tu me crois,
Dit le frater, je te loue, & pour cause;
Car si ce mal t'arrivoit une fois,
Plus ne voudrois jamais faire autre chose.



EPIGRAMME XXVII.

Le pénitent d'un diſciple d'Elie
Lui racontoit qu'en un lieu débauché,
Il avoit pris de fille aſſez jolie
Le fruit cuiſant de l'amoureux péché.
Le Carme dit : Je n'en ſuis trop fâché;
Aux indévots ſied bien un tel ſalaire.
Jà ne ſeriez de venin entiché
Si, comme nous, portiez le ſcapulaire.

EPIGRAMME XXVIII.

Un quiétiſte, ardent comme un tiſon,
Mettant un ſoir ſon roſſignol en cage,
Le corps en rut, l'eſprit en oraiſon,
Très-ſaintement dépêchoit ſon ouvrage;
Et redoublant maint dévot culetage,
L'eſprit au ciel ſans relâche attaché :
Dieu ſoit.... Dieu ſoit.... dit le ſaint perſonnage,
Dieu ſoit loué, je l'ai fait ſans péché.



EPIGRAMME XXIX.

UN vieux paillard, qu'à Rome on accusoit
De pratiquer l'amour antiphysique,
Vit à Paris un prêtre qu'on cuisoit
Pour même cas dans la place publique.
Hélas, dit-il, le pauvre catholique!
Que n'est-il né Romain ou Ferrarois!
Pour un écu, la taxe apostolique
L'auroit absous du moins quatre ou cinq fois.

EPIGRAMME XXX.

FRERE Conrard, hermite plein de suc,
Trouvant au lit une dame discrette,
Lui fit tourner l'anagramme de luc,
Et de droit fil s'ouvrit la voie étrette.
Que faites-vous, s'écria la levrette?
Ce n'est pas là, c'est plus bas, vous dit-on.
Laissez, laissez, dit l'humble anachorette;
Ceci pour moi n'est encor que trop bon.



EPIGRAMME XXXI.

UN gros prieur de luxure écumant,
Sur un chalit piquoit ſon haridelle,
Et s'échauffoit, jurant & blaſphémant
Comme un Payen; tant qu'enfin la donzelle:
Pour Dieu, mon fils, ne jurez plus, dit-elle:
Vous vous damnez. Cornes de Belzébut,
Dit le frater, vous me la baillez belle:
Suis-je en ce lieu pour faire mon ſalut?

EPIGRAMME XXXII.

UN moine ayant (c'étoit un ſoû-prieur)
D'une nonain vérifié le ſexe,
Las d'encenſer le temple antérieur
Voulut auſſi viſiter ſon annexe.
O vanité ! dit la none perplexe;
Qu'en ſon état l'homme ſe connoît mal!
Que vers le bien ſa route eſt circonflexe!
Un ſoû-prieur trancher du cardinal!



EPIGRAMME XXXIII.

QUi fait l'enfant dans l'amoureux ébat?
Disoit Agnès à sa dame prudente.
Est-ce celui qui sous l'autre s'abat,
Ou bien l'agent qui dessus instrumente?
La dame alors lui dit : Pauvre innocente,
L'enfant se fait par ceux qui sont dessous.
Dieu soit béni, répliqua la suivante!
J'en ai fait un à monsieur votre époux.

EPIGRAMME XXXIV.

UN Cordelier prêchoit sur l'adultère,
Et s'échauffoit le moine en son harnois
A démontrer, par maint bon commentaire,
Que ce péché blesse toutes les loix.
Oui, mes enfans, dit-il, haussant la voix :
J'aimerois mieux, pour le bien de mon ame,
Avoir affaire à dix filles par mois,
Que de toucher en dix ans une femme.

EPIGRAMME XXXV.

En fait d'amour, je le dis & répéte,
Ce n'eſt le tout qu'un minois doux & coint.
Beau naturel n'eſt que joie imparfaite:
Si veux-je encor que l'art s'y trouve joint.
Jeune tendron jà ne me déplaît point:
Mais j'aime mieux gentille douairiere.
Or ſçavez-vous en quoi gît tout le point?
L'une le fait, l'autre le laiſſe faire.

EPIGRAMME XXXVI.

La joie eſt encor dans Paris,
Malgré le temps & la misère;
Et ſubſiſte ſous deux abris
Qui ſont cocus & gens d'affaire.
Dans l'un eſt gentille commère;
En l'autre ſont bons cuiſiniers.
Partant cocus & maltotiers
Sont gens qu'il eſt bon de connoître:
Auſſi les vois-je volontiers:
Mais pour rien ne le voudrois être.

EPIGRAMME XXXVII.

La Gageure.

DEUX jeunes gars, en amour gens d'élite,
Gageoient un jour à qui mieux le feroit.
L'un le fit onze, & tout bas murmuroit;
Mais l'autre en fit quatorze tout de ſuite,
Et dans l'inſtant ſe ſaiſit de l'enjeu.
Le malheureux à certaine donzelle
Conta le cas: Sainte Vierge, dit-elle,
Eſt-il permis de perdre à ſi beau jeu!

EPIGRAMME XXXVIII.

La voie du Salut.

AVEC ſcandale un peintre en ſon taudis
Entretenoit gentille chérubine.
Vous, pour le ſûr, & votre concubine,
Dit frere Luc, de Dieu ſerez maudits.
Epouſez-vous : les anges ébaudis
Fête en feront ſur le céleſte cintre.
Epouſons donc, puiſqu'il faut, dit le peintre;
Etre cocu pour gagner paradis.

EPIGRAMME XXXIX.

Le baptiſeur de Juives.

CHez des juives, un paillard moine
Prenoit ſa récréation ;
Surquoi certain grave chanoine
Lui diſoit par compaſſion :
Ami, vous courez riſque d'être
Brûlé comme un porc vif ou mort.
Nenni, pardieu, reprit le prêtre ;
Car je les baptiſe d'abord.

EPIGRAMME XL.

Reméde contre la chair.

UN Guillaumet mâtinoit à confeſſe
Un ſectateur de l'art du Titien.
Quoi? vous peignez, diſoit l'homme de bien;
D'après le nud, bras, tetons, cuiſſe, feſſe,
Le tout à choix! Il n'eſt nul, voire un ſaint
Dont en ce cas la chair ne fût rebelle.
J'ai, dit le peintre, un reméde certain :
J'exploite avant quatre fois mon modelle.

EPIGRAMME XLI.

Complie.

Un Cordelier faisoit l'œuvre de chair,
Et s'ébattoit en fêtoyant sa mie.
Son compagnon lui dit : Frere très-cher,
Pourtant faut-il aller chanter complie.
Lors le frater dit : Parbleu je m'oublie,
Sus : haut le cul, dépêchons-nous, Gogo.
Je reviendrai, si Dieu me prête vie,
Dès que j'aurai chanté *Tantum ergò.*

EPIGRAMME XLII.

Le Dévot.

Quoi ! faire cas d'un plaisir qui ne dure !
Ah ! renoncez à celui de nature,
Disoit un jour un dévot très-outré.
Le gars auquel fut ainsi remontré,
Lui répliqua : Vous sçavez mal conclure.
Bon pour celui qui pourroit se lasser,
Et s'abattroit d'une seule aventure :
Mais mon plaisir est de recommencer.

EPIGRAMME XLIII.

Le pieux ſouhait.

POUR confeſſer femelle de vingt ans
Par un matin arriva pere Antoine ;
Près de ſon lit d'abord ſe mit le Moine,
Et tôt après le ribaud fut dedans.
Frere Lubin avec des yeux ardens
Voyoit le tout de loin par la fenêtre :
Mon Dieu ! dit-il alors entre ſes dents,
N'aurai-je pas le bonheur d'être prêtre !

EPIGRAMME XLIV.

Avertiſſement d'un Curé.

DANS un village, au jeudi de l'abſoûte
Certain paſteur dit au peuple amaſſé :
Au moins, enfans, afin que nul n'en doute,
N'allez pas faire ainſi que l'an paſſé.
Tous vos maris, femmes, m'ont confeſſé
Avoir trouſſé leurs voiſines en male :
Et d'entre vous nulle n'a prononcé
Avoir forfait à la foi conjugale.

EPIGRAMME XLV.

La différence de maître Gonin à maître Conin, Doute résolu.

COMTE, par qui Vénus mit en pratique
Tout ce qui peut Damoiselle tenter,
Pour décider ton doute académique,
Point ne nous faut Calepin consulter.
Ce cas je puis, sans trop argumenter,
Te débrouiller en style d'Epigramme.
Qu'ainsi ne soit : On sçait qu'à mainte Dame
Tu fais souvent tour de maître Gonin;
Mais, par ta foi, dis-nous si jamais femme
Ne t'a joué tour de maître Conin?

EPIGRAMME XLVI.

Le Pari.

UN Cordelier, un Billette, un Gendarme
N'avoient qu'Alix pour unique attelier :
On tire au sort, le sort échut au Carme,
Puis au frapart, & puis au cavalier.
Gentil soudart, dit lors le Cordelier,
Jà de long-temps tu n'auras ton aubaine :
Le Carme & moi finirons la douzaine;
C'est la gageure : or ne sois point marri.
En attendant faisons l'œuvre Romaine,
Et pour cela ne perdrai le pari.

EPIGRAMME XLVII.

Sur une Bague envoyée par une Dame à une autre Dame.

BEAU doigt, miniſtre des plaiſirs,
Toi qui ſçais ſoulager les plus ardens deſirs,
Reçois aujourd'hui mon hommage.
Quoiqu'on en puiſſe ſoupçonner,
D'un diamant je veux t'orner,
Et la reconnoiſſance à ce devoir m'engage.

EPIGRAMME XLVIII.

Exhortation d'un Confeſſeur.

AU temps de Pâque un certain jouvenceau
Se confeſſoit, ſuivant l'uſage,
D'avoir un jour ſous un feuillage
Appris quelque terme nouveau
A jeune fille prude & ſage.
Bon, dit le pere : après, que fites-vous ?
Rien de plus contre l'innocence,
Reprit le gars avec un naturel fort doux.
A votre âge, mon fils, je gardois le ſilence ;
Mais j'avois une autre éloquence :
Allez, puiſqu'eſt ainſi, fuyez les rendez-vous.

EPIGRAMME XLIX.

Entretien de quatre Cordeliers.

UN Cordelier frais, gaillard & difpos,
Après dîner, attendant le fervice,
Entretenoit trois autres de propos,
Et leur contoit qu'une jeune novice
L'avoit prié de fourbir fon devant.
Puis il leur dit, fon difcours pourfuivant:
Freres très-chers, qu'euffiez-vous voulu faire?
Les deux ont dit qu'ils euffent pris la haire,
Et que foudain euffent quitté le lieu:
Mais le dernier dit qu'il l'auroit ......
Lors le frater, c'eft bien dit, vertubleu:
Elle le fut, ou la pefte me tue.

EPIGRAMME L.

Le Cordelier charitable.

DEUX Cordeliers, grands débrideurs de Nones,
A frais communs deffervoient un couvent,
Et dirigeoient douze fringantes nones:
C'en étoit fix pour chaque deffervant.
L'un trépaffa dans ces rudes épreuves.
Moi, j'ai bon dos, dit l'autre furvivant:
Morbleu! je veux époufer les fix veuves.

EPIGRAMME LI.

Les belles Fesses.

DU temps des Grecs, deux sœurs disoient avoir
Le plus beau cul, que filles de leur sorte :
La question fut de sçavoir
Laquelle sur l'autre l'emporte.
Sur ce débat un expert étant pris,
A la moins jeune il accorde le prix,
Puis, l'épousant, lui fait don de son ame.
A son exemple un sien frere est épris
De la cadette, & la prend pour sa femme.
Tant fut enfin sur ce point procédé,
Que par les sœurs un temple fut fondé
Au nom de *Vénus belles-fesses.*
Je ne sçais pas à quelle occasion :
Mais c'eût été pour moi le temple de la Grèce,
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

Fin des Epigrammes.



POESIES DIVERSES.

EPITHALAME.

De votre fête, Hymen, voici le jour :
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Quand Jupiter, pour complaire à Cybelle,
Eut pris congé du joyeux célibat,
Il épousa, malgré la parentelle,
Sa sœur Junon par maximes d'état.
Nôces jamais ne firent tel éclat.
Jamais Hymen ne se fit tant de fête.
Mais au milieu du céleste apparat,
Vénus, dit-on, crioit à pleine tête :

De votre fête, Hymen, voici le jour,
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Vénus parloit en déesse sensée.
Hymen agit en dieu très-imprudent.
L'enfant aîlé sortit de sa pensée :
Dont contre lui l'Amour eut une dent.

Et de-là vint que de colere ardent,
Le petit dieu toujours lui fit la guerre,
L'angariant, le vexant, l'excédant
En cent façons, & chassant sur sa terre.

De votre fête, Hymen, voici le jour :
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Malheur, dit-on, est bon à quelque chose.
Le blond Hymen maudissoit son destin :
Et même Amour, qui jamais ne repose,
Lui déroba sa torche un beau matin.
Le pauvre dieu pleura, fit le lutin.
Amour est tendre & n'a point de rancune :
Tien, lui dit-il, ne sois plus si mutin;
Voilà mon arc : va-t'en chercher fortune.

De votre fête, Hymen, voici le jour :
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Hymen d'abord se met en sentinelle,
Ajuste l'arc; & bientôt apperçoit
Venir à lui jeune & gente pucelle,
Et Bachelier propre à galant exploit.
Hymen tira, mais si juste & si droit,
Que Cupidon même ne s'en put taire.
Ho, ho, dit-il, le compere est adroit,
C'est bien visé. Je n'eusse pu mieux faire.

Amour, Hymen, vous voilà bien remis :
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Or, voilà donc, par les mains d'Hymenée,
D'un trait d'Amour deux jeunes cœurs bleſſés.
J'ai vû ce dieu de fleurs la tête ornée :
Les brodequins de perles rehauſſés ;
Le front modeſte, & les regards baiſſés,
En robe blanche il marchoit à la fête,
Et conduiſant ces amans empreſſés,
Il étendoit ſon voile ſur leur tête.

Amour, Hymen, vous voilà bien remis :
Mais, s'il ſe peut, ſoyez long-temps amis.

Que faiſoient lors les enfans de Cythère ?
Ils ſoulageoient Hymen en ſes emplois.
L'un de flambeaux éclairoit le myſtère,
L'autre du dieu dictoit les chaſtes loix.
Ceux-ci faiſoient réſonner le hautbois,
Ceux-là dauſoient pavane façonnée :
Et tous chantoient en chœur à haute voix :
Hymen, Amour, Amour, ô Hyménée.

Amour, Hymen, vous voilà bien remis :
Mais, s'il ſe peut, ſoyez long-temps amis,

Enfin finale, après maintes Orgies ;
Au benoît lit le couple fut conduit.
Le bon Hymen, éteignant les bougies,
Leur dit : Enfans, bon ſoir & bonne nuit.

Lors Cupidon s'empara du réduit.
Puis maints Amours de rire & de s'ébattre,
Se rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.

Amour, Hymen, vous voilà bien remis :
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Par tel moyen, entre ces dieux illustres
L'accord fut fait, & le traité conclu.
Jeunes époux, faites que de vingt lustres
Traité si doux point ne soit résolu;
Et puissiez-vous devant l'an révolu
Tant opérer, que d'une aimable mère
Naisse un beau jour quelque petit joufflu,
Digne des vœux de l'aïeul & du père !



ÉGLOGUE I.

PALÉMON, DAPHNIS.

PALÉMON.

Quels lieux t'ont retenu caché depuis deux jours,
Daphnis? Nous avons cru te perdre pour toujours :
Chacun fuit, disions-nous, ces champêtres asyles ;
Nos hameaux sont déserts & nos champs inutiles.

DAPHNIS.

O ! mon cher Palémon, ne t'en étonne pas.
Ces lieux pour nos bergers ont perdu leurs appas.
La ville a tout séduit, & sa magnificence
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
Je l'ai vûe à la fin cette grande cité,
Quel éclat ! Mais, hélas, quelle captivité !
Cependant nous courons, fuyant la solitude,
Dans ses murs chaque jour briguer la servitude.
Sous de riches lambris, qui ne sont point à nous,
Devant ses habitans nous ployons les genoux.
J'ai vû même près d'eux nos bergers, nos bergères,
Affecter, je l'ai vû, leurs modes étrangères,
Contrefaire leur geste, imiter leurs chansons,
Et de nos vieux pasteurs mépriser les leçons.

Qui l'eût cru? De nos champs l'agréable peinture,
Ces fertiles côteaux où se plaît la nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,
Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux,
Les troupeaux, les forêts, les prés, les pâturages
Sont pour eux désormais de trop viles images.
Ils sçavent seulement chanter sur leur hautbois
Je ne sçais quel amour inconnu dans nos bois,
Tissu de mots brillans, où leur esprit se joue,
Badinage affecté que le cœur désavoue.
Enfin, te le dirai-je, ô mon cher Palémon!
Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

PALÉMON.

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre?
S'ils ne sont plus bergers, pourquoi veulent-ils l'être?
Le lion n'est point fait pour tracer les sillons,
Ni l'aigle pour voler dans les humbles vallons.
Voit-on le paon superbe, oubliant son plumage,
De la simple fauvette affecter le ramage?
L'amarante, emprunter la couleur du gazon?
Et le loup, des brebis revêtir la toison?

DAPHNIS.

O! si jamais le ciel à nos vœux plus facile,
Faisoit revivre ici ce berger de Sicile,
Qui le premier chantant les bois & les vergers,
Au combat de la flûte instruisit les bergers!

Ou celui qui ſauva des fureurs de Bellone
Ses troupeaux trop voiſins de la triſte Crémone !
Tous deux pleins de douceur, admirables tous deux,
Soit que de deux paſteurs ils décrivent les jeux,
Soit que de Theſtylis l'amoureuſe folie
Reſſuſcite en leurs vers l'art de la Theſſalie :
Quel dieu ſur leurs doux ſons formera notre voix ?
Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades,
Les Silènes tardifs, les humides Naïades,
Et le dieu Pan lui-même, au bruit de nos chanſons
Danſer au milieu d'eux, à l'ombre des buiſſons ?

PALÉMON.

Que faire, cher Daphnis ? Nos regrets ni nos plaintes
Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.
Mais toi, diſciple heureux de ces maîtres vantés,
J'ai vû que de tes ſons nous étions enchantés,
Quand ſous tes doigts legers l'air trouvant un paſſage,
Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image,
Les muſes t'avouoient, & de leurs favoris
Ménalque eût oſé ſeul te diſputer le prix.

DAPHNIS.

Il l'auroit diſputé contre Apollon lui-même ;
Mais le ſoin de ſa voix fait ſon plaiſir ſuprême.
Quant à moi, qui me borne à de moindres ſuccès,
Quelque gloire pourtant a ſuivi mes eſſais ;

Et même nos pasteurs, mais je suis peu crédule,
M'ont quelquefois à lui préféré sans scrupule.

PALÉMON.

J'aime ces vers qu'un soir tu me dis à l'écart.
Ce n'est qu'une chanson simple & presque sans art ;
Mais les timides fleurs, qui se cachent sous l'herbe,
Ont leur prix aussi-bien que le pavot superbe.
De grace, cher Daphnis, tâche à t'en souvenir.

DAPHNIS.

Je m'en souviens. Elle est aisée à retenir.
L'ardente Canicule a tari nos fontaines.
L'aurore de ses pleurs n'arrose plus nos plaines.
On voit l'herbe mourir dans tous les champs voisins.
Le rosier est sans fleurs, le pampre sans raisins.
Qui rend ainsi la terre aride & languissante ?
Faut-il le demander ? Célimène est absente.

PALÉMON.

Et ceux que tu chantois, je m'en suis souvenu,
Quand nous vîmes passer ce berger inconnu.
J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras herbages:
Cependant il languit parmi les pâturages.
J'ai trop bravé l'Amour. L'Amour pour se venger,
Fait périr à la fois & moutons & berger.

DAPHNIS.

La ſuite vaut bien mieux, & ne fut pas perdue :
Notre importun s'enfuit dès qu'il l'eut entendue.
L'Amour eſt dangereux. Mais ce n'eſt point l'Amour,
Qui fait que mon troupeau ſe détruit chaque jour :
C'eſt ce berger malin, dont l'œil ſombre m'alarme,
Qui ſans doute ſur nous a jetté quelque charme.

PALÉMON.

Tu m'en fais ſouvenir. O qu'il fut étonné !
Je crois que de long-temps il ne t'a pardonné.
Mais ſi j'oſois encor te faire une prière :
Te ſouvient-il du jour que dans cette bruyère
Tu chantois, en goûtant la fraîcheur du matin,
Ces beaux vers, imités du grand paſteur Latin :
Revenez, revenez, aimable Galatée ?
Jamais chanſon ne fut à l'air mieux ajuſtée.
Dieux! comme en l'écoutant tout mon cœur fut frapé!
J'ai retenu le chant, les vers m'ont échapé.

DAPHNIS.

Voyons. Depuis ce temps je ne l'ai point chantée.
Revenez, revenez, aimable Galatée :
Déjà d'un verd naiſſant nos arbres ſont parés :
Les fleurs de leur émail enrichiſſent nos prés.
Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages?
Avez-vous oublié nos jardins, nos bocages?

Ah ! ne mépriſez point leurs champêtres attraits ;
Revenez ! les dieux même ont aimé les forêts.
Le timide belier ſe plaît dans les campagnes,
Le chevreuil dans les bois, l'ourſe dans les montagnes.
Pour moi (de notre inſtinct nous ſuivons tous les loix),
Je me plais ſeulement aux lieux où je vous vois.

PALÉMON.

Eſt-ce tout ? Je me trompe, ou tu m'en fis entendre
D'autres, que même alors tu promis de m'apprendre.

DAPHNIS.

Il eſt vrai. Mais, berger, chaque choſe a ſon cours.
Autrefois à chanter j'aurois paſſé les jours.
Tout change. Maintenant les guerrieres trompettes
Font taire les hautbois & les humbles muſettes :
Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant
Voudroit à nos chanſons accorder un inſtant ?
Les accens les plus doux des cygnes du Méandre
A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.
Finiſſons ; auſſi-bien le ſoleil s'obſcurcit :
Du côté du midi le nuage groſſit ;
Et des jeunes tilleuls qui bordent ces fontaines,
Le vent ſemble agiter les ombres incertaines.
Adieu, les moiſſonneurs regagnent le hameau,
Et Lycas a déjà ramené ſon troupeau.

ÉLISE,

ÉGLOGUE HÉROIQUE,

POUR L'IMPÉRATRICE.

A son retour des bains de Carlsbad en Bohême.

FAITES tréve, Bergers, au chant de vos musettes;
Pour les tons élevés elles ne sont point faites.
Si vos seuls chalumeaux doivent régner ici,
Remettez-les aux dieux; ils l'ordonnent ainsi.
Et pourquoi refuser aux déïtés champêtres
Un présent que leurs mains ont fait à vos ancêtres?
Les plaines, les côteaux, les forêts, les vergers,
Sont les séjours des dieux, ainsi que des bergers.
Commençons. Si nos bois chantent une immortelle,
Rendons au moins nos bois & nos chants dignes d'elle.
Par l'ordre d'Égérie en mortel transformé,
Fidèle sans espoir, content sans être aimé,
Quand sous les traits d'Élise une nouvelle Astrée
Vint des peuples de l'Elbe éclairer la contrée,
Pan, le dieu des forêts (que ne peut point l'Amour!)
Sous l'habit d'un chasseur avoit suivi sa cour.
Il revint; mais, à peine ébranlés dans la nuë,
Les chênes d'Hercinie annoncent sa venuë,

Que la nymphe brûlant d'un desir curieux :
Hé bien ! l'auguste Élise approche de ces lieux !
Dieux des bois, dites-nous, dites, que doit-on croire
De tout ce qu'on entend publier à sa gloire ?
Parlez : l'onde se tait, les airs sont en repos.
Elle dit, & le dieu lui répond en ces mots :
O Nymphe, qu'à jamais, pour augmenter ma flame,
L'Amour soit dans vos yeux, la vertu dans votre ame,
La déesse aux cent voix ne nous a point flattés.
Tout ce que nous sçavons de nos félicités ?
Quand nos premiers sujets, sans travail, sans culture,
Recevoient tout des mains de la seule Nature ;
Tout ce qu'ont vû nos yeux, quand Cybele & Cérès
Faisoient, jeunes encore, admirer leurs attraits,
N'aproche point, non, non, n'en soyez point surprise,
Ni de notre bonheur, ni des charmes d'Élise.
Depuis qu'elle a paru dans ces heureux climats,
Sa vûe a de nos champs écarté les frimats :
Les forêts ont repris une beauté nouvelle ;
Les cieux sont plus sereins, & la terre plus belle.
Ce que les clairs ruisseaux sont aux humides prés,
La céleste rosée aux jardins altérés,
Les vignes aux côteaux, les arbres aux montagnes,
Les fruits mûrs aux vergers, les épis aux campagnes,
De cet astre vivant, les regards bien aimés
Le sont, n'en doutez point, à ses peuples charmés.
Leur bonheur semble naître & fleurir sur ses traces :
Chaque mot de sa bouche est dicté par les Graces.

Noble

Noble affabilité, charme toujours vainqueur,
Il n'appartient qu'à vous de triompher du cœur.
La fiere majesté vainement en murmure :
Pour captiver les cœurs, il faut qu'on les rassure.
Et quelle ame n'est point saisie à son aspect,
D'étonnement, d'amour, de joie & de respect !
Soit que du haut du trône, où cent peuples l'adorent,
Elle verse sur eux les faveurs qu'ils implorent ;
Soit qu'à travers les bois & les âpres buissons,
Elle fasse la guerre aux tyrans des moissons ;
J'ai vû, l'œil du dieu Pan n'est point un œil profane,
Les nimphes de Palès, les nymphes de Diane,
Et la troupe de Flore, & celle des Zéphirs,
De nos humbles pasteurs partager les plaisirs,
Et former avec eux un précieux mélange
De chansons d'allégresse & de cris de louange.
J'ai vû la nymphe Echo porter ces doux concerts
Sur les monts chévelus, sur les rochers déserts.
Non, cette majesté n'est point d'une mortelle :
Nous la reconnoissons, c'est Diane, c'est elle ;
Voilà ses yeux, ses traits, sa modeste fierté :
Dans son air, dans son port, tout est divinité.
Ah, vivez ! Ah, regnez, Déïté secourable !
Jettez sur votre peuple un regard favorable :
Recevez nos tributs, exaucez nos souhaits :
Faites regner sur nous l'abondance & la paix.
Tant que le cerf vivra dans les forêts profondes,
L'abeille dans les airs, le poisson dans les ondes,

Votre nom, vos bienfaits, fource de nos ardeurs,
Vivront, toujours chéris, dans le fond de nos cœurs.
Voilà quel eft de tous le fincere langage.
Je vous en dis beaucoup : j'en ai vû davantage.
Ainfi parla le dieu des pafteurs & des bois.
La Nymphe à ce difcours joignit ainfi fa voix.
Votre récit charmant eft pour moi, Dieu champêtre,
Ce qu'eft au voyageur l'aurore qu'il voit naître,
Ou ce qu'aux animaux de la foif tourmentés
Eft la douce fraîcheur des ruiffeaux argentés.
Elife eft dans mon cœur dès fa plus tendre enfance;
J'étois moi-même aux cieux le jour de fa naiffance;
Quand les dieux immortels au milieu des feftins,
Par la joie affemblés, réglerent fes deftins.
De l'Olympe éternel les barrières s'ouvrirent:
De nuages errans les voiles s'éclaircirent;
Et Jupiter affis fur le trône des airs,
Ce dieu, qui d'un clin d'œil ébranle l'univers,
Et dont les autres dieux ne font que l'humble efcorte,
Leur impofa filence, & parla de la forte.

Ecoutez, dieux du ciel. Les temps font accomplis;
Elife vient de naître, & nos vœux font remplis.
Voici le jour heureux marqué des deftinées
Pour un ordre nouveau de fiécles & d'années,
Où Thémis & Vefta relevant leurs autels,
Doivent reffufciter le bonheur des mortels.
Chez eux vont expirer la difcorde & la guerre;
Un printemps éternel regnera fur la terre;

Les arbres émaillés des plus riches couleurs
Porteront en tout temps & des fruits & des fleurs ;
Les blés naîtront au sein des stériles arênes,
Et le miel coulera de l'écorce des chênes.
Ces temps sous Jupiter non encore éprouvés,
Aux heureux jours d'Elise ont été réservés.
Faites donc à sa gloire éclater votre zèle.
Elle est digne de vous, montrez-vous dignes d'elle.
Il dit ; & tous les dieux, l'un de l'autre jaloux,
Lui firent à l'envi leurs présens les plus doux.
Cybele lui donna cette bonté féconde,
Qui cherche son bonheur dans le bonheur du monde.
Minerve dans ses yeux mit sa noble pudeur,
Versa dans son esprit l'équitable candeur,
La prudence discrette, éclairée & sincere,
Et le discernement aux rois si nécessaire.
La mere des Amours, des Graces & des Ris,
A ces divins présens donna le dernier prix ;
Et dans ses moindres traits mit un charme invincible,
Qui seul à ses vertus peut rendre tout possible.
Que vous dirai-je enfin ? Chaque divinité
Voulut de ses tributs enrichir sa beauté.
Junon seule restoit. Quoi ? pour cette princesse,
Dit-elle, tout l'Olympe à mes yeux s'intéresse,
Les dons pleuvent sur elle ; & parmi tant de biens,
Je n'ai pû faire, ô ciel, compter encor les miens !
Moi, l'épouse & la sœur du maître du tonnerre,
Moi, la reine des dieux, du ciel & de la terre !

Ah ! périſſe ma gloire, ou faiſons voir à tous
Que ces dieux ſi puiſſans ne ſont rien près de nous.
Qu'ils viennent à mes dons comparer leurs largeſſes.
Je veux lui prodiguer mes grandeurs, mes richeſſes :
Je veux que ſon pouvoir dans les terreſtres lieux
Soit égal au pouvoir de Junon dans les cieux.
C'eſt par moi que l'Hymen dès ſes jeunes années,
Unira ſes deſtins aux grandes deſtinées
D'un Alcide nouveau, dont le bras fortuné
De monſtres purgera l'univers étonné.
Il verra les deux mers flotter ſous ſon empire ;
Et malgré cent rivaux que la Diſcorde inſpire,
Pacifique vainqueur, il étendra ſes loix
Sur cent peuples fameux ſoumis par ſes exploits.
Ainſi parla Junon ; & ſes divins préſages
Furent dès-lors écrits dans le livre des âges.
C'eſt ainſi qu'Egérie encourageant ſa voix,
S'entretenoit d'Eliſe avec le dieu des bois.
Les oiſeaux attentifs ceſſerent leurs ramages :
Le zèphyr oublia d'agiter les feuillages ;
Et les troupeaux épris de leurs concerts touchans,
Négligeant la pâture, écouterent leurs chants.



IDYLLE.

Echappé du tumulte & du bruit de la ville,
Muſe, je te retrouve en ce champêtre aſyle,
Où dans la liberté que tu m'y fais choiſir,
Tu viens me demander compte de mon loiſir.
Il eſt vrai qu'avec toi dans ces plaines fleuries
J'entretiens quelquefois mes douces rêveries ;
Mais pardonne aujourd'hui, ſi des charmes plus doux
T'enlevent un tribut dont ces bords ſont jaloux.
J'y vois de toutes parts, prodigue en ſes largeſſes,
Cybèle à pleines mains répandre ſes richeſſes ;
De ſes bienfaits nouveaux ces arbres ſont parés,
D'une herbe verdoyante elle couvre nos prés.
Cérès ſuit ſon exemple, & de ſes dons propices
Sous la même couleur déguiſe les prémices.
Et Bacchus cultivant ſes thyrſes reverdis,
N'oſe encore à nos yeux étaler ſes rubis.
L'émail riche & brillant que nos champs font éclore ;
N'eſt encor réſervé qu'au triomphe de Flore,
Soit par reconnoiſſance & pour prix des préſens
Dont ſa main de Cybèle orna les jeunes ans :
Ou ſoit que le zéphyr, par quelque heureuſe adreſſe,
Ait obtenu ce don de la bonne déeſſe.
Car ce dieu careſſant plaît par ſes privautés,
Et ſe donne ſouvent d'heureuſes libertés.

On lui pardonne tout, caprices, inconſtance:
Aujourd'hui même encor, ſi j'en crois l'apparence
Deux jeunes Déïtés, objets de ſes ſoupirs,
Partagent à la fois ſes ſoins & ſes plaiſirs;
Et pour cacher le fruit d'un amour qu'on ſoupçonne,
Sous les habits de Flore il déguiſe Pomone.
C'eſt à ces doux objets que mes yeux ſont ouverts.
Ici l'airain bruyant n'ébranle point les airs.
De la ſœur de Progné la voix flatteuſe & tendre
Dans ces paiſibles lieux ſeule ſe fait entendre.
Heureux ſi bien ſouvent ſes accords enchanteurs
Ne réveilloient l'Amour aſſoupi dans les cœurs:
A ſa voix les amans renouvellent leurs plaintes,
Ils ſentent ranimer leurs deſirs & leurs craintes.
L'un outré du mépris qu'on fait de ſes amours,
Appelle vainement la mort à ſon ſecours:
L'autre témoin des feux d'une infidelle amante,
Exhale en vains ſermens ſa colère impuiſſante.
Qui pourroit épuiſer les ſonges déréglés,
Les fantômes trompeurs dont leurs ſens ſont troublés,
Quand le ſang allumé d'un feu qui l'empoiſonne,
Au retour du Printems dans leurs veines bouillonne:
Jadis nos ſens plus vifs dans la ſaiſon des fleurs
Se ſentoient excités par les mêmes chaleurs:
Mais de trente Printems la ſageſſe eſcortée
De jour en jour s'oppoſe à leur fougue indomptée;
Pour ceux de qui l'Eté fait meurir la raiſon,
Le Printems & l'Hiver ſont la même ſaiſon.

LETTRE
A M. DE LA FOSSE,
CÉLÈBRE POÊTE TRAGIQUE,

Ecrite de Rouen, où l'auteur attendoit un vaiſſeau pour paſſer en Angleterre.

DEPUIS que nous prîmes congé
Du réduit aſſez mal rangé,
Où votre muſe Pythoniſſe
Evoque les ombres d'Ulyſſe,
De Théſée & de Manlius,
Comme l'auteur d'Héraclius
Faiſoit jadis celles d'Horace,
De Rodrigue & de Curiace:
J'ai quatre mauvais jours paſſé,
Sans, je vous jure, avoir penſé
(Duſſiez-vous me croire un ſtupide)
Qu'il fût au monde un Euripide.
Toutefois je me ſouviens bien
De notre dernier entretien,
Que je terminai par vous dire
Que j'aurois ſoin de vous écrire.
Je vous écris donc; & voici
De mon voyage un raccourci.

L'aube avoit bruni les étoiles,
Et la nuit replioit ſes voiles,
Lorſque je quittai mon chevet,
Pour m'acheminer chez Blavet.
Un caroſſe ſexagénaire
D'abord s'offre à mon luminaire,
Attelé de ſix chevaux blancs,
Dont les côtes à travers flancs,
A ſupputer peu difficiles,
Marquoient qu'ils jeunoient les vigiles
Et le carême entiérement.
J'entre; & dans le même moment
Je vois arriver en deux bandes
Trois Normands & quatre Normandes,
Avec qui, pauvre infortuné,
J'étois à rouler deſtiné.
On s'aſſemble, chacun ſe place.
Sous le poids de l'horrible maſſe
Déjà les pavés ſont broyés:
Les fouets hâtifs ſont déployés,
Qui de cent diverſes manières
Donnent à l'air les étrivières.
Un jeune eſprit aërien,
Trop voiſin de nous pour ſon bien,
En reçut un coup ſur le rable,
Qui lui fit faire un cri de diable:
Car, ſi vous n'en êtes inſtruit,
Le ſon qu'un coup de fouet produit,

N'en

N'en déplaiſe aux doctes pancartes
Et des Rohaults & des Deſcartes,
Vient beaucoup moins de l'air froiſſé,
Que de quelque Sylphe feſſé,
Qui, des humains cherchant l'approche,
En reçoit bien ſouvent taloche,
Puis va criant comme un perdu.
Nos courſiers, ce bruit entendu,
Connoiſſant la verge ennemie,
Rappellent leur force endormie.
Ils tirent. Nous les excitons.
Le cocher jure. Nous partons.
Nous pourſuivions notre aventure;
Lorſque l'infernale voiture,
Après environ trente pas,
Nous renverſa de haut en bas.
Horrible fut la culebute:
Maïs voici le pis de la chûte.
Les chevaux, malgré le cocher,
S'obſtinent à vouloir marcher.
En vain le moderne Hippolyte
S'oppoſe à leur fougue ſubite:
Sans doute *en ce déſordre affreux*,
Un dieu preſſoit leurs flancs poudreux.
A la fin leur fureur s'arrête;
Et moi, non ſans boſſe à la tête,
Avec quelque ſecours d'autrui,
Je ſors de mon maudit étui.

Par cet événement tragique
Je mettrai fin à ma chronique ;
Et de peur de vous ennuyer,
Je supprime un volume entier
D'aventures longues à dire,
Et plus longues encore à lire.
Vous sçaurez seulement qu'enfin
J'arrivai, Dimanche matin,
A Rouen, séjour du Sophisme,
Accompagné d'un rhumatisme,
Qui me tient tout le dos perclus,
Et me rend les bras superflus.
En ce fâcheux état, beau Sire,
Je ne laisse de vous écrire,
Et me crois de tous maux guéri
Au moment que je vous écri.
Car en nul endroit du royaume
Il n'est cataplasme ni baume,
Qui pût me faire autant de bien
Que cette espèce d'entretien.
A tant, seigneur, je vous souhaite
Longue vie & santé parfaite,
Et toujours ample déjeuné
Des lauriers de Melpoméné :
Tandis que pour sortir de France,
Prenant mes maux en patience,
J'attends entre quatre rideaux
Le plus paresseux des vaisseaux,

LETTRE

A MONSIEUR DUCHÉ

Qui lui avoit envoyé des vers qu'il avoit faits étant malade.

Est-ce la fièvre ? Eſt-ce Apollon,
Qui t'inſpire ces ſons Attiques,
Dignes d'être écoutés ſur le ſacré vallon !
Non, ce ne ſont point là des ſonges fantaſtiques
Qu'enfante en ſes vapeurs un cerveau déréglé,
De ſpectres, de lutins & de monſtres troublé.
Mais cependant, ami, quelle peur enfantine
Te fait déſapprouver cette écorce divine,
Dont l'Atlantique bord fit préſent aux humains ?
Quoi, toujours réſiſter aux dons de la nature ;
Mépriſer la ſanté que tu tiens dans tes mains ;
Et de tes maux par choix te rendre la pâture,
Prens-y garde : croi-moi, le péril eſt preſſant ;
La fièvre, comme un loup cruel & raviſſant,
Qui vers les antres ſourds traîne un agneau timide,
Et des coups de ſa queue hâtant ſes pas rétifs,
Devance le berger & le dogue intrépide,
Qu'appellent au ſecours ſes bêlemens plaintifs ;

Bientôt le raviſſeur tout palpitant de joie,
Au fond d'un bois obſcur dévorera ſa proie.
Préviens un ſort ſi triſte, & par de prompts efforts
Diſſipe cette humeur péſante & léthargique,
Qui peut-être pourroit par quelque fin tragique,
Que ſçai-je ? dévorer & l'eſprit & le corps.



Un Ministre offrit à Rousseau une direction dans les fermes. Le bruit courut qu'il avoit accepté cet emploi ; sur quoi l'Abbé de Chaulieu lui adressa une Epître où il le badine à ce sujet. En voici quelques vers :

Qu'avec plaisir du Parnasse
Je te vois descendre au Bureau !
Dans un an qu'il sera beau
Voir le nourrisson d'Horace
Dresser état & bordereau,
Et tirer de place en place !
Mon amitié depuis longtemps
Ne voit qu'avec impatience
Qu'il ne manque à tes agrémens,
Rousseau, qu'un peu plus d'abondance ;
Mais il est honteux à la France
Que ton esprit & tes talens
Ne la doivent qu'à la finance.

Adieu, monsieur le directeur,
Non directeur de conscience,
Dont je suis bien moins serviteur
Que d'un directeur de finance, &c.

Voici la réponse que Rousseau fit à l'Abbé de Chaulieu.

PAR tes conseils & ton exemple,
Ce que j'ai de vertu fut trop bien cimenté;
Cher abbé, dans la pureté
Des innocens banquets du Temple,
De raison & de fermeté
J'ai fait une moisson trop ample,
Pour être jamais infecté
D'une sordide avidité.
Quelle honte, bon dieu! Quel scandale au Parnasse,
De voir l'un de ses candidats
Employer la plume d'Horace
A liquider un compte ou dresser des états!
J'ai vû, diroit Marot, en faisant la grimace,
J'ai vû l'éleve de Clio,
Sedentem in telonio :
Je l'ai vû calculer, nombrer, chiffrer, rabattre,
Et d'un produit au denier quatre
Discourir mieux qu'Amonio.
Dure, dure plutôt l'honorable indigence,
Dont j'ai si long-temps essayé,

Je ſçai quel eſt le prix d'une honnête abondance,
Qui ſuit la joie & l'innocence :
Et qu'un philoſophe étayé
D'un peu de richeſſe & d'aiſance,
Dans le chemin de ſapience,
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un ſage à pié,
Content de ſon indépendance,
Qu'un riche indignement noyé
Dans une ſervile opulence,
Qui, ſacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au ſoin d'augmenter ſa finance,
Eſt lui-même ſacrifié
A des biens dont jamais il n'a la jouiſſance.
Nourri par Apollon, cultivé par tes ſoins,
Cher abbé, ne crains pas que je me timpaniſe
Par l'odieuſe convoitiſe
D'un bien plus grand que mes beſoins.
Une ame libre & dégagée
Des préjugés contagieux,
Une fortune un peu rangée,
Un corps ſain, un eſprit joyeux,
Et quelque proſe mélangée
De vers badins ou ſérieux,
Me feront trouver l'apogée
De la félicité des dieux.
C'eſt par ces maximes, qu'ignore
Tout riche, Juif, Arabe ou More,

Que j'ai sçu plaire dès long-temps
A des protecteurs que j'honore ;
Et c'est ainsi que je prétens
Trouver l'art de leur plaire encore.
C'est dans ce bon esprit Gaulois,
Que le gentil maître François
Appelle Pantagruélisme,
Qu'à Neuilli, La Fare & Sonnin
Puisent cet enjoûment badin
Qui compose leur Atticisme.
Abbé, c'est-là le catéchisme
Que les Muses m'ont enseigné ;
Et voilà le vrai Quiétisme
Que Rome n'a point condamné.



A M. TITON DU TILLET,

Sur les Poésies de M. DESFORGES-MAILLARD.

J'ADMIRE, cher Titon, le riche monument (*)
Qui ſignale ſi bien ton goût pour l'harmonie ;
Mais je priſe encor plus ton noble attachement
Pour cet eſtimable génie,
Qui, ſous un nom d'emprunt, autrefois ſi charmant (§),
Sous le ſien ſe produit encor plus dignement.
Vis donc, & raſſemblant ſous ton aîle héroïque,
D'un tel ordre d'eſprits le précieux eſſain,
Ajoute à ton Parnaſſe un tréſor plus certain,
Un Parnaſſe vivant, monument authentique
Préférable en richeſſe à tout l'or du Mexique,
Et plus durable que l'airain.

(*) Le Parnaſſe François, exécuté en bronze.

(§) M. Desforges-Maillard avoit d'abord publié ſes Poéſies ſous le nom de Mademoiſelle Malcrais de la Vigne ; ce qui trompa preſque tous les gens de lettres.



VERS

*Envoyés à Madame la Comtesse de B***, le jour de sa naissance.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que Messieurs les poëtes
Sont en possession de penser de travers.
La rime quelquefois couvre bien des sornettes.
Mais de prétendre dans leurs vers,
Que de Vénus l'Amour ait tiré sa naissance,
L'Amour à qui les dieux doivent tous leur essence ;
Qui du chaos lui-même a tiré l'univers ;
C'est pousser trop loin la licence.
Un jour ce dieu, piqué de leurs propos légers,
Dit : Je veux les guérir de cette extravagance ;
Et je prétens à cet effet
Former une beauté que tout le monde adore,
Qui soit à leur Vénus semblable trait pour trait,
Et même plus aimable encore.
Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait ;
Et dans le même instant naquit Eléonore.
Dès que l'on vit briller ses yeux,
Tous les dieux de Paphos délogeant sans trompette ;
S'en vinrent habiter ces lieux ;

Et même les Amours plierent la toilette
Avec ce que leur mere eut de plus précieux.
Sa rivale en a fait emplette ;
Les cœurs, à ce qu'on dit, ne s'en trouvent pas mieux;
Et la pauvre Vénus n'a plus d'autre parure
Que quelques vieux manteaux pendus à ſon crochet,
Ou quelque mauvaiſe guipure,
Qu'elle ramaſſe à l'aventure
Dans les opéra de Danchet.



VERS A M***.

INTENDANT DES FINANCES,

*Pour Madame *** . qui lui recommandoit le placet d'un de ses amis.*

Ministre aussi sage qu'affable,
Aussi généreux qu'équitable
Par qui le dieu Plutus, de Paris exilé,
Doit être, ou jamais, rappellé :
Recevez ce placet que ma main vous présente ;
Et d'une dextre bienfaisante,
Mettez au bas ces mots exquis :
Soit fait ainsi qu'il est requis.

La justice vous le conseille,
Par pitié pour le suppliant.
On sçait que vous sçavez accorder à merveille,
Et l'intérêt du prince, & celui du client.
Mais peut-être m'allez-vous dire,
Que j'en parle bien aisément ;
Et que ces mots qu'ici je vous presse d'écrire,
Ne se prodiguent pas si libéralement.
Sans doute ; & je sçais bien, moi toute la premiere,
Qu'on me feroit telle priere,
Où je ne voudrois pas dire en termes précis,
Soit fait ainsi qu'il est requis.

Au ſexe féminin ſied bien la négative,
Et quoique les beautés, ſur-tout en ce temps-ci,
Négligent quelquefois cette prérogative,
L'ordre veut néanmoins que cela ſoit ainſi.
Mais chez vous, c'eſt tout le contraire.
Miniſtre tant qu'il vous plaira,
Quand notre ſexe vous prîra,
L'ordre veut qu'auſſi-tôt prompt à le ſatisfaire,
Le miniſtre réponde, ainſi que le marquis,
Soit fait ainſi qu'il eſt requis.



VERS

Envoyés à une demoiselle le jour de S. Denis, sa fête.

VOus imitez fort mal, soit dit sans vous déplaire,
La charité fervente & le zèle exemplaire
Du saint & célèbre patron
Dont on vous a donné le nom.
Nos climats à sa gloire ont servi de théâtres;
Son zèle y renversa le culte des payens:
Mais vos yeux font plus d'idolâtres
Qu'il ne fit jamais de chrétiens.
Et j'admire la providence,
D'avoir en divers temps placé votre naissance;
Car si l'on vous eût vû vivans en même lieu,
On eût perdu le fruit de ses soins charitables:
Vous eussiez fait donner aux diables
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.



VERS ALLÉGORIQUES,

Envoyés à monſeigneur le duc de Bourgogne dans un mouchoir de gaze, qui avoit ſervi à eſſuyer quelques larmes échappées à Madame la ducheſſe de Bourgogne, au récit de l'affaire de Nimégue.

AMOUR, voulant lever un régiment,
Battoit la caiſſe autour de ſes domaines.
Soins & ſoupirs étoient ſes capitaines.
Dards & brandons faiſoient ſon armement.
Un étendard lui manquoient ſeulement.
Il le cherchoit, quand notre jeune Alcide,
Victorieux du Batave timide,
Lui dit: Amour, obéis à mes loix,
Va de ma part trouver Adélaïde;
Entretien-là de mes premiers exploits:
Cours à ſes pieds en remettre l'hommage,
Vole & revien. Le dieu fait ſon meſſage.
En lui parlant, il voit couler ſoudain
Des pleurs mêlés de tendreſſe & de joie,
Prix du vainqueur, qu'une ſoigneuſe main
Va recueillir dans un drapeau de ſoie.
Amour ſourit, & le mettant à part,
Bon, bon, dit-il, voilà mon étendard.

Sous ce drapeau, caporaux ni gendarmes;
Tours ni remparts, rien ne m'arrêtera;
Et, par hazard, quand il me manquera,
J'ai ma reſſource en ces yeux pleins de charmes:
Notre héros ſouvent leur donnera
Sujets nouveaux à de pareilles larmes.



LES MÉTAMORPHOSES
DE VERSAILLES.

EN ce pays métamorphoſe a lieu.
Dames de cour quittent formes humaines;
Et le pouvoir de quelque nouveau dieu
Les rend Dauphins ou gentilles Baleines.
Notre princeſſe a même ſort, dit-on.
Elle y paroît ſous la forme empruntée,
Non d'Amphion, mais bien de Galatée,
Qui ſur Dauphin ou Baleine portée,
Parcourt l'empire où nage le Triton.
C'eſt elle-même : on ne peut s'y méprendre;
A cette taille, à cette majeſté,
A cette grace, à cet air noble & tendre
Plus beau cent fois encor que la beauté.
Bien eſt-il vrai qu'il manque à l'immortelle,
Pour achever en tout le parallèle,
Un point ſans plus Et quoi? c'eſt ſon Acis,
Qui pour complaire à divine donzelle
Aux yeux hagards, que Bellone on appelle,
S'eſt en allé courir par le pays.
Mais cet Acis, voici bien autre choſe,
(En ce pays tout eſt métamorphoſe)
Eſt à ſon tour bravement déguiſé;

Du fils d'Alcmene en ſon adoleſcence
Acis a pris ſi bien la reſſemblance,
Qu'Ovide même y ſeroit abuſé.
Or pour cela ne croyez pas, déeſſe,
L'avoir perdu; mais voici la fineſſe:
Un Négromant m'en a conté le cas.
Le deſtin veut, par un ordre ſévere,
Qu'il ſoit toujours, ſoit dit ſans vous déplaire,
Acis ici, mais Hercule là bas.
Je vous découvre en deux mots le myſtère:
Amour, je crois, ne m'en dédira pas.



A M. LE MARQUIS DE LA FARE,

SONNET.

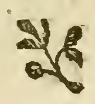
Imité d'une épigramme de l'ANTHOLOGIE.

L'AUTRE jour la cour de Parnasse
Fit assembler tous ses bureaux,
Pour juger, au rapport d'Horace,
Du prix de certains vers nouveaux.

Après maint arrêt toujours juste,
Contre mille ouvrages divers,
Enfin le courtisan d'Auguste
Fit rapport de vos derniers vers.

Aussi-tôt le dieu du Permesse
Lui dit : Connois-tu cette piéce?
Je la fis en ce même endroit;

L'Amour avoit monté ma lyre,
Sa mere écoutoit sans mot dire :
Je chantois, LA FARE écrivoit.



SONNET

A un bel esprit, grand parleur.

MONSIEUR l'auteur, que Dieu confonde;
Vous êtes un maudit bavart:
Jamais on n'ennuya son monde
Avec tant d'esprit & tant d'art.

Je vous estime & vous honore:
Mais les ennuyeux, tels que vous,
Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espéce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles;
Passe encor, ce n'est pas merveilles;
Le don d'ennuyer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouie
D'un homme d'esprit qui m'ennuie!
J'aimerois cent fois mieux un sot.



SONNET.

JADIS matelot renforcé,
Puis général par l'écritoire,
Roc poignarde ſon auditoire,
Sur ſes deux grands pieds plats hauſſé.

Quand rois & cours ont bien paſſé
Par ſa langue diffamatoire,
Roc de ſon éternelle hiſtoire
Reprend le propos commencé.

Il eſt vrai que ſon ton de cuiſtre,
Pour un tiercelet de miniſtre,
Paroît un peu trop emphaſé;

Mais il faut lui rendre juſtice,
C'eſt la politeſſe d'un Suiſſe
En Hollande civiliſé.



SONNET.

LAISSONS la raiſon & la rime
Aux méchaniques écrivains ;
Faiſons-nous un nouveau ſublime
Inconnu des autres humains.

Intéreſſons dans notre eſtime
Quelques eſprits légers & vains ;
Dont la voix & l'exemple anime
Les ſots à nous battre des mains.

Par-là croiſſant en renommée,
Chez la Poſtérité charmée
Nos noms braveront le trépas.

Fort bien, voilà la bonne route ;
Vos noms y parviendront ſans doute ;
Mais vos vers n'y parviendront pas.



SONNET

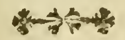
A M. AVED, PEINTRE DU ROI.

TANDIS que tu peignois mon image fidelle,
De toi-même encor mieux tu traçois le portrait,
Dans ces foins prévenans qui fervant ton fouhait,
Ont fi bien combattu ma fortune cruelle.

Un mouvement fi noble, un fi généreux zèle,
A mon cœur attendri te peignant trait pour trait,
Me faifoient admirer dans un tableau parfait
De la vraie amitié le fenfible modèle.

L'art te fit, cher AVED, un don bien précieux;
Il t'apprit le fecret de furprendre les yeux,
Et de rendre le vrai jaloux de fa peinture.

Le pinceau de Timante eft ce que tu lui dois;
Mais le cœur que fans lui te forma la nature,
Eft un préfent plus rare & plus beau mille fois.



STANCES

Sur l'affectation du style (*).

QUE dis-tu, naïf Saint-Amand,
Du goût de nos Odes hautaines?
Il est perdu ce ton charmant
Sur lequel tu chantois les tiennes.
Ce ne sont plus que mots pompeux;
Que labyrinthe ténébreux
De phrases qu'on veut que j'entende.
De grace, viens, redonne-moi
Cet heureux ton, mort avec toi.
Mon siécle, hélas! te redemande.

Ennuyés de tant de liqueurs,
De vins fumeux, de bonne chere;
Désormais plus sobres buveurs,
Nous soupirons après l'eau claire.

(*) Ces Stances sont le premier ouvrage de poésie de Rousseau : quoiqu'inférieures à bien d'autres morceaux de ce poëte célébre, nous avons cru devoir les insérer dans cette édition. Lorsqu'un homme a été loin, on est bien aise de sçavoir d'où il est parti.

Beau

Beau Ruiſſeau, ſur tes bords aſſis,
Je viens de mes ſens obſcurcis
Diſſiper la vapeur impure.
Loin d'ici tout Page ou Valet,
Ma main ſera mon gobelet,
Rien n'approche de la Nature.

Ne donnons pas un plus long cours
A cette utile métaphore.
Mon ſiécle n'a que trop recours
A ce voile, qu'on double encore.
D'où nous vient ce ſtile tendu?
Eſt-ce un crime d'être entendu?
Pourquoi cette contrainte extrême?
Eſt-ce ceci? ... non c'eſt cela ...
Et de quoi diſputez-vous là?
L'Auteur ne le ſçait pas lui-même.

Le François n'auroit-il donc plus
Cet air aiſé qu'il tient des Graces,
Et que tous nos voiſins perclus
N'imitent que par des grimaces;
Il eſt encor cet air charmant
Dans le geſte, & l'habillement:
Tout en nous encor le reſpire.
Mais, témoins nos derniers Ecrits,
Cet air n'eſt plus dans nos Eſprits;
Que je ſuis honteux de le dire!

Il n'eſt plus de ces tours heureux
Faits tout exprès pour la penſée,
Où, telle qu'une Etoile aux Cieux,
Elle ètinceloit enchaſſée.
Jadis couchés près d'Apollon,
Sur les fleurs du ſacré Vallon,
Nos Poëtes enfantoient leurs rimes.
Aujourd'hui le Cothurne au pied,
Ce n'eſt plus que ſur ſon trépied
Qu'ils prononcent leurs Vers ſublimes.

Chaque Vers eſt un trait d'eſprit
Que le mien croit d'abord entendre.
Je relis le céleſte Ecrit,
Et je ne puis plus le comprendre.
J'y cherche l'éclair que j'ai vu;
Ou, pour mieux dire, que j'ai cru
Voir luire à travers le nuage.
C'eſt l'effet des fauſſes lueurs.
Tout eſt dans l'eſprit des Lecteurs,
Tandis que rien n'eſt dans l'Ouvrage.

Nouvel écueil non moins fatal
Où briſent nos Rimeurs célébres,
L'obſcurité n'eſt pas leur mal,
Leur ſens s'offre aſſez ſans ténébres.
Mais de mots nerveux & forcés,
Toujours leurs Vers èncuiraſſés

Disent plus qu'ils ne doivent dire:
Vains & communs dans leurs propos,
Ils marchent armés de grands mots,
Que la sotte Ignorance admire.

Leur Apollon toujours grondeur
Met en piéces tout ce qu'il touche.
Son chagrin est pis que fureur
Et son rire même est farouche.
S'il soupire pour quelque Iris,
Ses soupirs d'orages nourris
Sont autant d'éclats de tonnerre;
Et dans sa bouche le hautbois
Epouvante le Dieu des bois
Et sa flûte appelle la guerre.

Fuyez ces terribles Rimeurs,
Jeunes Nymphes, Graces fidelles:
Vous êtes le charme des cœurs,
Mais vous n'êtes pas assez belles.
De vos attraits trop délicats
Ils ne sentent point les appas;
Le faux-grand pique seul leur verve.
Peignent-ils l'Amour? c'est Pluton,
La tendre Vénus est Junon,
Et Cloris l'austère Minerve.

Des excès ennemis du Beau
L'Affectation eſt la mere.
Toujours avides du nouveau,
Nous gâtons tout pour trop bien faire.
Tyrans de notre propre eſprit,
Jamais rien n'eſt aſſez bien dit,
S'il n'eſt mieux dit qu'on ne doit dire.
Sages Arbitres de nos Vers,
Proſcrivez ces vices divers,
En couronnant cette Satyre.

FIN DU TOME II.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce Volume

FIN DE LA TABLE.

